



Entretien
GOLDNADEL
contre la foule

Reportage
ÉCO-HAMEAU
Le pari cistercien

ET AUSSI : GUILLAUME ZELLER, DAVID AZENCOT, BEN COBLEY, THIERRY MARIANI, ANDREĀ NEKRASOV, THOMAS KEATING, ROGER SCRUTON, EUGÉNIE BASTIÉ, BERNARD QUIRINY, ALEXIS JENNI, PATRICE FRANCESCHI, THEO FRANCKEN, THE CRANBERRIES...

L'INCORRECT

Faites-le taire !

Super déclin
**MARVEL À
HOLLYWOOD**

SONIA MABROUK

« Le multiculturalisme
est une tartuferie »

BEL/Lux: 6,40 € - CH: 9,50 FS

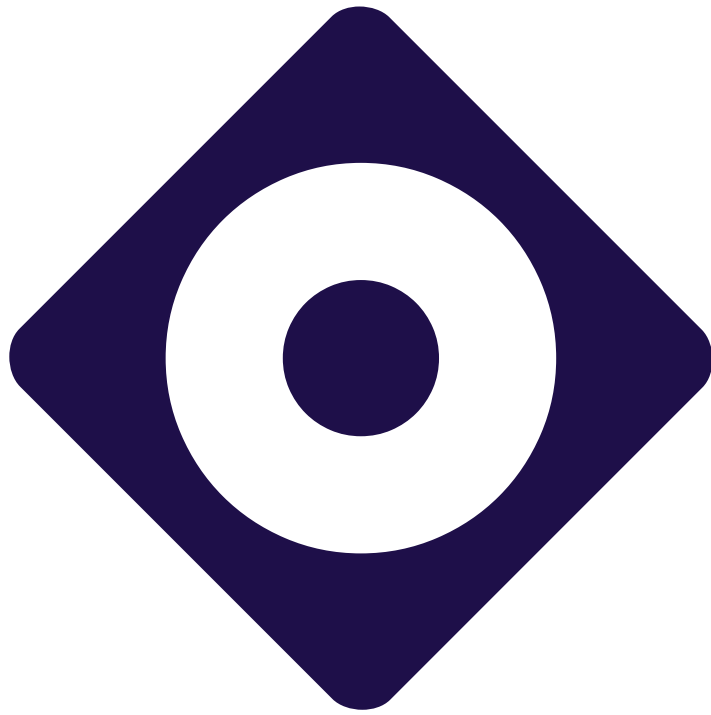


Cinéma

Lourdes
le docu
miracle

Dossier

L'Europe
tu l'aimes
donc tu la
quittes



lincorrect.org



Éditorial

Par Jacques de Guillebon

Guerre civile mondiale

Un Australien décérébré mais se croyant avisé visite Paris et y aperçoit des immigrés : aussitôt, il venge on ne sait quelle blessure culturelle par un carnage dans des mosquées de Nouvelle-Zélande. En retour, l'État islamique et ses affidés massacrent au matin de Pâques des centaines de chrétiens sri-lankais. Un journaliste suisse l'avait remarqué au lendemain des attentats du 13 novembre en France : nous sommes entrés dans « une guerre civile mondiale de basse intensité ». Décidément, la mondialisation ce n'est pas du tout Érasmus, monsieur Attali, ou n'importe quelle promenade de santé : c'est, dans l'abolition technique des frontières, la généralisation de la violence et donc cette fameuse guerre de tous contre tous que redoutait tant Hobbes. Une violence dont on sait qu'elle est particulièrement le fruit de l'islam devenu fou, mais dont il ne faudrait pas que par mimétisme elle contamine la terre entière.

Le christianisme, et partant la civilisation occidentale, quoi qu'on puisse lui reprocher, avaient doucement diffusé durant 2 000 ans cette idée folle que la violence n'était pas le dernier mot politique ; qu'on pouvait la désamorcer ; et que c'était quand on était faible qu'on était fort, selon la parole de S. Paul. Bien entendu, l'application de cette « morale de faibles » avait toujours été disparate, intermittente, contradictoire ; bien entendu, essayer la suture entre un pouvoir temporel nécessairement armé et un pouvoir spirituel surnaturellement désarmant avait toujours engendré des pataqués sans nom. Mais pour le fond, la petite musique chrétienne avait toujours résonné comme la voix d'une conscience supérieure et sinon atteignable, au moins désirable.

La dissolution interne de l'occident contemporain, couplée à l'expansion hystérique du monde musulman et aux menaces neuves de grands empires sans foi ni loi, comme le chinois ou

l'indien, n'est pas loin de mettre à bas cette lente moralisation de nos systèmes politiques. Les démocraties européennes paraissent plus affaiblies que jamais, ayant engendré leur propre germe de destruction : leur amour de la victime a été vicieusement retourné contre elles. Elles sont les éternelles coupables on ne sait plus de quels crimes, mais par principe, et les populations qu'elles ont accueillies ou qu'elles ont déséduquées n'ont gardé paradoxalement de ce dévoilement du crime que l'art de l'invective et de l'accusation.

Ce n'est pas le réchauffement qui menace notre monde : bien plutôt le refroidissement de nos âmes, gelées dans une banquise spirituelle.

Mais, heureusement, encore une fois, où le désespoir abonde le miracle aussi surabonde. L'incendie de Notre-Dame – qui n'aura jamais été aussi *notre* qu'en cet instant, qui n'aura jamais autant été la *dame*, celle qui nous veille, celle qui nous protège – cet incendie nous aura, réveillant les sentiments peut-être les plus enfantins de nos coeurs, rappelé que tout en nous n'était pas mort ; que ce feu de notre jeunesse peut encore maintenir le monde à température. Car contrairement à ce que croit la pauvre petite fille suédoise que des aigrefins promènent sur toutes les places publiques, ce n'est pas le réchauffement

qui menace notre monde : bien plutôt le refroidissement de nos âmes, gelées dans une banquise spirituelle. Une guerre civile générale plus froide encore que la précédente : nous risquons à chaque instant de nous habituer à nous haïr ; nous risquons à chaque instant de considérer cette guerre continue comme le nouveau rythme de nos saisons.

Cette fois-ci encore, c'est certainement en occident que se jouera le sort du monde : d'ici que pourra venir la force de briser le cercle de la violence mimétique, en réaffirmant d'abord notre fond et notre identité, non pour les opposer bêtement au reste du monde, mais pour que brûlant nous éclairions ce monde. ♦

EUGÉNIE BASTIÉ

La cadette de Gascogne

Pendant qu'elle nous parle, elle agite spontanément les mains pour appuyer son propos. Sur la main droite, une bague art-déco toute en géométrie évoque un monastère. À la main gauche une bague de fiançailles aigue-marine tout en simplicité rappelle – comme s'il était nécessaire – le bleu gris limpide de ses yeux. Une chose que personne ne lui enlèvera, c'est son naturel : quand elle s'énerve d'une énième absurdité post-moderne émergeant sur Twitter, c'est pour de bon. Quand elle rit d'une plaisanterie, c'est pour de vrai.

Eugénie Bastié est née au monde journalistique en 2013 à l'occasion d'un stage à *Causeur*. Elle suit un master en affaires publiques à Sciences-Po Paris pour préparer l'ENA. Pour s'aérer l'esprit, elle grignote des numéros de *Causeur*, qui vient d'arriver en kiosque après quelques années de pur web. Un peu déprimée par l'aridité du droit, elle envoie un mail à Gil Mihaely, directeur de la publication, pour proposer sa plume. Et devient la première stagiaire de *Causeur* en pleine bataille contre le mariage pour tous en 2013. Au cœur du cyclone des Manifs pour tous, *Causeur* est une pépinière d'où écloront beaucoup de fleurs, dont Eugénie n'est pas la moins belle.

La fréquentation d'Élisabeth Lévy fait voler en éclats son *cursum honorum*. La bouillonnante rédactrice en chef tiendra désormais dans sa vie un rôle oscillant entre la tante, la marraine et la meilleure amie. Eugénie lui en est plus que reconnaissante : « Elle m'a appris à penser contre moi-même ». Une relation d'estime : « En plus de ses qualités évidentes et de son charisme, Eugénie m'épate par une forme de profondeur dont j'étais loin à son âge. Et par ailleurs elle est droite. Je partirais à la guerre avec elle sans hésiter. D'ailleurs on le fait souvent », raconte volontiers Élisabeth. Jamais loin des deux chipies, Finkielkraut fait office de grand-père supplémentaire : en échange de sa sagesse, elle lui apprend à se servir des réseaux sociaux (un peu) et de son smartphone (un peu plus).

Eugénie Bastié enterre définitivement son hypothétique carrière administrative l'année suivante, en devenant une nouvelle fois la première stagiaire, du *Figaro Vox* cette fois. Comme tout le monde, elle enchaîne avec un an et demi de

desk-journalisme politique, au *Figaro* toujours. À la clef, une embauche au service « Débats et opinions » où elle est encore, et épanouit sa curiosité. Ses deux essais, *Adieu mademoiselle* et *Le porc émissaire* (Éd. du Cerf), sont ses plus grandes fiertés. Le peu de temps qui lui reste est consacré à développer la revue *Limite*, où elle parle d'écologie politique vue de droite.

Quand on fait la pesée, l'exposition médiatique apporte plus de désagréments que de plaisirs. D'ailleurs elle n'a jamais pu se regarder à l'écran après une émission. Trop frustrant, trop vain comparé à l'écriture. Elle a eu droit à son portrait dans la der de *Libé* à 24 ans. Pas rien, surtout quand on est l'exact inverse des journalistes idéologue qui y travaillent. Un honneur dont elle se serait bien passé : « Ça été le pire coup de ma jeune carrière, qui m'a le plus blessé. Tout était méchant et gratuit ». Pas faux. Mais lu entre les lignes ce portrait est fabuleux tant la journaliste qui l'a rédigé semble incapable de saisir la dimension holiste de son approche intellectuelle. De Michel De Jaeghere, Eugénie Bastié a retenu une phrase : « La vérité n'est pas le contraire de l'erreur ». À encaisser des coups, on risque de se faire sculpter par l'adversaire. De devenir la caricature de soi. La recherche de la vérité est un désir obstiné de rester cohérente : « Ce n'est pas parce que votre adversaire n'aime pas les voitures qu'il faut polluer ! ». Alors quitte à perdre les demi-habiles en chemin, autant tracer droit son chemin.

Au cœur du cyclone des Manifs pour tous, Causeur est une pépinière d'où écloront beaucoup de fleurs, dont Eugénie n'est pas la moins belle.

Comment rester humble quand en trois ans on a réussi une entrée fracassante dans le monde si fermé de la parole publique ? Peut-être en gardant son âme de petite fille. Sur son bureau traînent des tubes de rouge à lèvres entre deux images du Petit Prince. Mais surtout, la mousquetaire souffre un peu du syndrome de l'imposteur : « Je me demande souvent si je suis légitime, je me dis que tout ceci peut s'arrêter soudainement. Je dois absolument m'améliorer en travaillant toujours plus ». Concrètement, Eugénie Bastié arrive tôt et repart tôt boulevard Haussmann. Elle se ménage une petite heure quotidienne de lecture pour le plaisir. En ce moment elle est plongée dans Proust. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs.*

♦ **Louis Lecomte**



JACQUELINE TAÏEB

En attendant l'Apocalypse

Après quelques années de succès en pleine vague yéyé, elle a enchaîné avec une honorable carrière de productrice. Les pubs de parfums années 2010 ont redonné une vie inattendue à ses chansons. En 1967, Jacqueline Taïeb a 19 ans. Son premier tube « 7 heures du matin » est diffusé sur les ondes françaises. Avec malice, le morceau pose cette question existentielle aux auditeurs d'alors : « Je mets mon shetland rouge ou bien mon shetland bleu ? » En pleine période yéyé, ce rock'n'roll sucré évoque le réveil difficile d'une adolescente de son temps – temps retrouvé depuis 2012 – notamment dans l'habillage de diverses publicités misant à la fois sur l'indémoudable légèreté de la chanson et cette tonalité vintage que même les moins de vingt ans ont identifiée comme le parfum d'un certain âge d'or.

Il suffira de chercher le clip « La Fac de lettres » pour s'en assurer, la jeune auteur-compositrice « juive tunisienne francisée » ne dénotait pas dans le paysage pré-68. Pourtant, celle que l'on voyait surtout comme la « petite rigolote » évolua d'emblée en décalé. Dans la France des Trente glorieuses, le destin ne pouvait basculer que dans un café : « *En vacances en Tunisie, j'accompagnais des copains qui chantaient les tubes du moment et quelques-unes de mes compos en terrasse. Une dame s'arrête, me dit qu'elle aime beaucoup ce que je fais et me laisse sa carte* ».

La dame en question n'est autre que l'éditrice Rolande Bismuth qui s'occupe de Michel Fugain. Jacqueline lui fait part de son rêve de composer pour les autres, mais l'éditrice lui fait comprendre qu'elle est elle-même sa meilleure interprète. À Paris, elle lui présente le producteur Roger Marouani et l'arrangeur Jean Bouchety. Embarquement pour Londres afin d'enregistrer son premier EP d'où sont tirés deux de ses plus grands succès. S'ensuit le scopitone de « La Fac de lettres » tourné à la Sorbonne. Fugain la suit de près : « *Mon amitié pour Fufu est incassable et inclassable depuis* ».

À la fin de la vague yéyé, Jacqueline Taïeb fait quelques allers-retours dans l'industrie musicale, enseigne l'anglais, devient crooneuse de l'ombre et pariolière pour jeunes talents,

vivant entre Paris et New-York. Sa place au sein du star system ? « *C'est peut-être prétentieux, mais j'avais l'impression que mes chansons étaient meilleures que celles des autres, jusqu'au jour où je découvre Véronique Sanson à la radio. Elle m'a littéralement scotchée sur le siège de ma voiture!* » Elle revient de manière définitive sur le devant de la scène, en produisant notamment la jeune afro-américaine Dana Dawson (double Disque d'or). C'est à peine si elle évoque Maurane qu'elle a pourtant contribué à lancer : « *Dieu ait son âme. Une voix magnifique... Mais aussi un peu d'ingratitude* ». Nous n'en saurons pas plus.

Ses aventures la feront cheminer un temps aux côtés d'Yves Montand pour une comédie musicale inspirée du *Livre de la paix* de Bernard Benson. Un énième coup de poker gagnant :

« *Cette expérience a été l'un de mes grands bonheurs. Personne ne pensait qu'il accepterait notre projet avec mon associée Perle Scemla. Il a été formidable, en plus de s'être impliqué totalement dans les chansons. J'ai appris ici que des rêves un peu fous peuvent se réaliser* ». Concernant la nouvelle génération, elle affirme adorer Julien Doré et Bertrand Burgalat avec qui elle a collaboré, mais ne cache pas son dégoût pour Orelsan, qu'elle considère encore comme « *un misogynne qui incite au meurtre* ».

Que pense une boomer-type de la société actuelle ? « *C'est sûr que c'est moins fun qu'avant* », lance-t-elle entre amertume

et nostalgie. Avec ses mots acérés, Jacqueline Taïeb regrette un monde plus doux, enseveli entre autres par la montée des communautarismes qu'elle juge inéluctable. « *Dans ma jeunesse, en Tunisie, je pense que cathos, feujis et musulmans arrivaient à incarner ce fameux concept de vivre-ensemble, à travers la solidarité et une certaine complémentarité. Aujourd'hui, il suffit de regarder autour de nous, cette surenchère de la violence, de la vulgarité et de la médiocrité. Mais ce n'est pas une exception française, le phénomène est quasi mondial* ». Voit-elle un espoir, pour sauver le monde de ce que sa génération a engendré ? « *Je pense que nous sommes dans la phase apocalyptique. Jusqu'à la venue du Messie...* » En attendant, elle produit le prochain disque de la chanteuse Ortal, continuant de mener à bien sa mission de « *tailleur sur mesure* », cinquante-deux ans après le lancement de sa propre carrière. ♦ **Alain Leroy**

**Elle affirme adorer
Julien Doré et
Bertrand Burgalat
avec qui elle a
collaboré, mais ne
cache pas son dégoût
pour Orelsan**



SONIA MABROUK

« La France n'est pas multiculturelle et ne peut l'être »

Sonia Mabrouk a choisi la France. Le sabir est la langue des ports méditerranéens. Un mélange d'italien, de français et d'arabe, mâtiné d'accents latins et grecs, parlé à Alexandrie, Marseille, Athènes et Carthage. Sur les hauteurs de l'antique capitale punique, Sonia Mabrouk a choisi son camp lorsqu'elle étudiait à l'Institut des hautes études commerciales de Carthage (IHEC) : celui de la France et par n'importe laquelle, celle des Camus, Stéphane Zweig, Marguerite Yourcenar et Romain Gary. Intervieweuse sur *Europe 1* et maîtresse des débats sur *Cnews* dans son émission « Les Voix de l'info », la belle Sonia surprend. Son style d'abord, un sourire envoûtant qui allie le charme de l'Orient et la courtoisie française mais aussi une autorité, à la fois naturelle et professionnelle. On débat mais avec respect et on ne se cache pas derrière une novlangue bidon au risque de se faire débusquer.

Il y a quelques semaines Bernard-Henri Lévy en a fait les frais, poussé dans ses retranchements sur l'affaire Battisti : il bégayait comme un enfant. Sur ses plateaux, Sonia Mabrouk invite Gabrielle Cluzel, Alexandre del Valle et *L'Incorrect*. Les qu'en dira-t-on ? Elle s'en tamponne. Elle cherche des personnalités qui n'ont pas honte de dire ce qu'ils pensent et parlent sans le moindre tabou de tous les sujets. Celle dont le grand-père s'appelle Delenda, comme un rappel que Carthage ne fut jamais définitivement détruite malgré la haine de ses ennemis, pourfend le politiquement correct, le multiculturalisme, l'islamisme et l'effacement des chrétiens de leurs propres terres.

Entre deux émissions, elle écrit. Deux livres à succès, *Le monde ne tourne pas rond, ma petite-fille* (Flammarion, 2017) et *Dans son cœur sommeille la vengeance* (Plon, 2018) sur le sujet brûlant du retour des enfants de djihadistes. Calme, précise, têtue, courtoise, cultivée, impertinente, voici Sonia Mabrouk. ♦

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'être journaliste ?

J'ai débuté assez tardivement, non par envie mais par le hasard du destin. J'étais professeur de faculté et un jour en rencontrant à Paris le patron de *Jeune Afrique*, Béchir Ben Yahmed, je lui ai fait remarquer que les sujets de société étaient moins développés que les autres rubriques. Il m'a alors proposé d'écrire et je me suis retrouvée journaliste sans l'avoir vraiment cherché. C'était un peu laborieux au début car je devais passer d'un style universitaire à un style journalistique, c'est-à-dire beaucoup plus concis. Ma carrière a débuté par une rencontre et est ensuite devenue une passion.

Dans votre roman *Dans son cœur sommeille la vengeance* (Plon, 2018), derrière votre personnage principal, Lena - une jeune journaliste qui apprend que son enquête est refusée par un média - on devine une critique de la presse d'aujourd'hui, qui préfère la culture du scoop et du buzz à l'information, au temps long et à l'intelligence.

Je ne sais pas si c'est une critique, en tout cas c'est la nostalgie d'un journalisme que j'ai connu et apprécié, celui de Jean Lacouture ou de Jean Daniel, qui peut aller très loin dans le développement des idées.





Aujourd'hui, quand vous voulez organiser des débats où il y ait un peu de contenu intellectuel, on vous répond que tout le monde décroche et que mieux vaut s'en tenir au *buzz* et au *clash* qui génèrent plus d'audimat. Il existe heureusement des exceptions qui font honneur au journalisme, comme *L'Incorrect* ou encore *Le 1*, lancé en 2014 par Éric Fottorino. Je crois à ce journalisme-là, qui rencontre en général l'adhésion des lecteurs.

Comment choisissez-vous vos invités lorsque vous composez un plateau ?

Je choisis mes invités selon leur capacité à dire les choses en vérité. J'essaie d'équilibrer un plateau mais je cherche avant tout des personnes ayant la capacité à exprimer leur pensée sans s'excuser pour autant. C'est-à-dire qui puissent parler de l'âme française, de l'identité, de la culture, des religions ou de spiritualité sans s'excuser comme s'il s'agissait de mots tabous. Car je trouve la culture de l'excuse mortifère pour notre pays. Cela m'inquiète profondément car elle prend une dimension de plus en plus importante non seulement dans notre métier mais aussi dans toute la société.

Vous avez reçu Mathieu Bock-Côté pour son ouvrage *L'Empire du politiquement correct* (Éd. du Cerf, 2019), dans lequel il pointe du doigt la responsabilité des universités et des médias dans l'avènement du politiquement correct. Partagez-vous son analyse ?

Je suis complètement d'accord avec Mathieu à la seule différence que je n'essentialise pas les médias comme les universités. Heureusement, il en existe qui résistent au politiquement correct. Cependant, il y a une chose encore plus grave que le politiquement correct, c'est l'autocensure en amont, qui conduit certains à ne pas dire ce qu'ils pensent pour plaire à ce que l'on croit être le plus grand nombre qui est en fait

une élite autoproclamée essayant d'influencer l'opinion.

Pensez-vous qu'il soit très compliqué de contester cet empire ou qu'il suffirait, comme dans le conte d'Andersen, de dire que « le roi est nu » pour qu'il s'écroule ?

Cet empire est comme un tableau que certains arrivent à fendiller par des flèches bien acérées. Un essayiste comme Mathieu Bock-Côté y contribue et j'en reçois d'autres qui arrivent aussi à perturber ce système. Et puis, je crois au bon sens des Français qui en ont ras-le-bol du politiquement correct.

Dans les combats qui vous tiennent à cœur, quel intérêt accordez-vous au vocabulaire ?

Je n'utilise pas les mots que je trouve vides de sens, comme par exemple le « vivre-ensemble » qui ne signifie rien. Dès qu'une personne l'utilise sur un plateau, je lui demande de le définir. De même, je me méfie des mots en « isme » ou en « phobie » qui ont pour principal objectif d'anesthésier tout débat par une tentative de psychiatrie de l'adversaire. Ce sont des pierres qu'on lance, comme une lapidation médiatique. En revanche, il y a des mots tabous qu'il serait opportun de réhabiliter, par exemple les termes de souveraineté et de nation. Car qu'y a-t-il de plus essentiel pour un pays que la souveraineté et l'enracinement dans une communauté nationale ? Si l'on revient à l'étymologie, la souveraineté, c'est véritablement l'expression de la démocratie.

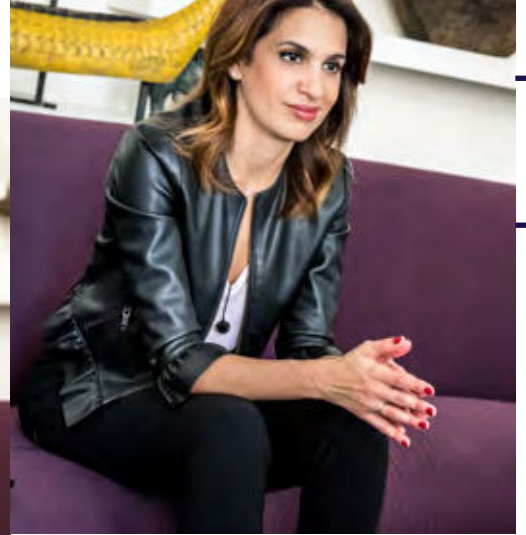
Votre récente interview de Bernard-Henri Lévy sur l'affaire Battisti vous a valu de passer pour une journaliste

pugnace qui ose rappeler certaines vérités, notamment le soutien que BHL et toute une partie de la gauche ont toujours apporté à Battisti. Pourquoi l'avoir fait ?

Je ne prépare pas une interview pour faire trébucher mon invité mais je voulais connaître la vérité. Sur cette affaire, des journalistes ont été quasiment cloués au pilori. On ne pouvait pas dire un mot sur Battisti sans se faire lyncher médiatiquement. Battisti était intouchable. Or, du jour au lendemain, tout a changé et du fait de son extradition, il est apparu pour ce qu'il était, c'est-à-dire un criminel. Dès lors, je m'attendais à ce que BHL s'excuse et reconnaisse ses erreurs. Et puis, je pensais aux familles de victimes dont personne ne parlait. Or, lorsque BHL me répond, il comprend que Battisti est un criminel mais ne s'excuse pas ni avoue s'être trompé. Reconnaître ses erreurs aurait pourtant été une forme d'hommage rendu aux familles des victimes ainsi qu'à tous ceux qui ont cherché à faire émerger la vérité, en se faisant insulter par les bien-pensants.

Depuis quelques années on observe une méfiance de plus en plus grande vis-à-vis des journalistes. Quelle analyse en faites-vous ?

C'est un diagnostic que tout le monde partage mais encore faut-il s'interroger sur les causes de ce désaveu. Il y a quelque chose qui m'a toujours frappée, c'est la manière dont, par exemple, on parle de Donald Trump. On peut légitimement ne pas partager ses idées ou son style mais encore faudrait-il en parler de manière honnête sinon objective. Or, il y a toujours une forme d'hystérisation à son sujet dans les médias français. Depuis son élection, on a mis des lunettes idéologiques et on observe le monde tel qu'on voudrait qu'il soit et non tel qu'il est. Autre sujet d'hystérie collective : les migrants. On culpa-



« Beaucoup de musulmans attendent une réaffirmation identitaire de l'Occident qui ne soit pas un rejet des autres mais la reconnaissance de notre identité chrétienne et de nos racines. »

Sonia Mabrouk

bilise les Occidentaux mais on oublie de voir ce qui se passe de l'autre côté de la Méditerranée. La Tunisie, pays que je connais bien pour y avoir grandi, a choisi, tout en prenant largement sa part dans l'accueil de migrants, d'avoir un discours ferme sur cet accueil en le conditionnant à un ensemble de facteurs, notamment la capacité d'intégration politique, économique et sociale du pays. En France, tenir ce discours vous fait passer pour un homme raciste ou sans cœur.

Cette culpabilisation de l'homme occidental vient de loin et continue de sévir.

Qu'avez-vous envie de dire aux Européens qui se repentent en permanence de leur histoire ?

Pour moi, c'est un vrai sujet d'interrogation. Je ne comprends pas cette honte des Français et en particulier des chrétiens qui ne s'assument pas comme tels, en France, à cause de la laïcité. J'ai l'impression qu'il est plus facile pour une personne d'un autre pays ou d'une autre religion de s'assumer. Sur un plateau de télévision, même après l'incendie de Notre-Dame, certains avaient du mal à rappeler qu'il s'agis-

sait avant tout d'une cathédrale, donc d'un lieu de culte catholique même s'il est devenu universel par son poids dans l'histoire. Il y a un certain état d'esprit ambiant qui consiste à crier « haro sur le catho », en particulier depuis le mariage pour tous. En même temps, il y a un sursaut qui émane de cette composante conservatrice de la société qui revendique le droit à l'existence politique et n'accepte plus d'être injustement ringardisée et méprisée.

Qu'est-ce que vous avez ressenti quand vous avez vu Notre-Dame en feu ?

J'ai ressenti une émotion immédiate, quelque chose qui m'a saisie et touchée à l'intime, mais qui en même temps était beaucoup plus grand que moi et rejoignait l'universel. J'y ai vu un signe, comme si c'était la civilisation qui était en train de partir en fumée. J'ai tout de suite fait la comparaison avec notre civilisation un peu déclinante, en pensant que tout s'écroule sous nos yeux. J'étais à l'antenne, nous avons donc fait une émission spéciale sur Notre-Dame. J'ai constaté une forme d'union sacrée de la nation autour de la cathédrale en feu. Et j'ai abondamment pleuré...

Votre roman concerne le sort des enfants de djihadistes. Pourquoi avoir choisi un tel sujet ?

Parce que c'est un impensé de notre société. On a beaucoup parlé du retour des djihadistes adultes et c'est assez facile d'avoir un avis là-dessus. La majorité des Français – c'est une question de bon sens – sont opposés à leur retour et préfèrent qu'ils assument leurs actes dans le pays où ils sont partis combattre. Pour les enfants, c'est plus compliqué : ils ont une forme d'innocence car ils ont été entraînés malgré eux dans une aventure atroce mais ne peuvent oublier ce qu'ils ont vu, vécu et fait. Ce sont de véritables bombes à retardement. Peut-on leur donner une seconde chance ? C'est plutôt une forme de rédemption qu'il faudrait évoquer, à la fois pour l'enfant comme pour le pays qui l'accueille. En effet, si vous ne croyez pas que l'enfant puisse être sauvé, vous ne croyez plus en l'école de la République, donc vous ne croyez pas en la République elle-même, en l'instituteur, et donc vous n'avez plus foi en la France. Environ une centaine d'enfants sont déjà revenus. J'en ai vu deux. Que vont-ils devenir ? Qui peut le dire ?

Selon vous, accueillir ces enfants est une occasion pour l'Occident de montrer la supériorité morale du pardon qui est absurde sur le plan rationnel mais nous renvoie à la Rédemption, à nos racines chrétiennes et à l'espérance.

Faut-il accueillir ou non ces enfants ? On m'a reproché de ne pas répondre à cette question dans le roman. En fait, c'est pour cela que j'ai choisi la forme du roman. Honnêtement, je ne saurais vous répondre plus que cela car je trouve que c'est une très grande responsabilité qui incombe à nos dirigeants. Ce n'est pas tant que ces enfants puissent devenir des bombes à retardement, même si tout le monde s'accorde à en reconnaître le risque. C'est aussi et



« La Rédemption,
c'est la quintessence
de la France. »

Sonia Mabrouk

surtout leur prise en charge. J'ai vu les services sociaux, la justice et l'éducation qui effectuent un travail énorme. Il y a aussi le suivi psychologique de ces enfants et des familles d'accueil dont on n'a pas encore pris conscience. On ne sait déjà pas déradicaliser un adulte ; combien plus des enfants qui à cet âge-là sont des éponges et ont entendu, vu et fait des choses qu'ils n'auraient jamais dû entendre, voir et faire. Il faut que ces enfants aillent à l'école tout de suite mais quand ils grandiront, ils s'interrogeront inévitablement pour savoir qui a tué leur père. La réponse est connue, c'est la coalition à laquelle nous appartenons. C'est donc la France...

Si vous ne tranchez pas dans votre livre, vous soulevez la question par rapport à l'état moral de notre pays. Si l'on n'accueille pas ces enfants, on perd quelque chose de l'âme de notre culture et de notre pays.

L'enjeu est profond car refuser d'accepter un enfant de trois ou quatre ans, c'est refuser un des fondements de l'héritage chrétien de la France. La Rédemption, c'est la quintessence de ce qui fait la France, dans sa quête de sens et de spiritualité. Ne pas accepter ces enfants, c'est déjà une défaite morale. Mais comment le faire comprendre à la population dans les circonstances actuelles ?

Le problème, c'est que l'école républicaine n'arrive plus à intégrer...

L'école est un bouclier complètement troué qui est devenu une passoire. Je cite Barbara Lefebvre qui est professeur d'histoire-géographie dans le secondaire et se trouve ainsi aux avant-postes de l'histoire. Mais elle peine à croire que l'école puisse être encore garante d'une bonne intégration. Malgré tout, je continue à penser qu'elle reste un dernier pilier. Si l'on n'y croit plus, que reste-t-il ?

La manière dont on doit s'occuper de ces enfants est-elle le symbole des défis à relever pour notre pays ?

Oui. Si j'ai choisi ce sujet, c'est en raison d'un thème qui fera l'objet d'un autre ouvrage, à savoir la quête de spiritualité du personnage principal Lena. Je voulais qu'elle soit face à un sujet extrêmement déroutant, qui la pousse dans ses retranchements et la conduise à se poser elle-même la question de son essence. C'est quelqu'un qui a une éducation religieuse au départ mais se rebelle ensuite contre celle-ci et refuse, par exemple, d'entrer dans une église quand ses parents l'y emmènent. C'est finalement sous la pression de l'enfant qu'elle est conduite petit à petit à un beau cheminement et avance vers une forme de transcendance. C'est effectivement le symbole du défi que nous sommes en train de traverser, dans une époque où notre quête de sens est sou-

vent troublée. C'est l'impression que nous avons tous ressentie au moment de l'incendie de Notre-Dame, sans savoir pour autant l'exprimer à chaque fois dans des termes justes.

Il y a un côté houellebecquien dans cette attirance pour l'Église : Lena se sent concernée sans pour autant croire.

Oui. Exactement comme Michel Onfray qui s'affiche athée mais faisait récemment dans *Le Point* une magnifique description d'une abbaye ou d'une cathédrale. On est conduit à penser qu'il est touché par la grâce et qu'il a la foi. Pourtant, c'est plus compliqué. Je pense que ce sont des gens qui luttent contre eux-mêmes, contre une forme de croyance et de transcendance qu'ils portent en eux et malgré eux.

Vous traitez le sujet de l'islam en soulignant notre désarmement moral et spirituel devant l'islamisme. Pourquoi et comment aborder ce sujet ?

Sur la forme, on a l'impression que plus l'on dit les choses de manière directe, moins elles touchent les gens. Aujourd'hui, tous ceux qui veulent, avec de bonnes intentions, emmener l'islam loin de toute compromission dans l'idéologie islamiste le font parfois avec une telle surenchère qu'ils ne sont pas entendus. Le but est de pou-

voir convaincre ceux qui sont dans la zone grise et peuvent à tout moment basculer. J'essaie d'introduire non une nuance dans mon propos mais une subtilité dans ma manière de le dire, d'où le recours au roman. Parce que si vous êtes caricaturé, vous n'êtes plus entendu et devenez un « islamophobe » de la pire espèce. Il ne s'agit pas de plaire mais de convaincre. La forme romanesque peut aider à ce niveau-là.

Sur le fond, je trouve qu'il y a un désarmement moral très inquiétant en Occident. De l'autre côté de la Méditerranée, c'est l'inverse : il y a une prise de conscience très réelle du danger de l'idéologie islamiste. Les débats sur l'identité ou l'immigration qui déclenchent chez nous une véritable hystérie, on peut les mener sereinement de l'autre côté de la Méditerranée, dans des pays musulmans qui ont très bien compris que s'ils ne soignent pas à la

racine la maladie de l'islam qu'est l'islamisme, ils seraient bientôt submergés et totalement contaminés.

Est-ce maintenant que l'Occident peut basculer dans un sens comme l'autre ?

Nous vivons un moment charnière de l'histoire. L'islamisme est la maladie de l'islam. Si l'islam ne se réforme pas et ne laisse pas agir ceux qui lui veulent du bien, son déclin est assuré au profit de l'islamisme. Il ne faut pas que chez les chrétiens, il y ait cette forme d'inhibition identitaire parce que la seule chose qui puisse permettre de vaincre l'islamisme, ce ne sont pas des lois ou des guerres, c'est au contraire un sursaut spirituel qui permettra une forme de rééquilibrage spirituel de l'Occident. Les guerres que nous avons menées ont produit l'effet inverse. Beaucoup de musulmans attendent une réaffirma-

tion identitaire de l'Occident qui n'est pas du tout une forme de rejet par rapport aux autres mais la reconnaissance de notre identité chrétienne et de nos racines. Beaucoup de musulmans, de même, ne se reconnaissent pas dans ceux qui s'autoproclament leurs protecteurs et les enferment dans une certaine forme de communautarisme, comme par exemple les islamo-gauchistes.

Pourtant, le discours actuel repose avant tout sur les valeurs de la République. C'est un discours assez abstrait, quelquefois désincarné, au lieu d'être centré sur l'amour de la France.

Oui, je le regrette. Mais prenez Jean-Pierre Chevènement qui a dit après l'incendie de Notre-Dame qu'il fallait reconstruire une cathédrale morale et spirituelle alors qu'il est avant tout connu pour son républicanisme. Il pense donc la République ne peut s'affranchir d'une forme de transcendance morale et spirituelle, c'est assez fort ! En revanche, je ne comprends pas que ceux qui sont au pouvoir déconsidèrent souvent le catholicisme. Je pense qu'Emmanuel Macron est très sensible à ces sujets mais est mal conseillé. C'est pourtant sur cette voie qu'il faudrait aller : les mots qu'il a tenus le soir de l'incendie étaient justes et les Français l'ont ainsi ressenti.

Emmanuel Macron prône le multiculturalisme. Comment vous positionnez-vous par rapport à cela ?

Il est corseté dans un conformisme ambiant mais a conscience de l'enjeu spirituel. Son éventuel rebond tient d'ailleurs beaucoup plus à son attitude devant l'incendie de Notre-Dame qu'à un catalogue de mesures dont on sait très bien qu'elles ne résoudreont aucun défi en France. Quant au multiculturalisme, c'est une tartufferie. La France n'est pas multiculturelle et ne peut l'être. Ce n'est pas notre essence, notre manière d'être ni de vivre. C'est une idéologie. Ceux qui connaissent l'histoire de France ne peuvent dire qu'elle est multiculturelle ou qu'elle le sera un jour. Ce n'est pas exclure les uns ou les autres, c'est juste accepter ce que l'on est. La France est diverse mais pas multiculturelle, ce n'est pas notre histoire ni notre avenir. ♦ **Propos recueillis par Louis Lecomte, Arthur de Watrigant et Benoît Dumoulin**



L'INCORRECT

Faites-le taire!

Directeur de publication

Laurent Meeschaert

Directeur de la rédaction

Jacques de Guillebon

Directeur-adjoint de la rédaction

Benoît Dumoulin

Directeur artistique

Nicolas Pinet

Directeur commercial et web

Arthur de Watrigant

Rédacteur en chef Culture

Romarc Sangars

Rédacteur en chef Monde

Hadrien Desuin

Rédacteur en chef L'époque

Matthieu Baumier

Rédacteur en chef Politique

Bruno Larebière

Rédacteur en chef Portraits

Louis Lecomte

Rédacteur en chef Essais

Rémi Lélian

Rédacteur en chef Web

Gabriel Robin

Rédacteur en chef Vidéo

Laszlo Kovacs

Comité éditorial: Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Julie Graziani, Bérénice Levet, Matteo Gaduelo, Théophane Le Méné, Bertrand Lacarelle, Marc Eynaud, Gwen Garnier-Duguy, Matthieu Falcone, Jérôme Besnard, Yrieix Denis, Jupiter

Photographe: Benjamin de Diesbach

Graphiste: Jeanne de Guillebon

Stagiaires: Louis Lecomte

Cantinière: Laurence Préalut

Ont collaboré à ce numéro: Blanche Sanlehenne, Joseph Achoury Klejman, Nikola Mirkovic, Jean-Baptiste Noé, Pierre Valentin, Richard de Seze, Stéphanie-Lucie Mathern, Dominique Lelys, Marie Dumoulin, Alain Leroy, Sylvie Perez, François Gerfault, Jérôme Malbert, Romée de Saint Céran, Serge Gadal, Bernard Quiriny, Paolo Kowalski, Élodie Perolini, Nicole Esterolle, Samuel Brussell, Jean-Emmanuel Deluxe, Mélanie Marcel-Sorgue, Luc Compain, Olivier Stevens, Stefan Foltzer, Sébastien Ferreira, Benjamin Demeslay, Marc Oubégon, Grégoire Goullet

Responsable impression

Henri Charrier

Impression

Estimprim

8, rue Jacquard

25000 Besançon

Secrétariat/Abonnements

Jeanne Bert

ISSN: 2557-1966

Commission paritaire: 1019 D 93514

Dépôt légal à parution

Mensuel édité par la SAS L'Incorrect

Courriel: contact@lincorrect.org

Courrier et abonnements:

L'Incorrect

28, rue saint Lazare – BP 32149

75425 Paris cedex 09

lincorrect.org

facebook.com/lincorrect

twitter: @MagLincorrect

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.

Sommaire



Reportage Éco-hameau : le pari cistercien

ENTRÉE

3. GUERRE CIVILE MONDIALE

4. EUGÉNIE BASTIÉ
La cadette de Gascogne

6. JACQUELINE TAIËB
En attendant l'Apocalypse

8. SONIA MABROUK
*« La France n'est pas
multiculturelle et ne peut
l'être »*

EN BREF

16. L'ATAZAGORAPHOBIE
EST-ELLE DE DROITE ?

18. COURRIER DES
LECTEURS

L'ÉPOQUE

19. POURQUOI MARIE
BRÛLE-T-ELLE ?

20. DIVERSITÉ POUR TOUS

23. LA GRANDE BOUFFE

24. C'EST PAS BEAU DE
MENTIR

25. LA CHRONIQUE DES
CROITÉS

26. SUR LES CHEMINS DE
L'IDENTITÉ

28. SON STYLE À ELLE

29. SON STYLE À LUI

30. THOMAS KEATING,
MÉDECEIN DES ÂMES

32. REPORTAGE À LA
BÉNISSON-DIEU : RECOURS
AUX CAMPAGNES

37. VIVE LES GROS SAINTS !

POLITIQUE

38. LUC LAHALLE
*« L'UNEF introduit dans
nos facultés les thèses
indigénistes »*

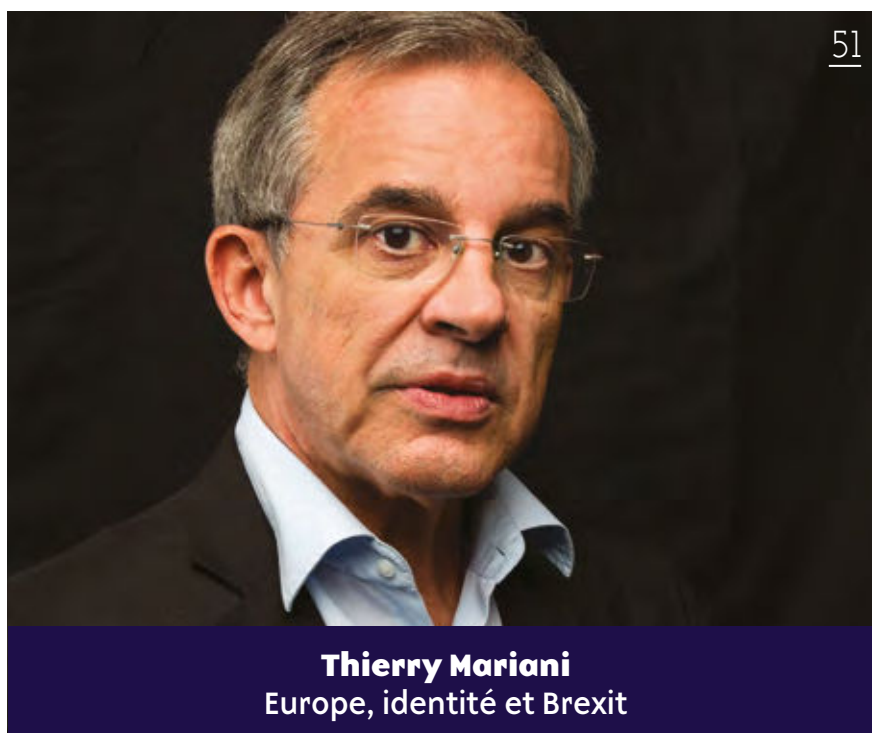
DOSSIER

40. L'UNION EUROPÉENNE
CETTE MAISON SANS ÂME !
par Benoît Dumoulin

42. LES RACINES SAINT-
SIMONIENNES DE L'UNION
EUROPÉENNE
par Frédéric Rouvillois

44. L'UNION EUROPÉENNE,
CE MACHIN
par Gabriel Robin

45. LA NATION EST-ELLE
OBSOLÈTE ?
par Thibaud Collin



51

Thierry Mariani
Europe, identité et Brexit



62

Andreï Nekrasov
La guerre froide est de retour



80

David Azencot
en terrain miné

47. À BRUXELLES, LE BREXIT
COMME ÉPIPHANIE DE LA
CRISE

par Olivier Stevens

49. PAUL-MARIE COÛTEAUX
« L'Union européenne, c'est le
vieux rêve babélien »

51. THIERRY MARIANI
« La question clef en Europe,
c'est la question de l'identité »

53. DÉBAT – PIERRE DE
LAUZUN ET FRANÇOIS DE
LACOSTE-LAREYMONDIE
Sortir de l'euro, est-ce possible
et à quel prix ?

56. THEO FRANCKEN
Pour un autre modèle
migratoire européen

MONDE

60. LA VIEILLE ANGLETERRE
HUMILIÉE PAR SES ÉLITES

61. LE « MACRON
POLONAIS »

62. ANDREÏ NEKRASOV
Bill Browder is watchnig you,
Andreï Nekrasov !

65. ESSAIS – MONDE

66. JAIR BOLSONARO, DR
PRÉSIDENT ET MR. TWITTOS

72. ESSAIS

LES ESSAIS

68. GILLES-WILLIAM
GOLDNADEL
*L'hystérie des foules
médiatiques*

70. GUILLAUME ZELLER
*L'Indochine sous la terreur
japonaise*

72. RECENSIONS

CULTURE

74. RÉPONSE À JEAN-
PATRICK DOMEQ APRÈS SA
TRIBUNE POURRIE DANS *LE
MONDE*

76. MARVEL EST-IL EN TRAIN
DE POURRIER HOLLYWOOD

78. BERNARD QUIRINY
Le grand art du bref

80. DAVID AZENCOT
*Humour kamikaze en terrain
miné*

83. THE CRANBERRIES,
L'ART DE MOURIR EN BEAUTÉ

85. ANTI-POP
*Billie Eilish ou l'art à l'état
gazeux*

86. ART SOVIÉTIQUE, LE

SALUT PAR LA VIOLENCE

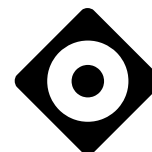
88. PATRICE FRANCESCHI
« *Reforgeons notre corps et
notre esprit pour le combat* »

88. LAIBACH 1995 : UN
CONCERT, DES PASSEPORTS
ET DES BOMBES

91. CRITIQUES

97. MONSIEUR CINÉMA

98. TRAITÉ DE LA VIE
ÉLÉGANTE



RETROUVEZ
L'Incorrect
le 1^{er} juin en kiosque
et sur lincorrec.org

En Bref

L'athazagoraphobie est-elle de droite ?

Par **Richard de Seze**

Comme on me faisait remarquer une fois encore que je ne m'emparais assez des vrais sujets (le Destin, la Gloire, la Beauté, le Vrai, que sais-je ? de Gaulle), j'ai décidé de chanter l'athazagoraphobie. C'est la peur d'être oublié de ses proches, de ses amis, de ses pairs. *Cosmopolitan.fr* et *Gentside.com* en parlent avec effroi. C'est un sujet considérable. C'est un mal urbain et contemporain réservé aux gens connectés. Ils n'en meurent pas tous mais tous en sont frappés. On pressent que le hobereau en voie de déclassement qui récolte ses cornouilles pour en faire des confitures – son grand-père façonnait sans doute des cannes en cornouiller – le catholique au capital social symbolique rogné et l'amatrice de Jacques Perret qui flâne le long de la Seine en sont épargnés.

Pourquoi ? Parce qu'ils ne cherchent pas la vaine gloire, parce qu'ils ne sollicitent pas l'admiration de leurs proches, de leurs amis et de leurs pairs, parce qu'ils ne mesurent pas leur valeur à la reconnaissance des contemporains. Pour la plupart d'entre eux, ils ont pris l'habitude d'avoir le front frotté de cendres une fois par an et de fouiller dans les bibliothèques oubliées des maisons où ils passent, d'où resurgissent les gravures des contes de Nodier, un memento pour Tante Aglaé et un prospectus des Postes vantant les appels internationaux. Ils savent que tout finit par être poussière et que même les rocs finissent par s'évanouir.

Oui, les rocs s'effritent, et les poutres les plus formidables s'embrasent, et les toits les

mieux assis s'effondrent, et les civilisations sont mortelles. Les cathédrales flambent et s'écroulent, l'eucharistie demeure. C'est pour ça que les gens de droite ne portent pas de ticheurte Che Guevara et ne hurlent pas *No Pasaran!* dans la tentative désespérée d'inventer une mythologie contemporaine, obsolète à peine formulée, aux liturgies absconses à peine réglées. Les gens de droite se passent de signes de reconnaissance fébrilement jetés au vent des réseaux sociaux, et de flèches qui cristallisent les enjeux de l'époque. Les gens de droite n'ont pas peur d'être oubliés de leurs pairs car tous sont leurs pairs, du Président qui passe au clochard qui reste.

Parfois leurs proches les oublient, mais ils ne les oublient pas. Parfois les amis passent, que le vent emporte, mais il est d'autres amis qui ne passent pas : le nom des arbres, le chemin vers Chartres, le bruit des feuilles qu'on écrase dans la forêt, l'odeur de paille des églises vides, en mai. Nous en avons vu, des palais qui flambent,

des églises ravagées et des peuples anéantis (car pour les gens de droite, tout ce qui fut est) – et nous les avons rangés avec nos amis. Nous avons bâti nos cathédrales au cœur de l'homme et nous les avons peuplées de grandes figures et de l'immense piétaille et du sentiment que tout continue. Il nous suffit de prêter attention pour que la cohorte de tous ceux qui étaient et la promesse de tous ceux qui sont à venir nous remplissent de la calme certitude de n'être pas seuls – sans

même parler de Celui qui nous accompagne. L'athazagoraphobie n'est donc pas de droite. ♦



Brèves de stagiaire

Par **Pierre Valentin**

HIPSTER À TERRE. Barbe immaculée, chemise à carreaux, un petit chapeau ou bonnet vissé en permanence sur la tête et une addiction à Konbini : tel est l'uniforme obligatoire de l'anticonformiste, plus connu du monde anglophone sous le terme de « hipster ». Souhaitant étudier le phénomène, le MIT Technology Review a consacré un article à affirmer que tous ces révolutionnaires armés de « mugs » étaient identiques. Toutefois, un hipster s'est plaint en affirmant qu'ils avaient usé de sa photo pour illustrer l'article en question, violant ainsi son droit à l'image. L'on pardonnera volontiers à ce dissident de s'être bêtement confondu avec l'un de ses camarades, aussi anticonformiste que lui-même, confirmant ainsi la thèse de l'article. ♦

LE CHEVAL DE TROP.

Deux anciens dirigeants de l'entreprise Spanghero et deux négociants néerlandais ont été condamnés pour « tromperie » dans le procès des « lasagnes au cheval ». Cette affaire aura eu le mérite de mettre une industrie alimentaire mondialisée (qui s'autoproclamait très à cheval sur la traçabilité de ses produits) les quatre fers en l'air. Toutefois les condamnés, dans un élan d'invincibilité quasi-benallien, pourront probablement s'éviter la case prison grâce à la clémence de la peine. Pour les voir aux fers, il faudra donc repasser. ♦

L'Institut libre de journalisme : saison 2



Cette formation organisée par l'IFP fête sa seconde rentrée. Quinze étudiants ont suivi la première année de formation. Lauréate de la Nuit du Bien Commun 2017, l'objectif est de proposer un complément d'études six week-ends par an pour former aux métiers du

journalisme; c'est-à-dire produire une formation le plus opérationnel possible pour permettre aux étudiants d'intégrer une rédaction professionnelle. C'est un groupe d'une vingtaine de journalistes en activité qui assure les cours. Les candidats bienvenus ont entre 18 et 30 ans, et souhaitent se lancer dans le journalisme à l'issue de leurs études ou dans le cadre d'une reconversion professionnelle. Une initiative qui a pour but d'accompagner des jeunes de conviction qui aspirent depuis quelques années à réinvestir le champ de l'information (alors qu'ils s'en détournent auparavant en raison du conformisme des médias et des écoles de journalisme). Les candidats sont invités à envoyer leurs CV à contact@ildj.fr.

◆ **Louis Lecomte**

Questions sociétales : La trahison des eurodéputés LR

Entre 2014 et 2018, le Parlement européen a été appelé à se prononcer sur une série de projets portant sur des questions de société et à chaque fois, les eurodéputés LR ont voté dans le sens de la transgression, ce qui traduit chez eux une absence totale de réflexion anthropologique. En 2017, le rapport Delvaux qui recommande à la Commission européenne la création d'une personnalité juridique de « personnes électroniques » pour robots autonomes, est voté par les LR, à la demande expresse de Constance Le Grip, référente pour le rapport Delvaux alors même que 15 députés du PPE (parti européen auquel sont rattachés les eurodéputés LR) proposent un amendement pour supprimer cette disposition transhumaniste, que ne votent même pas les eurodéputés LR. Idem lors du rapport Urtasun en 2017 qui veut supprimer l'objection de conscience pour les soignants, ce qui est un cas de violation grave des droits fondamentaux, les LR adoptent ce texte tandis que 70 % des autres députés PPE votent contre ou s'abstiennent. Il en est de même pour le rapport Rodrigues qui propose l'enseignement du sexe et du genre à l'école aux filles. Enfin, les LR s'abstiennent lors du vote sur le rapport d'initiative Ferrara concernant le « Mariage pour tous » qui propose d'harmoniser les règles en faveur de la reconnaissance légale du genre alors qu'ils auraient logiquement dû refuser un tel texte. Sur tous ces sujets, le vote des eurodéputés du Rassemblement national est au contraire nettement contre toutes les dérives sociétales.

◆ **Benoît Dumoulin**



Les Jupitérismes

日本と共に、我々は多極主義への信頼を再構築するという同じ野心を有する。幾多の障害や緊張や閉塞状況が存在することは分かっているが、日本もフラン

Emmanuel Macron, 23 avril 2019, réception de Shinzo Abe

« Profonde tristesse après les attaques terroristes contre des églises et des hôtels au Sri Lanka. Nous condamnons fermement ces actes odieux. Toute notre solidarité avec le peuple sri lankais et nos pensées pour tous les proches des victimes en ce jour de Pâques ».

Emmanuel Macron, le 21 avril après l'attentat contre des chrétiens au Sri-Lanka

« Faut-il reconstruire une flèche ? À l'identique ? Adaptée aux techniques et aux enjeux de notre époque ? Un concours international d'architecture portant sur la reconstruction de la flèche de la cathédrale sera organisé. #Notre-Dame ».

Edouard Philippe, le 17 avril, deux jours après l'incendie

« Tout ce qui fait la France matérielle et spirituelle est vivant, et pour cette raison même, est fragile ».

Adresse à la nation du Président de la République, le 16 avril

« Nous rebâtirons la cathédrale plus belle encore, et je veux que cela soit achevé d'ici cinq années ».

Emmanuel Macron, le 15 avril

Allô l'Inco!

Courrier des lecteurs

Aimable dialogue Facebook

MLN: À Élodie Pérolini et sa rubrique « Vive les gros saints ». Pourquoi se complaire dans la vulgarité, pour un sujet qui ne s'y prête pas du tout: « filsdeputerie, s'en bat la race, couilles, etc. » sans parler du titre, cette chronique est le gros point noir et décevant de cette revue!

Élodie Pérolini: Bonjour Monsieur. « Pourquoi se complaire dans la vulgarité? » Bonne question, figurez-vous que personne ne lit plus Dom Guéranger et que le passé simple, personne n'en a cure. De plus, il me semble que tenter de faire rire au sujet du martyr est un encouragement à poser sa tête sur le billot. Je me permets de vous rappeler que lorsque Saint Jean le Baptiste dit « engeance de vipère », c'est l'équivalent littéral de « fils de pute ». Du reste, vous me voyez sincèrement navrée de nuire à votre plaisir de lecture. En Christ (parce que je suis vraiment catholique).

MLN: Du reste, vous me voyez sincèrement navré d'émettre un avis qui vous déplaît mais évidemment si dire « engeance de vipère » ou « fils de pute » c'est la même chose, nous pouvons clore là, je retourne à ma lecture de Dom Guéranger!

Yrieix Denis: C'est vrai ça, si *L'Incorrect* y mettait du sien, il pourrait être presque aussi bien que Valeurs Actuelles. Tous ces jeunes qui écrivent avec vulgarité des blagues de prouts, dans ce magazine, en citant des saints, en plus, c'est plus que dommage! C'est navrant! Imaginez que des enfants tombent dessus! Je suis sûr que ces auteurs navrants rotent en public et que leurs enfants font caca sur les parvis des églises. Moi qui relis Garrigou-Lagrange, en ce moment même, entre deux critiques de *Sodoma* et le JT de *TV Liberté*, je suis tout esbaudi. Cette vulgarité vous dessert! Écrivez-nous donc plutôt de belles vies de saint édifiantes. (...) Regardez notre belle Église humaine? Hum? Nous avons de la patience pour le salut des simoniens, des fornicateurs, des hérétiques, des menteurs, des manipulateurs, des mous, des lâches, des vicieux, des orgueilleux, des paresseux, des menteurs, des égoïstes, des adultères, peut-être, oui, beaucoup de patience, hum, mais pour les gens grossiers, ça, non! Et puis quelle idée de clamer qu'on aime les gros saints! Hein! Quelle vulgarité! Ce gros Saint Thomas doit s'en retourner dans sa tombe! Vite, allons lire Dom Déranger! Lui au moins ce n'est pas un gros point noir! Et puis c'est un saint homme! Il devait dire « flûte » au démon et à sa maman, et surtout, ne jamais faire de blague indécente sur la vie de ce bon Saint Stanislas qui n'avait rien demandé le pauvre! Je ne vous lirai pus, je préfère encore regarder l'émission « Jeux, Vieux, Moïsis et Navrants » de *KTO*!

TRÈS BONNE LIVRAISON DE L'INCORRECT AVEC CE NUMÉRO. IL M'ARRIVE D'ÊTRE AGACÉ PARFOIS, NOTAMMENT AVEC VOTRE MAUVAISE FOI (SANS JEU DE MOTS) PARTISANE CONCERNANT L'ÉGLISE CATHOLIQUE, MAIS OÙ AURIONS-NOUS PU LIRE AILLEURS DANS LA PRESSE GÉNÉRALISTE UN DOSSIER COMME CELUI-CI SUR LA RÉALITÉ DU GRAND REMPLACEMENT? BRAVO. – L.A.

« Notre Drame » est un attentat en représailles des centaines de mosquées détruites par des missiles français. Il faut des heures et un chalumeau pour enflammer du chêne millénaire. Et c'est bien fait pour la gueule de Macron. – Ch.D.

L'Époque

Pourquoi Marie brûle-t-elle ?

Au-delà des débats et des polémiques, la vraie question n'est-elle pas : **pourquoi Marie brûle-t-elle ?**

Une question aurait pu être posée par la Modernité le 16 avril au petit matin, comme elle fut posée par Hitler le 24 août 1944 à von Choltitz, alors gouverneur militaire de Paris : « Brennt Paris ? » La Modernité eût alors préféré l'anglais, elle qui impose chaque année 14 millions de touristes à la Vierge Marie, en sa cathédrale. On vient visiter le passé ? Le feu nous rappelle, et en premier lieu aux catholiques, ce qui est bien vivant. Nous-mêmes, nos racines, celle d'une France chrétienne.

Notre-Dame est avant tout Marie, notre Dame, la nôtre, celle qui fait partie de nous : la Vierge Marie veillant sur Paris et la France, fille aînée de l'Église, et sur nos âmes. Un tel Signe peut-il n'être perçu qu'au niveau du patrimoine ou du tourisme ? C'est un signe de l'anormalité des temps, de ce règne insupportable de la quantité matérialiste. Comme les bavardages incessants qui ont occupé l'espace public, depuis l'incendie, sont ceux qu'évoquait le poète René Daumal, des bavardages contre l'esprit. Le feu de notre Dame, Marie à la couronne brûlante, nous rappelle à l'ordre et à l'essentiel. Que la charpente de notre Dame, Marie, que son squelette symbolique s'enflamme – comme sa couronne de douze étoiles aperçue dans le Ciel par saint Jean, vision à l'origine de la prière de la petite couronne de la très sainte Vierge – qu'un tel événement ait lieu aujourd'hui dans une France dont l'état est à proprement parler ahurissant, où le chaos règne et où le christianisme est considéré comme une tare tandis que des dealers de banlieue organisent des tombolas cocaïne afin d'apprêter de nouveaux clients, une France où la confusion, le

malaise, le mal-être, la pauvreté se développent, dans cette France-là, qui peut *sérieusement* penser que nous ne sommes pas devant un Signe des temps ? Du reste, la volonté affichée de taire le possible de ce Signe, de la part de nos modernes politiciens et journalistes officiels, éclate comme une preuve de son importance. En effet, qu'essaie-t-on de discrètement reléguer sous le tapis sinon ce qui a trop d'importance pour être rendu visible ? La brûlure de notre Dame est ce Signe par lequel Marie nous appelle à prendre pleinement conscience de la situation catastrophique dans laquelle le modernisme ambiant nous plonge, situation qui est la traduction sous nos yeux et dans nos vies que la crise est bel et bien dans l'humain, en chacun de nous. C'est cela qui brûle quand la tête de notre Dame prend feu. Marie nous rappelle à notre

devoir spirituel, à reprendre vie en ce que nous sommes, non pas des êtres de matière mais des êtres d'esprit. Ce n'est pas rien, de brûler en plein cœur de la Semaine sainte : notre Dame, Marie, appelle ainsi les chrétiens et la France catholique à lever la tête, à affirmer combien la France est enracinée dans le christianisme, n'en déplaise à l'idéologie diversitaire dominante. L'incendie vient nous redire combien nous sommes endormis dans la chair, quand le réel nous demande de nous éveiller spirituellement, ce que symbolise le retour à la vraie vie du Christ. Ne faut-il pas avoir atteint un haut niveau d'aveuglement pour ne pas voir cela, à moins qu'il ne s'agisse de collaboration avec ce mal qui se présente à nous en forme de « modernité » ? Ce feu est avant tout

un Signe, et ce Signe le monde entier le regardait le 15 avril : *notre Dame* parlait alors à ce monde et cette parole est d'éveil.

♦ **Matthieu Baumier**



Ben Cobley

Diversité pour tous

Comparé au multiculturalisme, le projet diversitaire est plus large, plus ambitieux, plus dévastateur. Diversité : voilà le mot d'ordre de l'Occident. Dans tous les domaines, de l'art à la science, des médias à l'éducation, la population sera triée, comptée, répartie selon sa couleur de peau, ses inclinations sexuelles, ses origines. Les politiques identitaires fixent les quotas. D'ici 2020, une personne sur six apparaissant à l'écran devra être homosexuelle ou handicapée, la BBC s'y est engagée. Administrations, entreprises, partis politiques annoncent leurs objectifs. L'Anglais **Ben Cobley** a théorisé le « système diversitaire » ; il en a identifié les mécanismes, les stratégies, les institutions, le lexique. Dans son livre *The Tribe: the liberal left and the system of diversity* (La Tribu : la gauche progressiste et le système diversitaire), il dévoile l'infrastructure de cette machinerie puissante qui déconstruit tout sur son chemin.

« La Tribu », c'est le Parti travailliste. Vous en étiez membre. Vous ne l'êtes plus ?

J'y ai adhéré en 2010. J'étais très impliqué au niveau local. J'ai vu de l'intérieur à quel point les politiques identitaires dominaient. Aucune critique n'est recevable. Les féministes sont intouchables. Je me suis mis à écrire sur ce sujet dont personne ne voulait débattre. Ce que j'appelle le système diversitaire est constitu-

tif du Parti travailliste. J'ai rendu ma carte en 2016. La diversité pour la diversité, c'est absurde. La diversité, c'est le pluralisme, les variations, la découverte. Dans ce système, tout est décidé à l'avance. Selon vos origines ou votre sexe, on vous assigne une place dans le monde. Le mot lui-même, *diversité*, a été perverti, tordu jusqu'au contre-sens. Il implique de favoriser certains groupes de la population par rapport à d'autres, pour

répondre à des objectifs décrétés. Le nouveau sens de la diversité c'est la conformité à un grand projet de transformation de la société.

Comment les politiques identitaires segmentent-elles la population ?

Vous avez deux grandes catégories avec, en leur sein, des sous-catégories qui se correspondent : femmes/hommes, non-blancs/blancs, immigrant/non-immigrant, minorités ethniques/Britanniques, musulmans/chrétiens, homosexuels/hétérosexuels, transgenres/« cis-genres », handicapés/valides. Dans la colonne de gauche, ceux qui doivent être protégés, favorisés, soutenus, encouragés ; à droite, ceux qu'il faut défavoriser, surveiller, faire taire, reléguer à l'arrière-plan. Face au groupe « musulmans », il n'y a pas un groupe « non-Musulmans » mais un groupe « chrétiens », soit une cible plus claire et plus associée au passé, autrement dit plus indésirable pour les progressistes.

Diriez-vous que le système est d'essence marxiste ?

Il calque le modèle oppresseurs-opprimés. On a remplacé le prolétariat par les identités protégées. Les sous-groupes de la colonne de gauche (femmes, non-blancs, musulmans, homosexuels, etc.) sont considérés par principe comme victimes de discrimination et de sous-représentation – une approche qui ne s'appuie pas nécessairement sur la réalité. Le racisme auquel s'attaque le système est idéologique, il ne se rapporte pas à une personne ou à un acte. Vous êtes culturellement raciste, raciste sans le savoir (allez vous défendre contre cette accusation...). Idem pour le sexisme. Toute femme est a priori victime de misogynie et tout homme est un violeur potentiel. Ce sont des vérités établies, des postulats de départ, d'où est apparue la notion de « préjugés inconscients ». Vous avez des stages dans les entreprises ou les universités pour corriger les « préjugés inconscients » sexistes, racistes, islamophobes, etc. La diversité est une affaire politique. Avant de quitter le pouvoir, le Parti travailliste a fait voter la loi sur l'Égalité de 2010 (Equality Act). Cette loi anti-discrimination établit la liste des populations « protégées ».

Comment s'articulent les mécanismes de pouvoir au sein du système ?

Il y a trois niveaux de pouvoir. Au sommet, vous avez *la tribu* : la gauche progressiste a mis en place et contrôle le système. Toute personne qui questionne ou contrevient à la doxa provoque une réaction immédiate de *la tribu*, prompte à combattre ses ennemis pour défendre son territoire. En-dessous, vous trouvez les représentants des identités protégées à qui le niveau supérieur soustrait son autorité : ONG, groupes de pression, associations « décoloniales », féministes, anti-islamophobie, etc., chargés de divulguer le statut de victime du

groupe qu'ils représentent, quitte à dévoyer la réalité et à manipuler les statistiques (voir l'éternel mythe de l'écart salarial hommes-femmes). La survie de ces associations reposant sur la pérennité des inégalités, avérées ou pas, elles doivent sans cesse faire campagne, trouver de nouveaux motifs d'indignation. Enfin, le troisième niveau ce sont les membres du groupe concerné à qui leurs représentants vont décerner des faveurs (subventions, quotas) pourvu qu'ils ne viennent pas contredire le récit fondateur.

Vous évoquez « les institutions de la diversité ». Quelles sont-elles ?

Métissage ethnique, parité hommes-femmes, ouverture aux transgenres, le Parti travailliste est l'archétype de l'institution diversitaire. Il produit les militants les plus actifs du système. Le *Guardian* est aussi une institution clé. C'est l'organe officiel de *la tribu*. Sur un thème comme l'immigration de masse, peut-être le défi le plus considérable et le plus complexe de notre temps, le *Guardian* véhicule une vision exclusivement positive sans nuance. La BBC s'enorgueillit de son « inclusivité » au point d'accorder plus d'attention à sa composition qu'à sa fonction (celle de divertir et d'informer). Autre relais puissant : Channel 4 a été créée avec pour mission de séduire « un public jusque là négligé ». Déterminée à devenir « leader en diversité », la chaîne a édité en 2015 sa « Charte de la Diversité 360° » dans laquelle elle s'engageait entre autres à nommer 40 directeurs de programmes « issus de la diversité ». Parmi

« Le racisme auquel s'attaque le système est idéologique, il ne se rapporte pas à une personne ou à un acte. Vous êtes culturellement raciste, raciste sans le savoir »

Ben Cobby

eux, Mr Thomas-Johnson, précédemment attaché de presse de CAGE, une ONG de défense des terroristes islamistes...

Ce système est-il en partie responsable des errements dans l'affaire des réseaux de viols qui a frappé près de 30 villes anglaises ?

Le système choisit d'ignorer les vérités embarrassantes. L'exploitation sexuelle de jeunes mineures blanches (la plus jeune avait 11 ans) par des gangs d'origine pakistanaise, pendant plus d'une décennie, en est l'épisode le plus effarant. L'enquête a dénombré 1 400 victimes dans la seule ville de Rotherham. La police locale s'en était remise à Jahangir Akhtar, figure de la communauté pakistanaise, malgré ses condamnations passées pour violences en réunion. C'est un cas classique du système en action, où l'autorité publique délègue ses pouvoirs à un représentant du groupe concerné pour éviter de tendre les relations inter-communautaires. Dans toutes ces villes, la police a failli à sa mission par crainte d'être accusée de racisme. Les quelques courageux qui se sont emparés de la question ont été traités d'islamophobes, de racistes. La député travailliste Ann Cryer, menacée de mort, a dû solliciter une protection policière. Le Parti travailliste s'est désolidarisé de la députée de Rotherham, Sarah Champion, qui avait osé mentionner l'origine pakistanaise des violeurs. En privilégiant la protection des jeunes filles violées, Champion remettait en cause les règles du système et risquait de faire perdre au Parti les voix de la communauté pakistanaise qui lui sont acquises.

Existe-t-il un seul espace de la société qui échappe au système ?

Le système s'imisce partout. N'oublions pas qu'il s'agit de changer le



monde – de l'améliorer, selon ses zéloteurs. Chaque recoin de la société est donc sommé de se convertir à l'inclusivité. L'entreprise *Equality Group*, qui veut « enrichir le monde des affaires par la diversité », facture, tenez-vous bien, du *consulting en inclusion* : ils vendent leurs services aux sociétés en quête de vertu et encouragent l'État à financer des stages de remise au pas. Le secteur public de notre pays s'enorgueillit d'être « l'employeur britannique le plus progressiste sur le terrain de l'égalité et de la diversité ». La bureaucratie clame son progressisme et le gouvernement conservateur, en place depuis dix ans, suit le mouvement, ce qui est remarquable, vu que conservatisme et progressisme sont deux visions du monde antinomiques ! Dans l'élan général, administrations et universités se dotent d'agents égalité et diversité ou de responsables de l'inclusion (intitulés proches des commissaires politiques de l'URSS) qui surveillent et rééduquent.

Vous sous-entendez que c'est un système totalitaire ?

Il manipule le langage. Le mot *discrimination* est devenu négatif. L'adjectif *inclusif* a acquis un sens qu'il n'avait pas. Il contrôle le débat public en décidant des sujets interdits. Secteurs publics et privés doivent se conformer au modèle diversitaire. Même la science, sommée d'être inclusive et

égalitaire, devient un enjeu de justice sociale. Les chercheurs subissent la traque du système. Le Prix Nobel Tim Hunt, exclu de la communauté scientifique et déchu de ses fonctions après de fausses accusations de sexisme, en a fait les frais. Tout cela concourt à une forme de dérive totalitaire. Et la dissidence se paye cher. Vous pouvez perdre votre emploi sur une simple accusation. On l'a bien vu avec le mouvement #metoo. Les politiques identitaires, qui ont pour vocation de lutter contre l'oppression, peuvent être elles-mêmes très oppressives.

L'idée d'une culpabilité originelle blanche est destructrice (décolonisation du savoir, statues déboulonnées, bâtiments débaptisés). Comment cette notion est-elle devenue si prégnante ?

Je lui vois une dimension religieuse proche de la notion de péché originel. Cette volonté d'expier une faute collective apporte une sécurité existentielle à ceux qui la portent, un sens de la vie, si vous voulez. Et aussi un sentiment d'appartenance. La libéralisation des années 60 nous a privés des repères dont nous avons besoin. Je dirais même que cette idée de culpabilité originelle opère comme un lien aux autres. Si vous êtes un mâle blanc hétérosexuel et *british*, vous n'avez pas grand'chose à quoi vous raccrocher. Militer pour la diversité

est un moyen de vous sentir inclus dans le système, celui-là même qui vous désigne comme coupable. Vous obtenez ainsi une forme d'approbation sociale.

Quelle est la position du système par rapport au Brexit ?

Le système a brouillé le débat autour du Brexit en le caricaturant, dès la campagne de 2016 et jusqu'à présent. Il y a le côté du bien et le côté des NIMBY (*not in my backyard*, « pas dans mon arrière-cour ») ; les *remainers* ouverts au monde face aux *brexiter*s racistes et ploucs. J'ai quitté le Parti Travailliste en 2016 pour cette raison-là. C'était la goutte d'eau. Parce qu'on était favorable au Brexit, on était désigné comme raciste et xénophobe. C'était blessant. Blessant et malhonnête. Et ça continue. Le 29 mars dernier, jour théorique de notre sortie de l'Europe, a eu lieu à Londres une marche pro-Brexit. Jon Snow, journaliste star de Channel 4, *resembler* notoire, couvrait l'événement. À la fin de son reportage, il a dit : « Je n'ai jamais vu autant de Blancs réunis ». Il a ramené la manifestation à une question de race. Évidemment, il n'y avait pas que des Blancs, mais c'était une façon de délégitimer le mouvement.

Vous citez beaucoup Sadiq Khan, le maire de Londres.

Sadiq Khan est un homme politique intéressant, presque totémique dans



ce système. Au début de sa carrière, il avait refusé de signer un engagement porté par des militantes du Parti travailliste, où les signataires s'engageaient à ne participer à aucun groupe qui ne soit pas à parité hommes/femmes. Il s'était fait taper sur les doigts par les féministes. Il a retenu la leçon. Il est un des plus zélés « administrateurs » du système. Il met en avant ses origines musulmanes et non-blanches et ne cesse de rappeler son engagement pro-immigration, pro-diversité. Il récite le mantra à l'envi. Il prend soin de flatter les minorités, de dire à chacun ce qu'il veut entendre. Pendant sa campagne pour la mairie de Londres, il a dit devant l'association *Operation Black Vote* : « *C'est un fait, si vous faites partie d'une minorité ethnique, vous avez plus de chances d'être au chômage, vous gagnerez moins et vous mourrez plus jeune* ». Cet avocat affirme également qu'il est crucial que nos juges et nos magistrats ressemblent à ceux qu'ils jugent. Appliquer les politiques identitaires au système judiciaire, c'est sérieux !

Observez-vous une contestation du système ?

Le système est parfaitement rodé, en pleine expansion, et dispose de relais puissants. Si vous aspirez au pouvoir, vous ne pouvez pas le contester sans vous exposer à de féroces attaques et de lourds ennuis pour vous et vos proches. Néanmoins, on commence à mesurer les implications de cette idéologie. Je sais que des politiciens ont lu mon livre comme celui de David Goodhart. Quelques voix s'élèvent. Il faut être habile, solide et patient. C'est un défi dangereux et qui prendra du temps. Mais cela arrivera, sans quoi notre modèle de société risque de se désintégrer.

◆ **Propos recueillis par Sylvie Perez**



THE TRIBE : THE LIBERAL - LEFT AND THE SYSTEM OF DIVERSITY

Ben Cobby

Societas

250 p. - 12,42 €

La Grande bouffe

Par **Jean-Baptiste Noé**



La liturgie de la table

La table est une liturgie qui sait s'adapter à chaque occasion. Du repas quotidien au repas de fête, du pique-nique en forêt au repas entre amis deux objectifs sont visés : mettre les plats et les produits en valeur, faciliter la convivialité et permettre de passer un moment mémorable. Outil diplomatique tout autant que lien familial, les arts de la table comptent un grand nombre d'entreprises qui savent les développer. Christofle et ses couverts en argent, fondé en 1793, quand d'autres se préoccupaient de trancher les têtes, les porcelaines de Sèvres et de Limoges, les verreries de Baccarat, les nappes et les serviettes des Vosges forment tout un ensemble d'entreprises dont certaines sont séculaires. Plus que jamais, la table est le lieu de la transmission. Outre que les repas permettent de transmettre l'histoire des familles et d'échanger entre amis, c'est aussi par l'oralité que se transmet l'art délicat de la liturgie de la table. Boris Vian et sa complainte du progrès n'ont pas tout effacé, on sait encore offrir autre chose aux mariages que des autocuiseurs et des robots mixeurs : des ménagères en argent, des nappes en coton de qualité, des assiettes en porcelaine fine dont pourront ensuite hériter les générations à venir. Reprenant la forge paternelle en 1948, Guy Degrenne a démocratisé les couverts en inox, permettant aux foyers des Trente Glorieuses de s'équiper en couverts de qualité désormais meilleur marché.

Son pendant féminin, Geneviève Lethu propose textiles,

verres et articles pour la cuisine. Tout est fait pour accompagner la table de la production à la consommation. Les couteaux sont souvent les parents pauvres de la table, alors que l'on trouve à Thiers d'excellents couteaux qui proposent des versions modernisées du thiers et du laguiolle. Tout comme Garnier-Thiebaut, qui fêtera bientôt son bicentenaire et Lin Vosges, un siècle d'existence. Deux entreprises textiles qui ont su surmonter les crises et les difficultés et qui continuent de produire en France. Dans *Les récits de la Kolyma*, Varlam Chalamov explique qu'il a surmonté la déshumanisation des camps soviétiques en se forçant à faire usage d'un linge sale comme nappe tandis que les autres détenus mangeaient à même leur gamelle. C'est le propre des bonnes manières que d'être un savoir-vivre, c'est-à-dire un savoir-être. La table crée un espace clôt de la civilité et de l'art d'être homme. Une belle table est le début d'un repas réussi autant qu'un hommage aux artisans qui ont permis la réalisation de chacun des objets. On n'imagine plus les avancées techniques qu'il a fallu pour maîtriser le verre, le fer et le tissage, des découvertes industrielles qui s'effacent derrière la beauté des objets et les plaisirs de la table. L'humaniste Érasme a écrit un traité des bonnes manières pour apprendre à se tenir à table. Savoir tenir les couverts et une conversation, faire usage de sa serviette et se montrer poli quant au service des plats. Tout est formel parce que tout est humanisé : on ne bouffe pas, on dîne. ◆



C'est pas beau de mentir

Par Yrieix Denis

Le Bouddha du Sichuan

Le secteur du développement personnel a de beaux jours devant lui. La preuve avec l'agence **SenSeiSou®**, dont le directeur est un enfant pas comme les autres.

Soulahny a 7 ans. Il vient du Sichuan, une région du centre-ouest de la Chine. D'après son « manager », Zenzou Calipan, un polytechnicien de 65 ans, « il est la réincarnation de Chachani-Doïdöi, un maître spirituel du XV^e siècle ». De fait, l'enfant prodige a plutôt la corpulence d'un petit Bouddha boudiné. Bras gras-souilllets, bajoues énormes, voix aigüe et yeux riants, l'enfant semble le plus heureux des chérubins.

Il y a de quoi : malgré son âge, il est à la tête de l'agence SenSeiSou®, spécialisée dans le développement personnel. « Soulahny est le cœur de notre entreprise », poursuit le manager. Ce bambin hors norme mène des cours « d'ouverture de chakras » pour le moins surprenants : « Nous faisons lire les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola à des quadragénaires froides et égoïstes qui pensaient noyer leur nihilisme pseudo-humanitaire et leur haine d'elles-mêmes dans de simples exercices ascétiques ».

DÉSIR D'ORIENT

Pour quels résultats ? « En général, certaines (la moitié environ) pleurent, râlent, hurlent, gémissent, grognent et petit Soulahny est obligé de les sermonner pour qu'elles aillent consulter un exorciste. Pour les autres, les progrès sont énormes ». Il exerce aussi une activité « prophétique », qui semble faire beaucoup rire monsieur Calipan. « Soulahny ne parle pas un mot de français », raconte l'ancien ingénieur.

« Un jour, tandis qu'une dizaine de clients – tous cadres hauts placés dans le CAC 40 – attendait dans notre Temple de l'Attente Contingente vers la Voie du Tout en Un Lumineux, il a réprimandé avec autorité un employé qui avait oublié, pour la deuxième fois consécutive, de servir du thé à nos clients. Ceux-ci, pour une raison qui nous échappe, ont cru à un phénomène d'enthousiasme antique, et, confondant sans doute nos mélodées mandarines avec les accents de la Pythie, ont chacun entendu une parole de vérité adressée pour soi ».

« Se mettant à genoux, ils se mirent à l'adorer. Ce qui le fit rire très fort. Il me demanda d'exiger d'eux le dépouillement complet et de prendre une barque à destination de l'île de Ré pour éprouver la condition de migrant. Ils ont tous obéi. L'un d'entre eux a construit, en périphérie de la Couarde-sur-Mer, un temple en l'honneur de Soulahny, et s'est fait ermite ».



« Il ne se concentre pas sur les paroles, qui ne sont que l'écume de l'âme, et que de toute façon il ne comprend pas. Il regarde le langage corporel. »

Zenzou Calipan

« Le petit maître le soupèse, le renifle, le goûte, puis le dévore goulument, comme un glouton. Il faut imaginer que les gens viennent parfois avec tout un festin de problèmes. C'est alors que Soulahny analyse les dysfonctionnements. Trop de sel par exemple, qui correspond à la lucidité, peut mener au scepticisme et à l'acédie. Il réajuste la recette, que les laborantins appliquent. Les clients mangent alors du produit réajusté, et en écoutent la traduction conceptuelle ». Et s'il s'agit de problèmes liés à des personnes irrémédiables ? « Notre agence envoie ses Sumos s'asseoir dessus ». Une méthode radicale ! ♦

LA RAISON DU PLUS GLOUTON

L'activité la plus déconcertante de Soulahny est la résolution des problèmes à la lumière des énergies soubassantes. Plus concrètement, « Soulahny mange vos problèmes », pour une somme allant de 2 000 à 7 millions d'euros. En quoi consiste cette méthode ? « C'est très simple, nous explique Zenzou. Nous avons traduit l'ensemble des concepts européens en saveurs. Chaque problème est une suite de concepts et de faits, qui correspondent à une recette unique, d'une pâtisserie ou d'un petit four. »

« Le problème, se situe parfois dans la cuisson, ou la proportion des ingrédients. Pour le savoir, petit Soulahny écoute la supplique du patient, qui lui résume son problème. Mais il ne se concentre pas sur les paroles, qui ne sont que l'écume de l'âme, et que de toute façon il ne comprend pas. Il regarde le langage corporel. Pendant ce temps nos laborantins font la translation des concepts vers les saveurs et cuisinent le plat en question ».

« Le petit maître le soupèse, le renifle, le goûte, puis le dévore goulument, comme un glouton. Il faut imaginer que les gens viennent parfois avec tout un festin de problèmes. C'est alors que Soulahny analyse les dysfonctionnements. Trop de sel par exemple, qui correspond à la lucidité,

La Chronique des crottés

Par Marie Dumoulin

Un ver de terre oublieux d'une étoile

« La France, c'est une étoile ! / La France est une personne, / Le rayon hexagonal / D'une étoile qui raisonne ! » **Paul Claudel**, *Personnalité de la France*, 1938

Mardi 16 avril, les braises de Notre-Dame encore chaudes, la France s'est réveillée dans une émotion digne du deuil national qu'elle faisait de son âme. Réjouissons-nous que cet édifice dédié à la patronne principale de la France ait encore une place si grande dans le cœur des Français. Des Français, mais peut-être pas de tous : leur président, passée la légitime et sincère émotion de lundi soir, enchaîne depuis des bévues dramatiques. Confronté à une situation inédite pour lui, se retrouvant à cette occasion à la tête non d'une « startup nation » en perpétuelle innovation, mais d'un pays chrétien à l'histoire longue, Macron montre son vrai visage, celui de l'incompétence, de l'irresponsabilité, et surtout de l'impiété.

Le 17 avril, le Premier ministre annonce la tenue d'un concours international d'architecture pour la reconstruction d'une flèche « adaptée aux techniques et aux enjeux de notre époque » et confie au général Georgelin la mission de veiller à l'avancement des travaux. Vive la start-up Notre-Dame et son ouverture à l'économie mondiale ! En 1843-1844, le concours qui avait sélectionné le duo d'architectes Pierre Lassus-Eugène Viollet-le-Duc pour la restauration de Notre-Dame n'était pas un concours « international » ! Le choix entre les impétrants – tous Français et fins connaisseurs du patrimoine national – s'était fondé sur leur science respective des techniques de la construction médiévale, l'architecte précédemment en charge de la restauration des églises parisiennes ayant été mis au placard par méconnaissance du bâti. En 1843, le directeur de la commission des Monuments historiques chargée du projet n'est autre que Prosper Mérimée, armé de son expérience d'archéologue et d'analyste des monuments français, dont il avait dressé et documenté le premier inventaire en 1840. En 2019, le concours doit être ouvert à l'économie mondiale et la sélection confiée à un militaire, chapeauté par un ministre de la Culture diplômé d'un institut de gestion, autrement dit n'entendant strictement rien au patrimoine. Quant au pauvre général Georgelin, on ne peut que le plaindre d'être devenu un sbire aux ordres directs de Jupiter et de s'exposer aux critiques des spécialistes dont il a pris la place, même sans le vouloir.

Notre belle France regorge de cerveaux et de mains talentueux et expérimentés, largement à la hauteur de cet enjeu

Le plus triste, c'est que notre belle France regorge de cerveaux et de mains talentueux et expérimentés, largement à la hauteur de cet enjeu qui, n'en déplaise à Édouard Philippe, n'est pas celui de « notre époque » mais celui de notre patrimoine historique. Mais tous ces talents sont volontairement méprisés. Qui ont été les premiers mis en cause comme responsables du drame ? La magnifique entreprise d'échafaudage et de couverture Le Bras-Frères, dont les couvreurs notamment sont de véritables artistes. Elle paye de sa réputation pour l'irresponsabilité de l'État, propriétaire de la cathédrale, qui n'a pas consacré le budget nécessaire à la sécurisation d'un bâtiment qui lui appartient. Qui sont les grands oubliés du débat ? Les membres de la Conservation régionale des monuments historiques, le directeur général des Patrimoines au Ministère de la Culture, les historiens de l'architecture, autant de spécialistes que Macron n'a pas pris la peine d'inviter à sa réunion de crise. Il aurait même donné ordre à certains de ne pas s'exprimer sur le sujet sans y être officiellement invités.

Ces professionnels auraient pourtant pu lui rappeler que la restauration du patrimoine répond à une éthique précise qu'un président de la République française n'est pas en droit d'ignorer. En 1964, les architectes français des Monuments historiques ont signé avec leurs confrères du monde entier la Charte de Venise portant sur « la conservation et la restauration des monuments et des sites ». En son article 9, cette Charte toujours en vigueur stipule que la restauration « a pour but de conserver et de révéler les valeurs esthétiques et historiques du monument et se fonde sur le respect de la substance ancienne et de documents authentiques ». Cette sage éthique n'empêche certes pas qu'une flèche novatrice soit construite *de nihilo* sur la toiture reconstruite en conformité avec son historique. Espérons seulement que le projet sélectionné sera digne de l'âme de la France.

Car c'est bien d'elle qu'il s'agit : devant Notre-Dame de Paris, nul Français ne peut plus affirmer que notre culture est un agrégat en perpétuelle mutation et qu'elle n'est pas fondée sur des racines chrétiennes. Mgr Aupetit a donné la clé de cette âme : « *Cet écrivain a été construit pour un morceau de pain dont nous croyons qu'il est le corps du Christ* ». Cette profession de foi, même un État laïc devrait être en mesure de la comprendre, à défaut de la partager. C'est à cette condition que la « cathédrale version Macron » pourra encore toucher les âmes des Français et de tous ses visiteurs. Puisse Macron dire avec Claudel : « *Salut, Mères de la France là-bas, Paris et Chartres et Rouen, Grandes Mariées toutes usées et chenues, ô Mères toutes noires de temps !* » ♦



Sur les chemins de l'identité

Notre ami et collaborateur **Samuel Brussell**, grand voyageur et européen d'honneur, s'interroge sur l'identité. Comment comprendre ce qu'on est ? Comment imaginer ce qu'on va devenir ? Un retour sur notre essence est sans doute nécessaire.

« Il n'est pas possible de rédiger quoi que ce soit avant d'en avoir saisi le sens, d'en avoir fait un tout. Pour écrire, il faut utiliser tous les sens ; tous les pores doivent être ouverts. On doit trouver un schéma à partir de ses observations, de sa détresse quotidienne ; se dire tous les jours qu'on peut se retrouver sans abri, qu'on peut se retrouver sans pays ; mesurer son absence de représentation dans le monde, son absence de statut social. Pour moi ces choses ne sont pas que des idées ; quand je parle d'être exilé ou réfugié, ce n'est pas une simple métaphore, j'en parle au sens littéral. Si l'on vit chaque jour avec cela, il faut inscrire chaque jour cette expérience dans un cadre plus vaste. On n'a pas de camp, on n'a pas de pays, on n'a pas de communauté, on est purement et simplement un individu. » V. S. Naipaul, *Pour en finir avec vos mensonges*.

« Quand la patrie n'est pas le territoire des temples et des tombes, mais une simple somme d'intérêts, le patriotisme est déshonorant. » Nicolàs Gòmez Dàvila, Carnets d'un vaincu. Je demandai un jour à Naipaul, maître ès-langue et littérature anglaise, amoureux de la campagne du Wiltshire vivant à l'ombre de la splendide cathédrale de Salisbury : « *Vidia, vous êtes un écrivain anglais, n'est-ce pas ?* » Je pensais avec ingénuité lui rendre justice, je voulais corriger l'infamie de tous ces Occidentaux réactionnaires (il n'est pire réac-

tionnaire que le faux progressiste) qui ne lui pardonnèrent jamais de s'être réclamé de la grande culture européenne et de n'avoir pas marchandé au souk idéologique sa dignité offensée de sujet venu des colonies de l'Empire britannique. Il me répondit, avec réalisme et modestie : « *Anglais ? Je ne sais pas... Je dirais que je ne suis qu'un world writer... un écrivain du monde...* » Sa réponse, alors, me surprit et ce n'est que bien des années plus tard que j'en compris le sens profond. On peut être un écrivain universel en étant anglais, comme Samuel Johnson, ou (devenir) un écrivain anglais en cheminant depuis le territoire de l'universalité – ce no man's land qui n'en est plus un si l'on a conscience d'où l'on vient. Ce que Naipaul a vu et décrit avec une grande justesse d'esprit, sans préjugés, ni progressistes ni réactionnaires, seul un homme venu de l'extérieur pouvait en rendre compte. Dans les coulisses de la remise de son prix Nobel, en 2001, il déclara : « *Sans avoir la foi, je me sens appartenir à cette civilisation qui allie l'idée de justice du droit romain et la beauté du rite chrétien* ». Ce qui veut dire qu'un authentique cosmopolite comme Naipaul ne renie pas l'idée de patrie : sa patrie, c'est la civilisation gréco-romaine, l'héritage judéo-chrétien. Ce qui ne l'a pas empêché d'être ouvert au monde comme nul autre écrivain de l'après-guerre, explorant l'Afrique, le monde musulman, les Caraïbes et l'Inde avec une curiosité et une honnêteté – et un humour – sans pareil. On peut dire que, à l'instar de tout grand écrivain, il a rénové la langue par son courage, qui est la marque de son style.

Au fond, si la langue est sacrée, comme nous l'enseignent le livre de la Genèse et l'Évangile de Jean, celui qui s'élève et l'élève par l'écriture en devient citoyen. Montaigne, le plus universel, peut-être, des Français, s'exprimait en latin, en gascon et en français (à son époque, langue bourgeonnante encore pétrie de latinismes et d'occitanismes). Le catalan, langue populaire et littéraire au-delà des Pyrénées, n'est rien d'autre qu'une des formes de l'occitan, qui fut parlé pendant des siècles dans les pays du sud de la Loire, et la littérature occitane, avec Guillaume IX d'Aquitaine, Bernard de Ventadour, Bertran de Born, Arnaut Daniel (à qui Dante emprunte le vers et rend hommage dans le chant XXVI du *Purgatoire* : « *miglior fabbro del parlar materno* » – « grand

orfèvre de la langue maternelle ») – est un des trésors du passé de la France, dont les Français, au sud et au nord de la Loire, ont bien peu conscience. Si la langue est la plus haute émanation du sacré, nier les sources du latin, de l'occitan qui ont irrigué et forgé notre langue revient à une *désécration* de l'Histoire. L'Église, renonçant au latin et à sa liturgie, se coupe de son histoire et de ses fidèles, car, comme nous le rappelle Nicolás Gómez Dávila, « *ce n'est pas ton prêche que j'écoute, mais le son de ta voix* ». Une langue, c'est une voix, et le rite grégorien est une langue autant qu'il est un chant ; Rome, dans ses mélodies, était proche de Byzance et de Jérusalem ; cette poésie, cette ferveur et cette parenté furent abolies par les froids eucuménistes.

L'historien genevois Jean de Sismondi (dont Stendhal se moquait avec une exquise mauvaise foi), en écrivant sa monumentale *Histoire des Français*, voulut rendre hommage à tous les peuples qui firent la France, avec leurs us et leurs coutumes, qui étaient l'expression concrète d'un pays, et non à un no man's land jacobin privé de toute âme. Charles X, l'ultime Bourbon et dernier roi absolutiste de France et de Navarre, dans sa lettre d'abdication au duc d'Orléans, parle d'ailleurs de « mes peuples », expression consacrée chez les très catholiques et impériaux Habsbourg s'adressant à leurs sujets : « *An meine Völker* » – « À mes peuples ». Et Louis-Philippe, son successeur, deviendra « roi des Français », ce qui inspira les Belges, dans la foulée de la révolution de Juillet, à couronner un Saxe-Cobourg-Gotha, Léopold I^{er}, « roi des Belges ».

« L'Européen, c'est vous », vantait la publicité du nouvel hebdomadaire des très europhiles frères Barclay à la fin du siècle dernier. Mais « europhile » est une notion politique à l'opposé de l'esprit européen, tout comme « identitaire » est à l'opposé de l'identité, source de liberté et de vie nécessaire comme la respiration à chaque homme. *L'Européen*, conçu et lancé il y a vingt ans selon les concepts publicitaires de l'offre des marchés, fit très vite un flop spectaculaire malgré ses moyens colossaux. C'est que « l'Européen » n'a jamais existé : les hommes ne sauraient se reconnaître

dans une marque, un « brand », dans l'injonction autoritaire d'un indice boursier qui ignore et veut remplacer leur culture, leur passé – à qui ils doivent d'être ce qu'ils sont. Quand on a vécu à Bruxelles la francisée, capitale fédérale de Belgique située au cœur de la province historique du Brabant flamand, composée de dix-neuf com-

Ce vœu d'une patrie universelle ne peut être cultivé, quitte à le déplorer, que dans la petite terre de chacun.

munes dont l'une d'elles se nomme Bruxelles/Brussel, on peut avoir une idée de la complexité de la mosaïque européenne, dont ne saurait s'embarasser une administration comme « la Commission européenne » qui siège au bâtiment Berlaymont, astronef de verre et d'acier érigé sur la destruction du couvent des Dames de Berlaymont, chanoinesses de l'ordre de Saint-Augustin, qui n'en étaient pas à leur première expropriation. Le nouvel ordre européen s'est logé à l'intérieur d'une gigantesque opération immobilière, qui donna le la en faisant d'une pierre deux coups : désacraliser les fondations de l'Europe et consacrer la loi de l'affairisme absolutiste.

Pourquoi ne pas nommer la grande question qui se pose aujourd'hui en Europe : le conflit entre le matérialisme et le spirituel ? L'écrivain Maurice Samuel écrivait, dès en 1940, à ce propos de façon visionnaire : « *Aujourd'hui, nous pouvons espérer que christianisme et démocratie vont confluer de manière dynamique. Mais, pour commencer, il faudra délimiter ce terrain commun qu'ils auraient dû occuper il y a un siècle déjà. Il faudra ensuite faire de la démocratie une cause à part entière, et cesser d'y voir seulement un sous-produit de l'économie* ». Et Samuel s'attaque à l'autre question épineuse, plus que jamais d'actualité aujourd'hui : « *Le mot "nationalisme", écrit-il, sonne vilainement aujourd'hui. Permettez-moi d'y substituer celui de "régionalisme". Toutes les cultures sont d'origine régionale. Elles sont issues d'un mode de vie particulier, elles s'enracinent parfois dans un lieu, ou un groupe particulier. La*

région ou le groupe génèrent une culture : c'est la condition de la civilisation, et c'est aussi de cette façon que l'homme assouvit son besoin d'appartenance. En réaction aux nationalismes agressifs qu'a connus notre époque, ce besoin d'appartenance est dénoncé comme une faiblesse, un obstacle, un atavisme. On affirme volontiers que l'être humain pleinement développé et civilisé se doit d'éprouver vis-à-vis de toute l'humanité un degré de parenté si fort qu'il rend inutile une parenté plus spécifique. Mais un être qui n'a pas, au cours de ses années de formation, établi un lien particulier de parenté en sera incapable par la suite. Et un être qui cultive délibérément un lien particulier avec l'idée qu'ainsi il se sentira relié à l'ensemble de l'humanité est bien plus dans l'erreur que celui qui n'a jamais ressenti la moindre parenté avec quiconque : car il se dénature, et considère avec mépris tous ceux qui n'en feront pas autant ».

Joseph Roth – qui signait ses articles « Roth le Rouge » avant de se convertir au monarchisme au retour d'un de ses reportages en Russie soviétique – ne contredit nullement cette aspiration de chaque homme à se reconnaître une patrie, une identité, quand il écrit dans l'un de ses articles : « *Notre patrie est la terre entière. Jésus-Christ, le fils de Dieu et des Juifs l'a dit* ». Roth lui-même, né aux confins de l'Empire autrichien, n'était-il pas attaché viscéralement à son Empereur et à la langue allemande, qu'il éleva aux plus hauts sommets de l'intelligence, c'est-à-dire de la vérité ? La contradiction n'est jamais qu'apparente chez les grands esprits : Roth, amoureux de Paris et de la France, ne célébra-t-il pas le Clemenceau de la Grande Guerre comme un sauveur qui manquait pour faire face à l'Allemagne nazie ? Lui, Autrichien dans l'âme, en appelait au vieux Tigre laïc qui, par haine du catholicisme et des Habsbourgs, voulut la mort de l'Empire ! Ce vœu d'une patrie universelle ne peut être cultivé, quitte à le déplorer, que dans la petite terre de chacun, car si l'on prétend accueillir, encore faut-il être un hôte digne de l'accueil. Et de quel accueil parle-t-on ? Vous avez détruit la religion, la langue, l'idée du Temps, l'Histoire, la famille, le genre, les institutions, tout ce qui fait la civilisation – et cette *Terre désolée* serait votre terre d'accueil ? ♦ **Samuel Brussell**



Son style à elle

Par Stéphanie-Lucie Mathern

Notre drame des fleurs

« Loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le feu, par lequel tu illumines la nuit, il est beau et joyeux, il est robuste et fort ». **Saint François d'Assise**, *Cantique du soleil* / « Le peuple est adorateur du feu : feux d'artifice, incendie, incendiaires ». **Baudelaire**, *Journal* / « L'amour, la mort et le feu sont unis dans un même instant. Par son sacrifice dans le cœur de la flamme, l'éphémère nous donne une leçon d'éternité ». **Bachelard**, *La psychanalyse du feu*

L'alerte a été donnée à l'office de 18 h 50. A 19 h 30, l'incendie était d'une ampleur majeure. J'ai appris la nouvelle par deux textos : « *La journée du feu. Notre Dame des enfers* » et « *Signe que la fin est proche, peut-être ?* ». Ces messages ésotériques m'ont fait aller sur Facebook, sonder l'inconscient collectif. Entre l'hypnose et l'envie de mourir, je restais un peu abasourdi à regarder les mêmes images. À voir défiler tous les synonymes du mot épouvantable, horrible, tragique... Et c'est vrai.

Il y a les postmodernes qui déconstruisent sans cesse, prenant en photo ceux qui prennent en photo la flèche en train de tomber. Les mêmes qui, probablement, prendraient en photo les bites de ceux qui se branlent sur les scènes de torture sur la place publique. Nous avons besoin de cette adrénaline et de ce shoot d'horreur. Notre-Dame est-elle le bouc émissaire de René Girard ? Il y a aussi ceux qui mettent des citations bibliques, on revient à la fin des temps, au jugement dernier, l'apocalypse est toujours de bon goût, le bruit des trompettes comme un bon disque de jazz ; ou dans le même genre, la chute des anges rebelles de Brueghel. Toujours dans une veine esthétisante, il y a ceux qui mettent des images de nostalgie : la cathédrale prise en photo le mois dernier, au début du siècle, Brassai, le texte d'Hugo, les poésies de Nerval ou Gautier, la détresse d'un Quasimodo ou d'une gargouille. Il y a les farceurs qui parlent du *spoiler* du nouveau *Game of Throne*. Puis, il y a ceux qui cherchent un coupable. Ceux qui y voient l'acte anti-chrétien d'un criminel islamique, rapportant cela des actes de Saint-Sulpice ou Saint-Denis. Rapportant les horreurs d'une idiote de l'Unef : « *L'histoire de France, c'est votre délire de petits blancs* » et aussi de faire le lien entre les vengeurs d'Allah après la blague sur La Mecque-disco. Le Maure voudrait encore une fois prendre possession et marquer son territoire. Il y a ceux qui croient aux hasards malheureux, à l'incompétence et à l'incident de chantier à coups de faux contacts électriques, parfois donneurs de leçons (« *Prévoyez des lances incendies sous les combles la prochaine fois* ») ou faussement logique : « *Comment un incendie peut-il prendre une telle ampleur en aussi peu de temps, on n'a rien vu de tel depuis les guerres mondiales* »).



Faut-il donner du sens à un événement? L'histoire s'est effondrée et nous l'avons filmée. Est-ce la fin des temps ? On repense à la symbolique du feu, signalant une présence (humaine ou divine). Un feu purificateur détruisant ce qui est impur. Il faut traverser ce feu pour être transformé, comme le métal. Toujours la mise à l'épreuve. De façon plus mystique, on associe la brûlure du feu à celle de l'amour avec le bel exemple du poème *Vive flamme d'amour* de Saint Jean de la Croix. Les fêtes de Pâques approchent, et cette évidence des croyants, l'image de la résurrection (merci, François Pinault). Notre-Dame semble être cette nouvelle ressuscitée, à parfaire dans un Credo 2019 : « *Est descendue aux enfers, le troisième jour est ressuscitée des morts* ». Le symbole n'en devient que plus puissant encore : vivante, d'une vie nouvelle, dans la gloire de Dieu ; « *je suis avec vous jusqu'à la fin du monde* », dit Jésus. Le symbole dépasse évidemment le religieux et les civilisations. C'est celui de 800 ans d'histoire, de culture, d'art (manifestation physique de l'intelligence), du plus beau mélange de gothique et de classique. On se retrouve devant BFM à se dire qu'on voit un peu de notre chair partir en flamme, un peu de notre identité. On assiste impuissant et on se dit que les choses sont irremplaçables, qu'on peut vite perdre ce qu'on a de plus précieux, que reconstruire est toujours de l'ordre de l'illusion, que ça sonnera inévitablement faux. Tout part à vau-l'eau par négligence, incompétence.

La France devrait être à la hauteur de son histoire. Le désastre parfois fait communier, mais l'effet de transcendance dépassera-t-il les trois jours ? Au-delà d'un partage moyenâgeux plein d'émotion (au commencement était l'émotion) sur les grands réseaux, notre culture compte. Que cette idée s'ancre durablement. Finalement ? Attentat du 11 septembre inversé ? Courroux de Dominique Venner *post mortem* ? Désenchantement du monde selon Max Weber ? Gardons l'accès magique et souverain du feu, effrayant et précieux. C'est cette ambiguïté qui fonde les croyances et les mythes. La flamme purificatrice sera l'agent de la régénération, Notre-Dame comme nouveau phénix, lumière de l'esprit, colonne de feu (Moïse pendant l'Exode), douceur et torture, apocalypse et révélation. ♦



Son style à lui

Par **Dominique Lelys**

Du rififi sur le bitume

L'autoroute est le chemin le plus rapide pour aller d'une destination à une autre ; cependant elle concentre, dans notre pays et de manière non verbale, le côté obscur de ceux qui l'empruntent, par une violence assez comparable à celle des réseaux sociaux.

Quel intellectuel sensé n'a pas encore fustigé la toile, café du commerce géant où les passions se déchainent sous couvert d'anonymat ? L'internaute y agit dans le cadre de sa zone de confort, écran et clavier, certain de n'être blessé que par des invectives qu'il s'autorise pourtant lui-même à l'égard de ses contradicteurs.

L'automobiliste, lui, prend son véhicule avec un certain plaisir. Sa zone de confort (siège réglable, volant cuir et testostérone sous le capot) n'induit que la fonction : prendre la route avec une sensation de liberté.

Bien entendu, il y a les fâcheux : le gendarme et le radar, l'épée de Damoclès du permis à points, et désormais, l'écologiste qui va vous expliquer que votre voiture est trop vieille, que le Diesel c'est caca mais que l'électrique, c'est bien ; ce trublion qui va même vous surveiller pour vous culpabiliser, seul au volant, sans chercher à savoir que vous avez, cinq minutes auparavant, déposé votre femme en centre-ville et les enfants à l'école... C'est vrai, à la fin, quid du covoiturage ou de l'auto libre, et après tout, la propriété, n'est-ce pas le vol ?

Malgré cela, l'automobiliste bichonne son véhicule payé par traites avec entretien inclus, qu'il soit le reflet de sa position sociale, un outil de travail, un coûteux objet d'ostentation ou un simple moyen de transport qui mène de A à B ; cependant la tendance met à l'honneur des véhicules surgonflés, hauts sur châssis et presque tous identiques, de gros jouets roulant les mécaniques : de quoi impressionner l'entourage, à n'en point douter.

Comme sur internet au début d'une discussion, tout va bien : le conducteur prend de bonnes résolutions en respectant la limitation de vitesse, l'autoradio occupe l'espace sonore, et le soleil brille. Mais progressivement, les choses viennent à se gâter : cela peut commencer par celui qui refuse de vous laisser passer dans les embouteillages du périphérique, ou un petit nom d'oiseau à l'encontre de celui qui roule à 128 plutôt qu'à 130, vous obligeant à

doubler lorsqu'au même moment, un bolide vous dépasse à 180 sur la voie de gauche ; c'est l'arrogance de celui qui vous signifie de bien vouloir « dégager » à grands coups d'appels de phares ; c'est le semi-remorque qui n'en finit pas de doubler son confrère alors que vous, au ralenti, ne voyez que trop tard le panneau indiquant l'aire de repos située à seulement 300 mètres ; c'est celui qui, à la station essence, se sera garé sur l'emplacement réservé aux handicapés ou qui occupera deux places à lui seul ; c'est le godelureau qui aura l'audace extrême de vous dépasser, se rabattant au nez de votre pare-chocs, alors que vous avez assez de chevaux sous le capot pour le sécher sur place ; c'est celui qui veut être devant, à tout prix, quitte à doubler par la droite ; c'est enfin le roi de la voie du milieu, qui s'y accroche coûte que coûte, empêchant les uns de dépasser, et les autres de se rabattre...

Ces comportements agrémentés de charmants doigts d'honneur et autres obscénités, d'invectives muettes derrière les pare-brise et à n'en point douter, d'éphémères pensées meurtrières, résumant assez bien le paradoxe de notre société : l'individualisme exacerbé, flatté par une mécanique provocante et ostentatoire, se réfugiant dans ce puissant vase clos pour exprimer un mal-être, à l'instar d'échanges internet d'une violence rarement atteinte de visu. Hélas, le conducteur vexé n'a aucun moyen de « bloquer » celui qui, par son comportement, lui a fait offense.

Est-ce là un mal français ? Tout porte à le croire même si l'on pourra objecter que les confrontations de ce type ne datent pas d'hier ; cependant ces nouvelles formes de comportements agressifs, observables tant sur la toile que sur le bitume, devraient faire réfléchir avec angoisse au piètre héritage que nous léguerons à la postérité. ♦

© Dominique Lelys pour L'Incorrect



Thomas Keating, médecin des âmes

« Une fois venu au monde tu ne meurs jamais »

Thomas Keating

« Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra ».

Matthieu 6 : 6

Dans un monde de plus en plus saturé de stimuli, d'injonction et de narcissisme 2.0, il est facile même pour les croyants de perdre l'essence du divin. Depuis les années soixante-dix le New Age et diverses vagues ésotériques ont tenté d'apporter du sens et de la sérénité aux âmes damnées de la post-modernité. D'autres ont été séduits par le fondamentalisme et la religion en tant que système politique. Le père Thomas Keating (1925-2018) fondateur du mouvement de la prière contemplative (« centering prayer ») nous a laissé les fruits d'un travail de toute une vie afin d'abandonner le faux-moi. Une notion que saint Paul désignait sous l'appellation de « vieil homme ». En chemin vers une élévation de l'esprit au-dessus des angoisses générées par l'ego.

Celui qui allait devenir un moine trappiste dont les enseignements continuent à rayonner faillit mourir à l'âge de cinq ans. Miraculeusement rétabli lors de sa première communion, il promet à Dieu : « Si tu me laisses vivre jusqu'à l'âge de 21 ans, je deviendrai prêtre ». Issu d'une famille de la haute bourgeoisie de Manhattan possédant ses quartiers dans la communauté très sélect de Mill Neck à Long Island, Joseph Parker Kirilin Keating était programmé pour devenir avocat de droit



maritime comme son père. Alors qu'il étudie à l'université de Yale où se forme l'élite du pays, Thomas Keating se détache de ses congénères qui courent les « parties » et trouve refuge dans la chapelle de l'institution. Mais c'est à la lecture des quatre volumes des homélies des Pères de l'Église qu'il connaît son épiphanie. De là il s'intéresse aux écrits de Teilhard de Chardin qui lui prouvent que la science peut se conjuguer avec la foi chrétienne. Il se passionne également pour le destin béatifié de Thérèse de Lisieux dont la courte vie met en pratique l'idée que la sainteté ne se rencontre pas uniquement dans les actions héroïques mais se développe également dans les actes du quotidien, quand même ils paraissent insignifiants au premier abord.

Si la prière contemplative peut être le moyen de soigner les traumatismes de l'enfance, elle n'est pas pour autant une méthode de relaxation. Pas plus que les ouvrages de Keating ne sont à ranger au rayon « développement personnel » ou dans les librairies ésotériques.

Sans le savoir, Thomas Keating va révolutionner l'approche du recueillement spirituel, en étudiant les principes de la prière du silence de Jean de la Croix (1542-1591). Dans la même dynamique, il se penche sur les Pères du Désert, qui vécurent en Égypte aux III^e et IV^e siècles. Ce qui ne l'empêche pas de prendre en considération les recherches du XX^e siècle en matière de psychanalyse : c'est ainsi que Keating présente la prière contemplative comme une thérapie divine, le silence permettant d'accéder à son inconscient au-delà de la pensée et du masque du faux moi social. Au-delà de cette pseudo-identité construite par la programmation infantile de la survie, de la sécurité, de l'affection, de l'estime de soi, du pouvoir et du contrôle. Toutes identifications qui au niveau social provoquent les guerres et les violences institutionnelles.

Mais si la prière contemplative peut être le moyen de soigner les traumatismes de l'enfance, elle n'est pas pour autant une méthode de relaxation. Pas plus que les ouvrages de Keating ne sont à ranger au rayon « développement personnel » ou dans les librairies ésotériques. Au contraire : si la *centering prayer* a des vertus curatives pour l'inconscient,

elle est avant tout un moyen d'accéder à Dieu au-delà de la pensée, et par le silence. Une pratique qui, en apprenant l'humilité, révèle en pleine conscience la nature illusoire de nos désirs et de nos ambitions. En d'autres termes : nous ne sommes rien, mais par la grâce de Dieu nous pouvons devenir tout. Si tant est que le « prier » réaligne que l'enfer est d'avantage un état de conscience qu'un lieu. Concrètement, la prière contemplative semble assez simple d'accès. Elle est fondée sur le lâcher-prise des pensées qui polluent notre esprit, non pas en luttant pour les éteindre mais en les appréhendant comme des nuages qui ne font que passer, tout en s'aidant d'un mot sacré et de sa propre respiration. Des pratiques qui ressemblent à celle de la méditation Zen. Cependant, la prière contemplative demande une régularité et une discipline quotidienne sans laquelle aucun changement intérieur ne peut se produire. Un retour au vrai soi qui peut s'avérer violente rupture avec l'individu égocentrique et jouisseur libéral promu par la société marchande.

Father Keating aimait à citer les Béatitudes (Matthieu 5, 1-12), le fameux sermon sur la montagne où Jésus affirme qu'« heureux les cœurs purs : ils verront Dieu ! » Le Père Keating ajoute : « *Au cours de la prière, vous allez de plus en plus profond et la purification devient de plus en plus subtile. Vos intentions originales s'en trouvant purifiées* ». En d'autres termes nous ne sommes pas ici dans le self-service spirituel à la mode où il s'agit de se sentir mieux. Au contraire, au centre d'une mise en relation directe vers le Christ au sein de la Trinité. Avec tout ce que cela peut comprendre de subversif. Le péché originel est le mot pour désigner les névroses liées à nos désirs de possessions, d'hédonisme et de pouvoir, toutes aliénations nous éloignant du divin, aliénations reliées à nos enfances et aux charges névrotiques passées de génération en génération. Pourtant si nous ne sommes pas Dieu, il est en nous. La prière contemplative est le moyen de la laisser rayonner : « *Notre noyau de bonté est notre vrai être. Son centre de gravité est Dieu. L'acceptation de notre bonté originelle est un saut quantique pour ce voyage spirituel* ».

Si Father Keating qui a passé les dernières années de sa vie de 1981 à 2018 dans l'ordre cistercien de la Stricte Observance au monastère Saint Benoît de Snowmass dans les Montagnes Rocheuses du Colorado est devenu une personnalité mondiale reconnue, sa notoriété reste moindre en France. La raison de ce désintérêt découle peut-être de la tradition cartésienne de l'Hexagone où le mental prime sur la capacité à ressentir. La prière contemplative est une forme de repentance christique à prendre dans le sens d'un détachement vis-à-vis des ambitions terrestres. Un voyage spirituel qui ne se pratique pas sans douleurs. Le meilleur moyen de les évacuer étant de les accepter avec humilité.

◆ **Jean-Emmanuel Deluxe**

Le recours aux campagnes



Saint Bernard de Clairvaux se serait écrié, arrivant dans cet endroit discret et verdoyant de la Loire : « *Ce lieu est la bénédiction de Dieu* » ! Au XII^e siècle, son disciple **Albéric** y bâtit une abbaye cistercienne. À l'été 2016, quelques jeunes familles en quête d'une vie différente découvrent ce lieu et le reçoivent à leur tour comme une bénédiction. Ils s'installent alors dans ce village de « La Bénisson-Dieu », dont le nom sonne comme un manifeste. Ici les attend une existence faite d'enracinement, d'écologie, de vie familiale et spirituelle. Nous avons passé un dimanche en leur compagnie.

Depuis la gare de Roanne il faut, le temps d'une vingtaine de minutes, parcourir rues désertes, périphéries en bordure d'auto-pont et

ronds-points décorés pour rejoindre la destination prévue de notre périple : le village de La Bénisson-Dieu. Au détour d'une intersection, la route invite à préparer l'arrivée : paysage dégagé de beaux vallons humides, vaches, maisons disséminées, l'intervalle d'une forêt enserme enfin la route. C'est, en contrebas, le faite du clocher qui annonce le lieu. Ce dimanche matin, le parvis de terre battue présente des visages familiers, des enfants jouent, hommes et femmes discutent. Accolée au parvis Albéric, nous frappons à la porte d'une haute maison de pierre. C'est ici que nous déjeunerons, dans une grande salle commune, laquelle rassemble pour le repas dominical les membres du *éco-hameau*.

L'INSTALLATION

Il y a quelques années de cela, les premiers initiateurs du projet avaient décidé d'incarner enfin cette idée d'un modèle de vie hors des sentiers goudronnés du *dividualisme* capitaliste proposé par une société devenue folle. Il leur fallait un endroit qui rende possible leur souhait d'une mise en pratique d'un mode de vie renouvelé, qui unisse toutes les dimensions de la vie de l'homme – la charte qu'ils rédigent à ce moment-là s'inspire des principes de l'écologie intégrale. Ils décident alors d'écrire aux évêques de France, leur présentant ce projet et leur demandant de l'aide pour trouver un *vrai lieu*. Parmi toutes les réponses reçues, le cardinal Barbarin leur propose d'habiter, sous la forme juridique d'un bail à construction, un groupement de maisons léguées au diocèse de Lyon par un prêtre natif de La Bénisson-Dieu. Les magnifiques maisons de pierres, deux habitables, vibrent chaque heure des cloches de l'abbaye. La vie ici y est calme, La Bénisson-Dieu compte 400 habitants et s'agrandit aux beaux jours des pèlerins de passage, le village se trouve en effet sur le chemin de Compostelle. Le lieu plaît au groupe, qui, de plus, cherche un endroit propice pour recevoir des familles désireuses de





conserver leur intimité. Ils décident de s'y installer.

L'été 2016 ce sont d'abord trois familles qui arrivent, bibliothèques et enfants sous le bras, suivis de près par quelques célibataires – qui dans une caravane, qui dans des dépendances de maison – chacun se pousse pour faire un peu de place. La vie commence rude, chaudières en pannes, l'hiver ici le ciel est bas, et les nouveaux venus savent que ces premiers temps seront décisifs. *« En arrivant ici nous savions que nous choisissons nos limites dans un monde qui pourtant nous propose de ne jamais sentir l'inconfort, nous avons vraiment trouvé notre courage dans les liens d'entraide et de fraternité que nous avons*

tissés », explique François, président de l'association. L'hiver passe, l'été 2017 voit le jardin s'égayer des premières plantations et des repas sous les arbres. Les arrivants de la première heure décident de rester, et leur exemple encourage d'autres à les rejoindre : l'année 2019 devrait en effet voir l'arrivée de quatre nouvelles familles. *« Le don du diocèse avec des maisons jouxtant l'abbaye a permis des premières installations, les nouveaux arrivants doivent ensuite trouver à se loger dans les maisons en vente ou en location dans le village »*. Une autre maison a été acquise avec les dons de la fondation Saint-Irénée, association lyonnaise de soutien aux projets de solidarité, d'éducation et de culture.

Après travaux, ce lieu devrait accueillir des personnes en difficultés.

LA PLACE, L'ÉGLISE, LA GRANGE

Ce que les membres de l'éco-hameau doivent aujourd'hui présenter à leur entourage comme un choix original ne relève toutefois pas du jamais-vu dans l'histoire humaine : il s'agit ni plus ni moins de revenir au modèle de la vie de village, telle que la France a pu la connaître jusqu'au cours du XX^e siècle. Le village, comme lieu d'organisation autonome – sans être autarcique – permet un retour naturel à une vie conviviale : liens de proximité, recours à des ressources locales, autant de réalisations qui procèdent de cette « question de taille », pour paraphraser les propos du philosophe Olivier Rey. Les villages aujourd'hui sont le plus souvent les banlieues de nos villes, et la géographie qui les a vus s'édifier se découvre comme les restes d'une civilisation disparue. Il faut, selon les membres de l'association, non plus se contenter du village comme groupement de maison, mais que tous ces vestiges – la place, l'église, la grange – trouvent à nouveau leur sens premier. *« Ces services qui existaient hier au niveau local ont aujourd'hui disparu, il faut maintenant faire des kilomètres en voiture pour aller chercher son pain »*.

Ce que souhaitent nos hôtes, c'est pouvoir, à terme, vivre de l'agriculture locale. L'un des membres s'est formé en maraîchage, une autre en permaculture. *« Pour de nouveau choisir l'enracinement, tout est à réapprendre. Après des*

« Nous savions que nous choisissons nos limites dans un monde qui pourtant nous propose de ne jamais sentir l'inconfort, nous avons vraiment trouvé notre courage dans les liens d'entraide et de fraternité que nous avons tissés ».

François, président de l'association

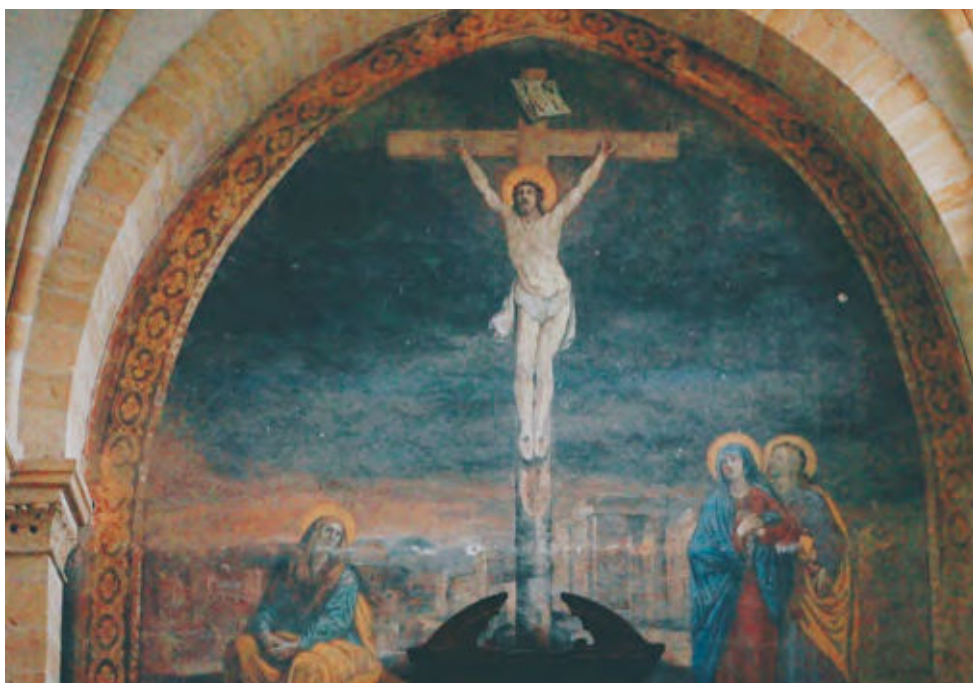


décennies de destruction et de spécialisation des sols, il faut faire acte d'humilité ». Nos interlocuteurs témoignent du fait que de trop rares personnes savent réellement de quoi était fait le paysage d'ici, « avant ». Avant que les terres en France soient remembrées, l'élevage poussé au niveau de productivité d'une usine de voiture. Ici, le paysage n'est pas détruit, la région est surtout d'élevage, mais de fait, comme partout ailleurs, il n'y a plus que très peu de paysans. Odile, qui met en pratique dans son jardin les bases de la permaculture, explique qu'elle associe sa nouvelle vie à une sorte de « villa rustica » romaine, telle que nous pourrions la trouver décrite dans les *Géorgiques* de Virgile. « Ce qui me guide pour la suite de ce que nous voulons mettre en place c'est une sorte de modèle agro-pastoral ». Pour l'instant ils ont des poules, des cailles, des moutons à naître au printemps, des potagers en permaculture. Enfin, gain budgétaire considérable, du bois sur pieds leur est vendu, qu'ils peuvent couper et utiliser ensuite à leur profit pour faire tourner les poêles.

L'ENRACINEMENT ET LA FOI

Le terme « d'enracinement », que nous retrouverons souvent dans le cours de notre discussion résume parfaitement l'esprit du lieu. « Nous ne sommes pas une vitrine de l'écologie, des gens qui seraient venus mettre en place des techniques efficaces comme une entreprise vendant un plan marketing ». Les

propos convergent, « ici il n'est pas possible de prendre la pose, nos moyens sont pauvres. Le rapport à la terre, les difficultés du quotidien nous travaillent, et nous savons ne pas être ici le temps d'une « expérience enrichissante » avant de revenir à notre vie douillette qui nous permettra d'écrire un livre sur nos galères ». Les milieux « alternatifs » sont en effet noyautés par l'esprit « woofing » qui voit tout à chacun voyager de-ci de-là, multipliant les expériences dans une sorte de consumérisme écologique. « Nous choisissons l'enracinement et la sobriété comme une vertu, cette vie rugueuse à la campagne nous rabote, c'est un outil précieux pour





nous rendre plus humain ».

La discussion de ce jour fait nettement apparaître les spécificités de l'éco-hameau de La Bénisson-Dieu. Antoine résume ce qui anime le groupe : « *Bien sûr que le tri des déchets peut avoir son importance, mais ce que nous voulons essentiellement, c'est que la technocratie ne tue pas notre capacité d'avoir des mœurs conviviales et créatives* ». « *Par beaucoup d'aspects notre projet ressemble aux oasis de l'association des Colibris*

créée par Pierre Rabhi, ce qui nous différencie, c'est que la dimension chrétienne a chez nous la place qui fonde la vie commune ». La vie quotidienne s'organise autour des laudes et vêpres chantées à l'abbaye, auxquelles viennent s'ajouter les messes dites quotidiennement par un nouvel arrivant, le père Bertrand, prêtre en convalescence proposé par le diocèse aux membres de l'éco-hameau. Les veillées de prières sont également régulières et le temps dominical est propice aux repas commu-

nautaires. Par ailleurs l'abbaye résonne de chants grégoriens particuliers, des chants aux tonalités orientales, pourtant pensés comme étant l'héritage de liturgies occidentales séculaires. Damien Poisblaud, ancien chantre de l'abbaye du Thoronet et ami du lieu, propose depuis quelque temps à La Bénisson-Dieu concerts et formations pratiques. Cette dimension du « corps qui résonne » par le chant, voie spirituelle, incarne les dimensions essentielles de la nature de l'homme, âme et corps, mise en exergue dans l'écologie intégrale. Une haute vision de l'écologie, qui nous mène heureusement bien loin de la réduction de la masse carbone par le contrôle des naissances.

Ce dimanche de janvier, la joyeuse assemblée à la parole haute et libre aura confirmé à nos yeux que le sel de la terre diffuse encore son goût. La discussion avec eux, de la tablée à la promenade nous aura conduits jusqu'au crépuscule. Nous quittons ce soir-là une terre bénie de franche liberté. Un lieu rare dans lequel l'esprit peut enfin « ouvrir son aile en sécurité ». La campagne n'est pas morte, elle n'est pas périphérie, mais lieu d'une floraison nouvelle. Le recours inespéré, peut-être. ♦ **Mélanie Marcel-Sorgue**



Vive les gros saints !

Par **Élodie Pérolini**

Sainte Madeleine-Sophie Barat

Madeleine-Sophie (Joigny 1779-Paris 1865), vierge, religieuse et éducatrice au cœur transpercé, fêtée le 25 mai, a eu une putain de vie de merde qui lui vaut d'être sainte

Sa naissance la met dans l'ambiance du feu de Dieu qu'elle saura porter au monde. Un incendie éclate dans la maison voisine de la sienne: terrifiée, sa mère en perd les eaux et Madeleine-Sophie naît avec deux mois d'avance. Au lieu de crever chétive, la petite se développe fort bien et sa conscience se manifeste avant l'âge de deux ans. Comme d'autres saints, n'en déplaise aux connards de freudiens, sa conscience d'elle-même et ses premiers souvenirs remontent à l'âge de dix-sept mois. C'est pour cela qu'il faut faire gaffe à comment qu'on cause devant les pisseux, on ne sait jamais ce qu'ils emmagasinent.

Sa reum est cool et déjà bien instruite, elle désire que sa fille la surpasse. Pareillement pour son père, tonnelier-vigneron, qui confie l'instruction de Madeleine-Sophie à son fils aîné, Louis, un mec tarpin chelou.

Louis est un prêtre réfractaire, ayant échappé de peu au raccourcissement de la tête car Robespierre lui fit l'honneur de passer devant lui à quelques jours près. Était-il déjà bizarre avant d'être emprisonné? Avait-il un compte à régler avec sa cadette plus jeune de quinze ans? A-t-il trop lu *L'Écclésiaste*, certains *Proverbes* et la règle de Saint Benoît? Avait-il un délire incestueux non-consommable avec la future sainte? En tout cas, Louis est plutôt du côté du Christ qui semonce et corrige ceux qu'il aime que de Celui avec qui faire un gentil câlin. Il enseigne à sa sœur les mêmes matières qu'aux séminaristes: le grec, le latin, la littérature, les sciences dures et la théologie. Ça c'est bien mais en échange, sous sa conduite terrible, Madeleine-Sophie, jeune enfant si douce et gentille, craignant Dieu et son frère, se reçoit des paires de gifles dès qu'elle se gaufre, n'a pas le droit de rire ou de pleurer, n'a pas le droit de la ramener du tout, de lui faire part de ses sentiments pour le bon Dieu qu'elle aime si fort et de Son pauvre Cœur transpercé par toute la cruauté des hommes. Peut-être que Louis la bat pour être un bon grand frère et ne sait pas comment élever un enfant avec douceur et amour. Comme mon frère qui me mettait des fessées jusqu'à l'âge de treize

ans à la moindre vulgarité. Pourquoi vous le raconté-je? J'en sais foutre rien. Retenez juste que les torgnoles en guise de dressage de chien savant, c'est une mauvaise idée.

Madeleine-Sophie a bien retenu la leçon: l'éducation des filles oui, brimer les enfants non! Au Marais, elle rencontre en 1800 le père Joseph Varin qui devient son père spirituel, lui permet de s'épanouir et de laisser parler son cœur tourné vers Celui du Seigneur. Varin, qui attend que la Révolution soit repue de sang pour réinstaller les Jésuites, cherche depuis longtemps une femme capable de créer une congrégation féminine afin que ces dames rétablissent l'ordre social détruit par 1789. Madeleine, intelligente, pieuse, cultivée, timide, introvertie et amoureuse du Seigneur accepte. Dieu lui envoie le feu de l'Esprit quand elle prononce ses vœux lors de la création de la Société du Sacré-Cœur de Jésus. Elle

n'a que 21 ans et jusqu'à sa mort, elle parcourt des milliers de kilomètres dans toute l'Europe afin de fonder des maisons d'instruction dédiées aux jeunes filles bien nées pour les empêcher de devenir des greluches. Dans ses écoles ne règne que l'amour de Dieu et du prochain. Elle encourage chacune à donner le meilleur de soi, à cultiver ses talents de cuisinière, chimiste ou de littéraire, le tout porté par la prière. Le Sacré-Cœur essaime sur les cinq continents, auprès des femmes autochtones. En plus de son attention à l'éducation, Madeleine prend soin des pauvres, qu'elle aime comme Jésus Lui-même. Elle s'est bien cassé le cul à sauver le monde par le Sacré-Cœur de N.S.J.C. Mais, toujours priante, souriante et aimante, Madeleine encaisse pendant 64 années données à Dieu. 3539 religieuses et 99 maisons: voilà les fruits de la vierge

qui rend son âme à Dieu, à l'Ascension dans Sa maison, ce qui nous oblige à croire que les portes du paradis lui furent ouvertes par le Seigneur Lui-même.

Canonisée en 1925, Madeleine-Sophie nous enseigne qu'il ne faut pas frapper les gosses même s'ils ne savent pas le latin. ♦



Politique



Luc Lahalle

« L'UNEF introduit dans nos facultés les thèses indigénistes »

Étudiant en master d'histoire médiévale à la Sorbonne, **Luc Lahalle** est féru de stratégie de défense des villes et villages durant la guerre de Cent ans. C'est donc d'attaques et de contre-attaques que nous avons parlé : depuis peu, Luc Lahalle préside le syndicat La Cocarde étudiante. Avec ses militants, il a lancé une pétition demandant la dissolution de l'UNEF.

L'UNEF est née en 1907, c'est une institution : pourquoi demander sa dissolution ?

Après divers tweets de haine raciale à l'encontre des Français blancs, après qu'un responsable de l'UNEF a dégradé un drapeau français durant une cérémonie officielle (le 15 mars dernier, à l'occasion d'une cérémonie patriotique, un élu UNEF de la faculté d'Amiens a délibérément piétiné un drapeau français, en précisant : « Regarde ce que j'en fais des couleurs, moi », N.D.L.R.), à la Cocarde, nous aurions souhaité que l'UNEF sanctionne les individus concernés, qui sont membres de son bureau national. Rien n'a été fait. Nous ne supportons plus que ce syndicat introduise dans nos facultés des thèses indigénistes de haine de l'Occident. Voilà pourquoi, nous demandons la dissolution de l'UNEF.

Vous croyez vraiment à cette dissolution ?

Avec réalisme, nous réclamons une sanction pour ces responsables syndicaux, mais aussi le gel des subventions publiques qui font vivre ce syndicat. Il est impensable qu'un mouvement qui prône la haine de la nation vive avec l'argent de celle-ci. C'est pour cela que nous avons lancé une pétition en ligne

et réalisé une action devant le ministère de l'Enseignement supérieur afin d'alerter le ministre Frédérique Vidal. La pétition et l'action ont eu un certain écho, preuve que nombreux sont les étudiants qui sont excédés par les agissements de l'UNEF.

Il y a quelques années l'UNEF était laïque et républicaine. Est-elle aujourd'hui contaminée par la vague indigéniste ?

Je ne sais pas si chaque section de l'UNEF est indigéniste. Mais je suis sûr que la direction nationale est favorable à ces thèses. D'ailleurs, on peut constater que les responsables mis en cause dans ces affaires viennent des quatre coins de la France : de Paris, de Rennes, d'Amiens, de Bordeaux ou de Limoges. L'indigénisme touche de plus en plus les syndicats et le monde étudiant gauchiste et comme l'UNEF est en perte de vitesse, elle pense qu'en adoptant de telles positions, en abandonnant la laïcité, considérée comme un principe trop blanc, trop oppressif, elle séduira un nouveau public.

Dans les facts, comment cela se traduit-il ?

Le pire exemple, c'est l'annulation de la pièce d'Eschyle en Sorbonne. Il y a quelques semaines l'UNEF a décidé de mener une guerre contre la culture aux côtés de la Ligue de Défense des Noirs Africains, un groupuscule suprématiste noir. Au motif que les acteurs, des Blancs jouant les Égyptiens, portaient des masques noirs, les militants de l'UNEF ont accusé la pièce, le metteur en scène et la Sorbonne de réaliser des « blackfaces ». La Sorbonne qui cherche à se montrer toujours plus comme une faculté progressiste, et le metteur en scène qui présentait les Égyptiens en noirs justement dans une démarche « antiraciste », ont été les premiers surpris d'être accusés de racisme... Désormais, la femme ou l'homme blanc antiracistes vont être éternellement suspectés de racisme, d'être des « antiracistes paternalistes », donc des racistes. À force d'aller toujours plus loin dans l'antiracisme, la bête finit par manger ses enfants...

Aujourd'hui, où en est l'UNEF dans les facts ?

La présence de l'UNEF sur le terrain est très hétérogène. En général, on voit apparaître les militants de l'UNEF

pour les élections puis ils disparaissent. Habituellement, ils visent les élections qui offrent des rémunérations, CROUS et CNESER, c'est grâce cet argent que vit ce syndicat. Dans certaines universités, il y a encore de véritables sections de l'UNEF, comme à Paris I Panthéon-Sorbonne, mais depuis que les scandales sexuels ont été rendus publics, depuis que l'UNEF s'est éloignée du PS, le syndicat peine à recruter. Résultat, il s'appuie principalement sur sa notoriété passée. Mais pour beaucoup d'étudiants, qui se sentent de gauche et s'intéressent très peu à la politique, l'UNEF reste leur syndicat, par réflexe.

Et où en est la Cocardie ?

La Cocardie est un jeune syndicat de droite, qui existe depuis quatre ans. Nous sommes implantés massivement en région parisienne, à Amiens, à Rouen et à Bordeaux. Mais nous avons plein d'autres projets d'implantation partout en France. Dans les universités, nous combattons la gauche, politiquement, culturellement et idéologiquement. Nous avons vocation à réunir des étudiants de droite de toutes les tendances.

À droite, dans les facts, il y a déjà l'UNI. Qu'apportez-vous de plus ?

L'UNI, c'est un peu le pendant à droite de l'UNEF. On les voit sortir de leur hibernation à chaque élection. Comme l'UNEF, l'UNI ne vit que de subventions publiques et de l'argent qu'un certain parti leur accorde. C'est d'ailleurs ce dernier point qui nous différencie d'eux. Nous sommes un syndicat non-partisan de droite. C'est pourquoi nous avons parmi nos militants des militants de DLF, des Républicains, du PCD et du RN et beaucoup de non-encartés dans un parti politique. Nous tendons la main à toutes les composantes de la droite parce que nous sommes persuadés que la victoire de la droite ne se fera que par des alliances. Ce qui nous rassemble est la volonté de défendre une France souveraine, de protéger sa culture et ses frontières. En plus de cela, nous voulons être une véritable école de formation politique, culturelle et intellectuelle pour nos militants : nous organisons un cycle mensuel de conférence, des cours de rédactions d'articles de presse, de communiqués... Dernièrement, nous avons aussi lancé un cercle de lecture.

Nous mettons la camaraderie au cœur de notre militantisme en organisant des séances de sport hebdomadaires ou des sorties culturelles. Nous travaillons également à monter un club d'œnologie pour nos militants. Voilà donc notre différence avec l'UNI : nous ne cherchons pas uniquement à obtenir des élus. Nous sommes un mouvement de jeunesse au carrefour entre syndicat étudiant, BDE et école de formation.

Avez-vous des victoires à votre actif ?

Oui, cette année, sans les moyens de l'UNI, nous avons réussi à être devant eux à plusieurs élections. Nous avons même eu des élus à « Tolbiac-la-rouge » ! Y faire campagne n'a absolument pas été une promenade de santé, mais l'effort a payé. C'est dans cette même faculté que l'an dernier, plusieurs de nos militants avaient été tabassés dans les AG – ces assemblées générales qui sont des démocraties soviétiques où seuls les militants d'extrême gauche ont le droit de prendre

« L'UNI, c'est un peu le pendant à droite de l'UNEF. On les voit sortir de leur hibernation à chaque élection »

Luc Lahalle

la parole. Nous avons également mené une campagne à succès contre la venue de Marwan Muhammad du CCIF à la Sorbonne et réussi à empêcher la tenue de l'évènement. Nous avons également permis l'an dernier de mettre en lumière la situation de l'université de Saint Denis, occupée par des migrants, en envoyant deux étudiants avec une caméra cachée. Ce sont ces petites victoires qui font que chaque année, de plus en plus d'étudiants se tournent vers nous. La contrepartie, c'est que nous sommes de plus en plus détestés par l'extrême gauche universitaire, mais cela a plutôt tendance à nous mettre du baume au cœur ! ♦ **Propos recueillis par Blanche Sanlehenne**

Dossier

L'Union européenne cette maison sans âme !

Les pères fondateurs ont voulu faire l'Europe par l'économie : « *L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble : elle se fera par des réalisations concrètes créant d'abord une solidarité de fait* », déclarait Robert Schuman le 9 mai 1950.

Constatant la difficulté de se mettre d'accord sur un projet politique global, les pères de l'Europe ont adopté la stratégie des petits pas consistant à mettre progressivement en place un marché unique, qui engendre une telle situation de dépendance mutuelle des économies que celles-ci sont irrémédiablement conduites à un rapprochement toujours plus fort, chaque palier d'intégration appelant le palier suivant pour régler les difficultés du palier précédent, comme l'explique Thibaud Collin.

Cet engrenage, avec effet cliquet, rend impossible tout retour en arrière. Ceci est particulièrement vrai s'agissant de la monnaie unique : une fois qu'on y est entré, il est très difficile d'en sortir sans trop de risques, comme le montrent Pierre de Lauzun et François de Lacoste-Lareymondie dans l'entretien qu'ils nous ont accordé. Idem pour le Brexit où, même sans monnaie unique, il est difficile de satisfaire la volonté du peuple britannique.

De fait, cette irréversibilité des traités s'accorde mal de la volonté démocratique des peuples : « *Il ne peut pas y avoir de choix démocratique contre les traités européens* », rappelait Jean-Claude Juncker, à propos de la Grèce, en 2015. C'est pourquoi, il est plus simple de contourner la volonté populaire quand celle-ci ne s'inscrit pas dans le mouvement attendu ou émet des doutes quant au bien-fondé de certaines orientations. C'est ce qu'a osé faire Nicolas Sarkozy par le traité de Lisbonne en 2008, entachant la construction européenne d'un vice supplémentaire de légitimité démocratique.

Désormais, place au gouvernement des juges et à celui des technocrates : le règne du droit et du marché, en lieu et place de la délibération politique. Car l'Union européenne

se conçoit d'abord comme un projet post-politique, qui vise à dépasser le politique par l'économie. Or, l'ordre politique est celui de la liberté là où l'ordre économique est celui de la nécessité. La politique organise la vie de la cité en vue du bien commun là où l'économie ne fait que satisfaire les besoins matériels de l'homme. La domination actuelle de l'économie sur la politique signifie que nous avons abdiqué notre liberté politique au bénéfice d'un empire du libre-échange qui devient à lui-même sa propre justification.

De fait, tout fonctionne comme si nous avions mis en place des outils économiques qui n'ont d'autre finalité qu'eux-mêmes : la libre circulation des biens, des marchandises, des personnes et des capitaux n'a pour objectif que de garantir une concurrence pure et parfaite, à l'aune de laquelle est jugée toute décision politique. C'est ce qui explique que la Commission européenne se soit vigoureusement opposée au projet de fusion entre Alstom et Siemens, en février dernier.

Les pères fondateurs croyaient peut-être qu'en mettant en commun des moyens économiques, on ferait naître comme par miracle une volonté politique, les moyens générant eux-mêmes la fin. Mais c'est proprement utopique de raisonner ainsi : c'est comme si l'on construisait une maison en se disant qu'on finira bien par lui trouver une destination finale, des habitants et une âme. Ce dépassement du politique par l'économie fait de l'Union européenne un projet totalement saint-simonien, comme l'analyse Frédéric Rouvillois.

De plus, pour qu'émerge une volonté politique, il aurait fallu qu'il existât un peuple qui en soit le support légitime. Or, jusqu'à preuve du contraire, il n'existe pas de peuple européen. Qu'à cela ne tienne, répond Jean-Claude Juncker, le marché en peut favoriser l'émergence : « *Les pères fondateurs de l'Europe ont choisi de faire l'Europe par le marché, non pas parce qu'ils voulaient restreindre l'ambition européenne au seul marché, mais parce que l'unification du marché permettait le rapprochement des peuples* ». Comme si l'économie pouvait créer le politique ! « *On ne tombe pas amoureux du*

marché unique », avoue lucidement Jacques Delors.

Finalement, l'Union européenne n'est que la poursuite du vieux rêve babélien qui consiste à bâtir un projet sans en connaître les finalités, uniquement par hubris et volonté de puissance, estime Paul-Marie Coûteaux.

S'il n'existe pas de peuple européen, il existe en revanche une civilisation européenne vieille de plus de deux mille ans qui reste un trésor inestimable d'humanité pour le monde entier. La conservation de cet héritage unique devrait être le premier objectif de toute ambition européenne. Or, notre civilisation doit affronter un double péril : une pression migratoire de l'extérieur, qui n'est pas régulée faute de volonté politique, et une dévitalisation de l'intérieur, de la part de tous ceux qui n'entendent pas transmettre ce trésor en déshérence et lui préfèrent, souvent par haine de soi, les affres de la déconstruction et le remplacement de civilisation. Deux phénomènes qui s'alimentent l'un l'autre.

Le magnifique sursaut français manifesté à l'occasion de l'incendie de Notre-Dame montre la vacuité du débat sur les racines chrétiennes de l'Europe qui avait enflammé les esprits lors de la rédaction du traité constitutionnel européen. Exégèse théorique qui ignore les ressorts de l'âme humaine : quand Notre-Dame brûle, tout le monde comprend que c'est une part de nous-même qui disparaît.

Réformer le projet européen dans le sens de la préservation de notre identité culturelle et de la restauration de la souveraineté des États-nations doit donc devenir le leitmotiv à l'aune duquel nous devons juger toute politique européenne. Pour la première fois, une inflexion majeure en ce sens peut voir le jour au Parlement européen, à l'issue des élections du 26 mai. Sachons donc saisir cette opportunité !

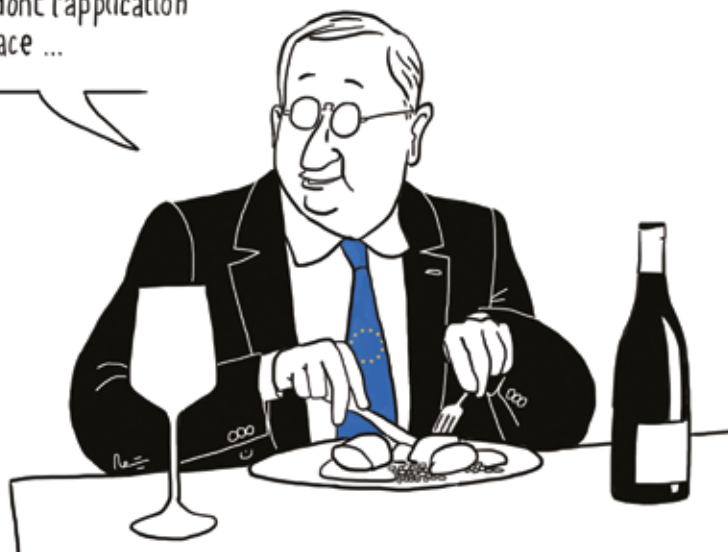
◆ **Benoît Dumoulin**

La domination actuelle de l'économie sur la politique signifie que nous avons abdiqué notre liberté politique au bénéfice d'un empire du libre-échange qui devient à lui-même sa propre justification.



Et bien c'est un cercle vertueux: nous mettons en place des règles très compliquées dont l'application stricte justifie notre maintien en place ...

... et nos émoluments !



Les racines saint-simoniennes de l'Union européenne

Effacement du politique au profit de l'économie, règne de la technocratie, soumission à un nouvel ordre moral et utopie progressiste : l'Union européenne est le pur produit de l'idéologie saint-simonienne dont elle ne fait que traduire les préceptes.

Si l'Union européenne a été mise en place par des hommes issus de la tradition chrétienne, cela ne signifie pas pour autant qu'elle ait des racines chrétiennes. On pourrait certes rétorquer que les inventeurs de la communauté européenne, souvent issus de partis chrétiens-démocrates, avaient entendu établir, avec la bénédiction explicite du Vatican, un système institutionnel conforme à leurs convictions et que c'est pour cette raison qu'ils choisirent, en guise de drapeau, l'étendard bleu frappé d'un cercle d'étoiles traditionnellement attaché à la figure de la Vierge Marie. Mais la filiation n'est pas décisive, même sur un plan symbolique – on retrouve en effet la même image, le cercle d'étoiles sur fond d'azur, dans le premier drapeau de la confédération américaine en 1777.

Quant au reste, ces racines paraissent moins chrétiennes que saint-simoniennes – du nom de ce courant intellectuel né dans les années 1820, qualifié par Karl Marx de « socialisme utopique » mais dont on reconnaît aujourd'hui qu'il irrigue, outre l'Union européenne, une part significative de ce que le président Macron se glorifie d'appeler le « progressisme ». C'est dans cette pensée que la construction européenne semble trouver ses principales racines intellectuelles.

Le primat de l'économie sur le politique constituée, depuis les balbutiements de la construction européenne, en 1951

puis en 1957, le premier pilier du système: or, on y reconnaît la trace de la fameuse parabole où Saint-Simon, en 1819, imagine ce qui résulterait de la disparition subite, du jour au lendemain, des 3 000 « hommes de génie » qui animent l'économie nationale. Sans eux, d'un seul coup, la nation ne serait plus qu'« un corps sans âme » ; à l'inverse, que résulterait-il de la disparition des 30 000 dirigeants du clergé et de l'État, de l'ensemble des parlementaires, des magistrats, des militaires, etc. ? « *Aucun mal politique pour l'État* », au contraire. Pourquoi ? Parce que ces 30 000 « frelons », qui ne produisent rien mais se nourrissent des richesses du pays, lui sont finalement aussi nuisibles que lui sont indispensables les 3 000 « abeilles » précitées.

Économie d'abord et dépérissement du politique au profit d'un ensemble intégralement voué à la réalisation du bien-être personnel et du développement industriel: *les États-Unis d'Europe...* Cette expression célèbre est parfois attribuée à Victor Hugo, qui la prononça en 1849. Mais Hugo, passé par le saint-simonisme comme bon nombre de romantiques, connaissait sans doute le petit ouvrage où le philosophe en exprime l'idée, *De la réorganisation de la société européenne ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique* (1814). À côté de Victor Hugo, c'est du reste l'un des prin-

cipaux disciples de Saint-Simon, Charles Lemonnier, qui va populariser le terme avant qu'il ne soit repris par les pères tutélaires de la construction européenne, de Jean Monnet à Valéry Giscard d'Estaing. Dans ces « *États-Unis d'Europe* », il s'agit d'assurer, pour reprendre le mot célèbre de Frédéric Engels paraphrasant Saint-Simon, non plus le « *gouvernement des hommes* » mais l'« *administration des choses* ».

Autre présupposé du primat de l'économie, l'avènement d'une technocratie, qui semble seule adaptée au projet : car pour « *administrer les choses* », il faut bien des *administrateurs*... Sur un plan institutionnel, dans le cadre de la construction européenne, cette idée se traduit à la fois par le rôle déterminant de la commission, groupe d'experts jouant le rôle de l'exécutif dans un régime parlementaire, mais aussi par l'omniprésence d'une fonction publique pléthorique et surqualifiée ; le seul organe issu du suffrage universel, le Parlement, réunit quant à lui des amateurs plus ou moins éclairés, et n'a en toute hypothèse qu'un rôle limité dans la gouvernance européenne. Saint-Simon, l'inspirateur, écrivait à ce propos qu'il fallait un système où « *les intérêts généraux seraient dirigés par les hommes les plus capables dans les sciences d'observation, dans les beaux-arts et dans les combinaisons industrielles* ». Quant au parlement qu'il imaginait pour l'Europe, il le voyait composé exclusivement de négociants, d'industriels et d'administrateurs, telle que le sera plus tard la commission européenne. La construction rationnelle de l'unité européenne exige le règne des experts, et discrédite toute autre forme politique, y compris issue du suffrage universel.

Dans sa parabole de 1819, Saint-Simon n'hésitait pas à faire figurer les prélats et le clergé parmi les « *frelons* » dont il assurait que la disparition subite ne causerait pas le moindre dommage à la société. Ailleurs, il assure que les religions chrétiennes contemporaines ne sont toutes que des « *hérésies* » mensongères, les travestissements d'un christianisme que lui-même conçoit comme un catéchisme humanitaire. D'où, la nécessité de leur substituer au plus vite, dans le cadre de l'Europe future, un « *code de morale* » qui sera « *rédigé par les soins du grand parlement* » dans le but d'« *être enseigné dans toute l'Europe* » à tous les citoyens. Dans son Europe comme dans la nôtre, si l'on tolère les religions au nom de la liberté de conscience, c'est à condition qu'elles se plient à ce « *code de morale* » – lequel correspond trait pour trait à la « *Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne* » désormais intégrée dans le droit positif par le Traité de Lisbonne. C'est ce code qui se trouve, si l'on peut dire, tout au sommet de la pyramide normative : ce qui implique, précise encore Saint-Simon, que l'on réprimera les religions « *dont les principes seraient contraires au grand code de morale qui aura été établi* ». Dans leur forme actuelle, les religions ne sont que les reliquats archaïques d'un passé révolu, qu'il faut soumettre à la morale nouvelle des droits de l'homme.

Quelques années après la mort de Saint-Simon, l'un de ses disciples les plus fervents, le poète Duveyrier, annonce que l'Europe, vouée à devenir le moteur du développement industriel mondial, « *balayera* » les « *forêts sécu-*

lares » et « *fouillera* » les mines des autres continents : pour ce courant de pensée, l'Europe est un préalable à une mondialisation nécessaire. En un sens, elle ne se conçoit même que comme cela, avec des accents étonnamment modernes – comme lorsque Saint-Simon, en 1814, rêve de rendre la terre « *voyageable et habitable comme l'Europe* ». Le confort et la mobilité, déjà : l'ère des flux est ouverte. Le tourisme de masse s'apprête à succéder à la colonisation.

Enfin, même si là encore Saint-Simon est l'héritier d'une tradition utopique plus ancienne, c'est chez lui puis chez ses successeurs que l'Europe, grâce au Progrès, est désignée comme devant devenir le lieu de la paix perpétuelle et d'une prospérité indéfiniment croissante. C'est d'ailleurs sur ce point que se conclut l'opuscule de 1814 : « *Il viendra sans doute un temps où tous les peuples de l'Europe sentiront qu'il faut régler les points d'intérêt général, avant de descendre aux intérêts nationaux ; alors les maux commenceront à devenir moindres, les troubles à s'apaiser, les guerres à s'éteindre* ». Hélas, on ne sait que trop bien où risquent de mener les utopies. Avant de conduire à la construction de l'Union européenne, celle des saint-simoniens hésita, dans les années 1830-1860, entre le sectarisme déli-

rant et le ralliement pur et simple au grand capital puis au despotisme napoléonien, et elle inspira certains des grands systèmes totalitaires du XX^e siècle. Sans doute pourra-t-on répondre pour se consoler que l'on ne ressemble pas forcément à ses parents : toujours est-il que l'Europe a de qui tenir.

◆ **Frédéric Rouvillois**

À quoi sert un député européen, comment est-il élu et quel est le rôle du Parlement européen ?

Le Parlement européen compte actuellement 751 députés – ils seront 705 à la prochaine législature si les Britanniques ne participent pas aux élections en raison du Brexit. Élus pour un mandat de cinq ans au suffrage universel direct, ils sont désignés à la représentation proportionnelle par un scrutin de liste à un tour – des listes nationales remplaçant en France les anciennes circonscriptions régionales. Le Parlement européen assure la fonction législative au sein de l'Union européenne, les députés devant discuter, amender et voter, en accord avec le Conseil de l'Union européenne, les textes de loi proposés par la Commission européenne. Toujours en collaboration avec le Conseil, le Parlement vote le budget européen. Enfin, il dispose de moyens de contrôle et de surveillance des institutions européennes : il joue ainsi un rôle majeur dans l'investiture de la Commission et la désignation de son président, et peut constituer des commissions d'enquête ou encore censurer la Commission, la poussant à démissionner, ou encore exercer un recours devant la Cour de Justice de l'UE. ◆ **Luc Compain**



L'Union européenne, ce machin

Indéfinissable, l'Union européenne n'est pas plus un État qu'une nation ou une confédération à proprement parler, ni même une organisation internationale sur le modèle de l'ONU. Elle est une création *sui generis* qui laisse toujours perplexe les constitutionnalistes mais aussi et surtout les peuples

Pour tenter de comprendre ce qu'est concrètement l'UE, il faut revenir sur sa genèse. Le célèbre arrêt de Maastricht rendu par la Cour constitutionnelle de Karlsruhe le 12 octobre 1993 la définit comme une « association d'États », ce qui a conduit de grands juristes à considérer qu'il s'agit d'un « non-État analogue à un État » ou un « non-État fédéral analogue à un État fédéral ». Une acrobatie juridique qui en dit long sur les difficultés que pose l'Union, notion juridique inédite dans l'histoire européenne que seul l'Allemand Carl Schmitt avait tenté de dessiner. Il établissait en effet une différence entre l'État fédéral classique et l'Union, en ce que celle-ci ne chercherait pas à nier la souveraineté des États la composant. Ce raisonnement le poussait à croire que cet équilibre instable n'avait que deux destins possibles : la dissolution de l'Union au profit de la survivance des États-membres, ou *a contrario* l'absorption des États-membres au sein de l'Union qui accomplirait sa mue en devenant un État à part entière. Ce modèle offre aussi l'avantage de donner une consistance à la « double nationalité » européenne et nationale. En effet, la confédération ne reconnaît que les nationalités des États qui la composent et l'État fédéral ne reconnaît que la nationalité de la fédération. Donc l'UE, si elle n'est pas une nation puisqu'il n'existe pas de peuple politique européen, n'est pas non plus un État. Encore moins, en conséquence, un super État.

C'est l'histoire de la construction européenne qui permet de comprendre cette forme hybride qu'est l'UE. Si l'objectif de celle-ci était, selon le célèbre mot de Robert Schuman, de rendre la guerre « *non seulement impensable mais aussi matériellement impossible* », la philosophie sous-tendant cette « première étape de la fédération européenne », pour lors circonscrite à la sidérurgie, s'inspirait notamment de l'*Appel aux Européens* de Stefan Zweig. Les théories « fonctionnalistes » de David Mitrany ont aussi largement inspiré Adenauer, Schuman et De Gasperi, pour lesquels la *pax economica* serait garantie par des coopérations techniques de plus en plus poussées, ce qui finirait par rendre la guerre moins intéressante pour les États et les pousserait à abolir leurs frontières. L'Union européenne est un projet

politique pensé par et pour le commerce, dépourvu de leviers de puissance autres que sa monnaie et ses normes.

Le droit communautaire prévaut-il sur le droit français? En 1989, le Conseil d'État, par l'arrêt Nicolò, consacre la supériorité des traités internationaux sur les lois nationales. Mais le flou demeure car lesdits traités n'ont toujours pas été intégrés à notre « bloc de constitutionnalité », alors même que la Cour de Justice des Communautés européennes applique une jurisprudence constante considérant les normes communautaires comme supérieures aux différents droits internes des États membres de l'Union, y compris à leurs constitutions. Par ailleurs, puisque les Français votent mal, les pouvoirs politiques finissent par réviser la constitution pour ratifier les Traités européens, ainsi que l'a décidé Nicolas Sarkozy pour le Traité de Lisbonne. Pêché originel du quinquennat Sarkozy, ce viol du vote populaire de 2005 a été peu commenté pour ce qui concerne ses conséquences. Le Traité de Lisbonne a pourtant accordé à l'Union européenne la personnalité juridique, ce qui lui donne la capacité de signer des Traités internationaux dans les domaines relevant de ses compétences exclusives ou même d'adhérer à une organisation

L'Union européenne est un projet politique pensé par et pour le commerce, dépourvu de leviers de puissance autre que sa monnaie et ses normes.

internationale sans passer par les Parlements nationaux. Depuis lors, la France ne peut plus signer seule un accord commercial avec un autre pays. Notre politique commerciale extra-communautaire est donc exclusivement et unilatéralement décidée par l'Union européenne, quand bien même elle irait contre nos intérêts.

Preuve supplémentaire du caractère étrange de l'Union européenne : sa personnalité juridique est limitée par les domaines relevant des « compétences partagées » et des « compétences de coordination », grâce au veto britannique. Nous sommes présentement au milieu du gué, en pleine crise de croissance voyant l'Union européenne de plus en plus contestée par les populations. L'UE ne pourra plus rester longtemps dans cet espace flottant, cet entre-deux juridique et politique qu'elle cultive depuis sa création. Il faudra faire un choix entre l'État fédéral que défend Emmanuel Macron et la confédération.

◆ **Gabriel Robin**

La nation est-elle obsolète ?

L'Europe est le berceau de la nation. Sera-t-elle aussi son tombeau ? Apparu sur les décombres de l'Empire romain, en lien avec l'expérience originale de la chrétienté, le fait national est aujourd'hui remis en cause par tous ceux qui veulent dépolitiser l'espace public



Le mot nation, tel qu'on l'utilise aujourd'hui dans le vocabulaire de la philosophie politique et juridique, a pour matrice la Révolution française. C'est dans ce sens que l'on parle du principe des nationalités qui traverse tout le XIX^e siècle européen. Dans une telle acception, ce terme s'enracine-t-il dans un donné naturel ? Il signifie davantage le sujet de la souveraineté politique, fruit d'un acte d'autoconstitution fondé sur le mythe du contrat social. Cet acte s'est incarné historiquement dans la déclaration des députés du tiers-état et de quelques membres des deux autres ordres, de se constituer en Assemblée nationale le 17 juin 1789. L'article 3 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789 l'énonce clairement : « *Le principe de toute Souveraineté réside essentiellement dans la nation. Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément* ». Il est clair que dans une telle acception la nation n'est pas naturelle et qu'étant une construction historique elle peut disparaître. Il est cependant nécessaire de remonter en amont et de ne pas réduire la nation à sa seule acception « jacobine ».

En effet, la nation est d'abord une forme politique.

Vouloir dépasser la nation dans un projet européen post-national implique de dire quelle serait la forme politique qu'il s'agirait de lui substituer ; à moins que l'Europe voulue par

certain ne soit elle-même une nation à part entière. Mais quelles seraient les conditions de possibilité d'une telle nation européenne ? Et ces conditions sont-elles réunies ? Le paradoxe est que l'Europe a connu son apogée lorsqu'elle était constituée de diverses nations, et de nations en perpétuelle rivalité ! En même temps, force est de constater que le déclin de l'Europe semble dû aux deux terribles guerres dont elle a été le théâtre ; l'historien allemand Ernest Nolte parle à ce propos de « guerre civile européenne » (1914-1945). Comment nier que la montée en puissance de la nation allemande, prise dans une rivalité mimétique avec la France pendant tout le XIX^e siècle, a engendré un discrédit durable de l'idée même assimilée au repli sur soi nationaliste et tout simplement à la guerre ? La volonté de dépasser le cadre national dans la construction européenne est-elle alors la bonne réponse ? Quel serait le coût d'un tel dépassement ? Et derechef, quelle forme prendrait une telle réponse ?

Le monde humain ne peut exister que dans la mesure où il possède un ordre politique. Et il n'y a pas un nombre infini de formes politiques. La bande, la tribu, la cité et l'empire sont, outre la nation, les principales formes politiques. À partir de cette typologie, on peut retracer la généalogie de la nation, forme qui n'a pas toujours existé dans l'histoire. Aristote dit que l'homme est « naturellement

un animal politique » et non pas qu'il est naturellement national. Les deux grandes formes politiques de l'antiquité classique sont indiscutablement la cité et l'empire. La cité est la communauté des citoyens qui se gouverne librement. Elle est de taille modeste et a pour centre la chose commune dont on délibère. Cela requiert un espace public (agora) où les citoyens peuvent de leurs yeux et par leur cœur embrasser le tout auquel ils participent.

Le signe le plus manifeste d'une telle négation du politique est l'absence de dimension stratégique de l'Europe actuelle.

extraordinaire innovation politique en proposant une communauté universelle réelle, dont tous les hommes absolument sont membres potentiels. Son empire est ainsi plus étendu que l'empire le plus étendu. D'autre part, son principe intérieur, la charité, promet une union plus étroite encore que celle que peut produire l'amitié civique. Dès lors, les deux formes politiques païennes, la cité et l'empire, furent définitivement intimidées par l'Église (...) L'affirmation la plus efficace du politique, plus généralement de la vie profane, contre l'Église fut le fait d'un agent inédit, propre à l'Europe chrétienne, à savoir le roi, le roi « chrétien ». C'est par lui que la nation entra dans le monde et devint la forme politique dominante, et presque exclusive, du monde chrétien ».

Si la nation n'est pas naturelle, est-elle pour autant devenue obsolète? Ou bien est-ce le projet d'une Europe post-nationale qui doit être considéré comme une dangereuse utopie? Le projet européen né après la guerre a été l'occasion de promouvoir une vision post-politique donc post-démocratique du monde humain. Jean Monnet, un des inspirateurs majeurs de la construction européenne, était animé d'une idéologie selon laquelle le politique devait progressivement laisser la place à la technocratie, aux échanges économiques et au droit pour organiser la vie des peuples. La méthode des « petits pas » est la traduction de cette conception d'un devenir qui n'est plus l'objet d'un gouvernement mais d'une « gouvernance ». Un processus se déploie, chaque étape exigeant l'étape suivante pour régler les difficultés engendrées par l'étape précédente; chaque étape correspondant aussi à un transfert de souveraineté des nations vers cette entité indéterminée.

Ainsi l'Union européenne est devenue non pas une nouvelle forme politique mais le trou noir du politique. Le signe le plus manifeste d'une telle négation du politique est l'absence de dimension stratégique de l'Europe actuelle. En effet, la stratégie requiert un centre de décision, capable d'assumer la responsabilité et de trancher entre différentes possibilités. Or l'arasement des nations a été simultanément l'arasement de la représentation et de la responsabilité politiques, cœur de la nation démocratique. Ainsi la crise grecque de 2015 a été l'exemple même de l'incapacité de l'Union européenne à sanctionner ceux

Quels sont les différents groupes politiques au sein du Parlement européen? Quelle est leur tendance?

Au Parlement européen, où l'affinité politique prévaut sur la nationalité, les députés se divisent en huit groupes. Au sein de la droite pro-européenne, le groupe du PPE (Parti populaire européen) regroupant les grands partis de droite gouvernementale (LR en France, CDU-CSU en Allemagne mais aussi le parti eurosceptique Fidesz de Viktor Orbán aujourd'hui suspendu du PPE) est majoritaire avec 217 sièges. En marge du PPE, on trouve les Conservateurs et réformistes européens (CRE) qui regroupent 75 députés eurosceptiques partisans du libéralisme économique, notamment les conservateurs britanniques et le PiS polonais. Ce groupe pourrait aux prochaines élections voir affluer une vague de députés. À gauche, l'Alliance progressiste des socialistes et démocrates au Parlement européen (S&D) est composée de 187 députés sociaux-démocrates correspondant aux principaux partis de gauche pro-européens (en France, le PS). Au centre, l'Alliance des démocrates et des libéraux pour l'Europe (ADLE) se compose de 68 députés libéraux et fédéralistes présidés par Guy Verhofstadt, dont Macron souhaite se rapprocher en vue des Européennes. Quant à l'extrême gauche, elle est représentée par le groupe confédéral de la Gauche unitaire européenne/Gauche verte nordique (GUE/NGL) soit 52 députés, autant que le groupe des Verts/Alliance libre européenne (Verts/ALE). Enfin, côté souverainiste, le groupe Europe de la liberté et de la démocratie directe (ELDD) présidé par Nigel Farage compte 41 députés (dont le Mouvement 5 étoiles en Italie mais aussi Les Patriotes ou DLF en France) et le groupe Europe des nations et des Libertés (ENL) rassemble 37 députés dont ceux du RN en France ou de la Lega en Italie. Ce bloc souverainiste, appelé à gonfler en mai prochain, pourrait se rapprocher des conservateurs eurosceptiques. ♦ **L.C.**

qui pendant des années ont validé les comptes publics grecs que tout le monde savait faux. Cette absence de responsabilité révèle l'absence d'un mécanisme de représentation, tout simplement parce qu'il n'existe pas de nation européenne. L'Europe s'est constituée comme une civilisation, la chrétienté, composée de diverses nations ayant une identité linguistique et culturelle très profonde. Comment des nations si différentes pourraient-elles se donner une représentation commune par laquelle elle se gouvernerait comme un tout? Et comment ce tout pourrait-il exister si ce n'est de manière purement nominal et procédural s'il n'est pas composé de la participation active des citoyens qui en seraient les membres, ce qui suppose une conscience politique européenne? Le moins que l'on puisse dire est que le devenir actuel de l'Union européenne ne laisse pas présager un progrès dans la formation d'une telle conscience.

♦ **Thibaud Collin**

À Bruxelles, le Brexit comme épiphanie de la crise

Toujours en débat, le Brexit : analyse de la situation à Bruxelles et des répercussions éventuelles sur l'Europe.

L'histoire repasse parfois les plats. Même si certains les trouvent indigestes. Et la Commission européenne se serait bien passée aujourd'hui du retour de Nigel Farage via son nouveau parti « Brexit ». L'inquiétude, voire l'angoisse qui se sont emparées de certains dirigeants européens devant les derniers sondages favorables à la formation eurosceptique a eu pour conséquence de remobiliser toute la machinerie bruxelloise face à cette menace. Celui qui avait déclaré en 2010 à Herman van Rompuy, alors président du Conseil européen : « Vous avez le charme d'une serpillière humide et l'aspect d'un petit guichetier de banque » et pire : « Vous êtes l'assassin de la démocratie européenne et de toutes les nations européennes », empêche à nouveau beaucoup de monde de dormir dans les cénacles bruxellois.

Une menace que ne manquent pas d'amplifier les propos de l'ancien Commissaire européen à la Recherche, Philippe Busquin : « En 2000, avec la stratégie de Lisbonne, un saut institutionnel s'est accompli avec le concept d'espace européen qui s'est donné pour objectif que l'UE devienne l'économie la plus compétitive au monde dans la société de connaissance ». C'est ce saut « qualitatif » que le Brexit remettrait en cause selon lui. Hors de question donc de laisser les tenants du *Leave* développer leurs arguments. Busquin se réfère à une certaine vision de l'histoire pour garder la machinerie européenne sur les rails : « Bacon, Newton, Locke, Halley, Darwin, Oxford et Cambridge sont au cœur du développement de l'Europe. Tous les engagements anglais liés à l'Europe doivent être tenus. Sinon quid du financement des structures européennes comme le programme-cadre, les bourses Marie Curie, Erasmus, la BEI ? » Et il s'emporte : « Ces bouleversements vont à contre-courant du chemin déterminé par l'UE, dans un monde où l'Asie prend

une place de plus en plus grande ». Et il conclut, consacrant le divorce entre certaines élites et les peuples : « Dans un monde complexe, le choix du référendum comme moyen d'expression démocratique ne mérite-t-il pas d'être remis en cause ? » Voilà une formule qui résume à elle seule l'atmosphère et les discours tenus aujourd'hui dans les coulisses de l'Union européenne.

Le retour de Nigel Farage au cœur de l'échiquier britannique souligne de son côté l'exaspération du peuple du *Leave* devant l'impasse du Brexit. Ce peuple redoute plus que jamais de se voir voler sa victoire par une alliance supposée entre les parlementaires britanniques très majoritairement favorables au maintien et la Commission. Lors du scrutin européen de 2014, l'Ukip, à l'époque dirigée par Nigel Farage, était devenu le premier parti du pays avec 27 % des voix, reléguant les Tories de David Cameron à la troisième place. La même atmosphère glauque, la même fébrilité, la même mobilisation contre les « populismes » : la machinerie européenne se remet en branle pour éviter un scénario cauchemardesque pour l'orthodoxie

pro-européenne. Pour Bruno Colmant, professeur d'économie à l'université belge, l'hiatus vient surtout de l'euro : « La zone au sein de laquelle cette monnaie s'est imposée est trop large. Il est favorable au mark et handicapant pour les pays du Sud. Il n'aurait dû englober que les pays du Nord et par « marcottage », c'est-à-dire assimilation progressive, s'étendre aux économies du Sud. La Grèce l'a payé cher ». Selon lui, « de nombreux citoyens européens ressentent un profond malaise devant cette technocratie tutélaire. Le Brexit n'est probablement qu'une des nombreuses expressions d'amertume, de nature essentiellement domestique, découlant de la crise de 2008. Pourquoi l'UE n'a-t-elle pas répondu de manière adéquate à cette crise économique ? »

Et il s'essaye à une réponse, évidente : « Parce que, de manière résignée, l'Europe n'est qu'une expression institutionnelle fugace qui ne respecte pas suffisamment les cultures et les religions, les particularismes nationaux et le facteur social. Ce facteur social a servi de variable d'ajustement à la monnaie unique, dont la force s'est immédiatement traduite par la faiblesse de l'emploi dans les pays les plus vulnérables. Même les arrangements avec la livre sterling n'ont pas suffi ».

Les derniers sondages pour les élections européennes placent donc en Angleterre le Brexit largement en tête des intentions de vote. Si l'on ajoute l'Ukip, les deux partis nationalistes occupent la première place du podium loin devant les travaillistes et les conservateurs en troisième position. Divisées, les petites formations pro-européennes

Les intérêts des européens ?
Vous tombez bien, on travaille
justement sur l'indexation des
taux d'intérêt directeurs de la
BCE à l'horizon 2030 !



languissent en queue des enquêtes d'opinion. Et Bruxelles trépigne et s'enflamme. En coulisse, des acteurs clés et certains observateurs s'émeuvent de cette tendance favorable au *Leave* mais reconnaissent à demi-mot l'échec du rouleau compresseur institutionnel européen : « On n'humilie pas impunément les peuples sur le long terme », explique Henri Deleersnijder, professeur d'Histoire et essayiste, fin connaisseur des arcanes bruxellois. « Cette union européenne est dirigée par des commissaires non élus qui résident dans une sorte d'Olympe technocratique paraissant tellement éloigné des préoccupations ordinaires du commun des mortels, des laissés-pour-compte d'un ultralibéralisme sans états d'âme ou d'une économie de marché sans régulation. Avec le dumping social de surcroît, les travailleurs déjà soumis aux affres du chômage y perdent la protection que les États avaient mise en place après 1945. Puisque les Britanniques sont les champions du libre-échange et que leur pays est le vaisseau-amiral de l'Oncle Sam lancé en direction du continent européen, qu'ils restent dans leur île, d'autant que l'avait avoué en son temps Winston Churchill, « entre l'Europe et le large, nous choisirons toujours le large ». Pour le professeur belge, le Brexit ouvre une autre question : « Il nous obligerait, par la menace d'une déconstruction de l'édifice européen, à repenser de nouvelles bases, sociales et historiques cette fois, et non plus corrélées aux seules places financières comme l'est la société américaine. Mais le veut-on vraiment ? » À cette question, beaucoup de pro-européens n'ont pas de réponse. Là où les eurosceptiques ont déjà fait leur choix.

Toutefois, l'hostilité des unionistes protestants nord-irlandais, qui assurent la survie de l'équipe au pouvoir aux Communes, ainsi que d'une trentaine d'ultra-conservateurs, devrait à nouveau faire capoter la ratification du traité de divorce.

« Le Brexit prendra dix ans », confie un diplomate anglais, en poste à Bruxelles : « La *troïka* de l'Union Européenne a réussi à mettre à genoux la Grèce, et cela a servi d'exemple pour les nations du Sud de l'Europe. Les *rodomontades* d'Orban et du groupe de *Visegrad* sont, quoi qu'on en dise, largement canalisées. Et les dissensions en son sein sont telles qu'elles ne peuvent que ralentir la marche de l'UE,

non pas l'arrêter ni la menacer réellement. Mais avec le Royaume-Uni, il en va autrement : ses relations avec le monde sont encore très largement autonomes, sa puissance est affaiblie certes mais quasi intacte, et il a fait face à d'autres menaces dans son histoire que Michel Barnier, Jean-Claude Juncker ou les dirigeants de la Bundesbank. Le Brexit est le sursaut d'une nation qui a encore conscience d'elle-même. La machinerie européenne ne peut que l'enrayer, en jouant toutes ses cartes les unes après les autres méthodiquement et en utilisant toute sa puissance économique, ses lobbies et ses relais médiatiques ». L'actualité illustre son propos : les négociations en cours entre les ministres conservateurs et le

Le dessein d'une « Grande-Bretagne globale », promise par les partisans du Brexit, serait mis entre parenthèses puisque Londres ne pourrait pas conclure des accords de libre-échange avec le reste du monde.

Labour butent toujours sur l'exigence par l'opposition d'une participation du Royaume-Uni à l'union douanière. Le dessein d'une « Grande-Bretagne globale », promise par les partisans du Brexit, serait mis entre parenthèses puisque Londres ne pourrait pas conclure des accords de libre-échange avec le reste du monde. Pourtant, l'aile eurosceptique des Tories considère pareille option comme une nouvelle trahison du référendum.

Même ses laudateurs les plus dévoués le reconnaissent : la Commission s'est pris les pieds dans une communication très suffisante et assez hautaine, arrogante, sûre d'elle-même.

Sophie Heine, chercheur à l'Université d'Oxford, le confirme : « Le réalisme imposerait de percevoir qu'aucun changement politique substantiel n'advient par la persuasion et la contagion idéelles. Un projet européen doit s'adresser aux moteurs émotionnels et rationnels des individus ». C'est là que le bât blesse. Difficile de prendre de la hauteur dans cette cacophonie. Entre quelques anecdotes savoureuses ou quelques images

maintes fois diffusées d'un pathétique Juncker en proie à une nouvelle crise d'éthylisme et des discours abscons échafaudés à coups d'éléments de langage technocratiques, la machine européenne écrase mais s'enraye.

Pour David Engels, essayiste, professeur, diplômé en histoire, philosophie et économie de l'Université d'Aix-la-Chapelle, imaginer le tableau de l'Europe dans une génération si les évolutions actuelles persévèrent n'incite guère à l'optimisme. « En observant cette machinerie européenne, ses tentacules administratifs ou ses discours officiels, si l'historien cherche une époque similaire, il tombera sur la crise et la chute de la République romaine au I^{er} siècle avant J-C dont sortit le régime autoritaire du principat augustéen : chômage croissant, polarisation sociale, démographie en baisse, individualisme outrancier, immigration de masse, déclin des religions traditionnelles, déconstruction du modèle familial classique, mondialisation, émergence de structures oligarchiques et technocratiques, primat de l'économie sur la politique, endettement, culture du pain et des jeux, naissance de la guerre asymétrique, terrorisme religieux – tout cela n'est nullement le propre du XXI^e siècle, mais faisait partie du quotidien des dernières décennies de la République romaine et provoqua le déchirement de la société méditerranéenne dans des guerres civiles interminables ».

Contemplant le Caprice des dieux (surnom du siège bruxellois du Parlement européen, N.D.L.R.), il complète ce sombre tableau : « La déconstruction du système démocratique, déjà fortement sclérosé par la montée de l'oligarchie, de la technocratie, de l'apolitisme et de l'influence du monde économique, est avérée. Ce système est incapable, à la suite de la multiplication des échéances électorales et des diverses institutions politiques, de mettre en œuvre des plans de réforme à longue durée ; exactement comme dans les dernières décennies de la République romaine, quand le Sénat s'autodétruisit dans un immobilisme politique ». Et il conclut : « Il y a deux mille ans, cette transition vers le principat augustéen ne fut pourtant pas considérée par nombre de citoyens comme le passage vers un régime oppressif puisque la plupart des libertés n'existaient déjà plus que de manière purement nominale... »

◆ Olivier Stevens

Paul-Marie Coûteaux

« L'Union européenne, c'est le vieux rêve babélien »

Député européen de 1999 à 2009, **Paul-Marie Coûteaux** estime que le climat actuel est beaucoup plus propice aux changements qu'il désirait mettre en œuvre quand il siégeait. Il défend aujourd'hui un souverainisme politique et culturel qui le conduit à se démarquer de certains compagnons de route.

Quand vous étiez député européen, avez-vous pu faire avancer des projets et changer les choses de l'intérieur ?

C'est difficile de faire avancer des projets quand on est extrêmement minoritaire. Il faut dire qu'à l'époque de ma première élection, en 1999, la supranationalité battait son plein à Bruxelles et à Strasbourg. Nous autres, souverainistes, étions marginalisés. Charles Pasqua présidait en 1999 un groupe de trente députés sur les 626 élus que nous étions. Cependant, j'ai tout de même réussi à jouer le rôle de lanceur d'alerte notamment au sujet de la directive Bolkenstein sur les travailleurs détachés. C'est la lettre d'actualité mensuelle, *L'Indépendance*, que j'avais fondée en 2002 et qui est devenue ensuite *Les cahiers de l'Indépendance*, qui a révélé au grand public ce projet de directive qui a été un des sujets majeurs de la campagne référendaire sur le traité constitutionnel européen en 2005.

Qu'est-ce qui a changé aujourd'hui ?

Le climat n'est plus du tout le même et rétrospectivement, les événements

nous ont donné raison. D'abord, la politique étrangère et de sécurité commune (PESC), instaurée par le traité de Maastricht, s'est révélée un échec, notamment dans l'impossibilité d'adopter une diplomatie commune. L'UE ne pouvait donc légitimement pas se considérer comme un État.

L'autre innovation de Maastricht, la monnaie unique, s'est aussi avérée une impasse. Si bien qu'aujourd'hui, les pays qui ont gardé leur souveraineté monétaire ne cherchent aucunement à intégrer la zone euro, alors qu'à l'inverse, beaucoup se plaignent de la férule de la monnaie unique. Même l'Allemagne, qui a longtemps bénéficié de l'euro, commence à accuser le coup car elle a le sentiment de payer pour les États surendettés du sud de l'Europe qui n'appliquent pas les règles budgétaires. De fait, si les Allemands revenaient au mark, celui-ci serait beaucoup plus fort que ne l'est l'euro aujourd'hui, ce qui ferait rentrer encore plus de devises. C'est pourquoi, le patronat allemand n'est pas très favorable à l'euro. C'est d'ailleurs un ancien président de la confédération patronale allemande,



Hans-Olaf Henkel, qui a co-fondé le parti anti-euro AfD, en 2013.

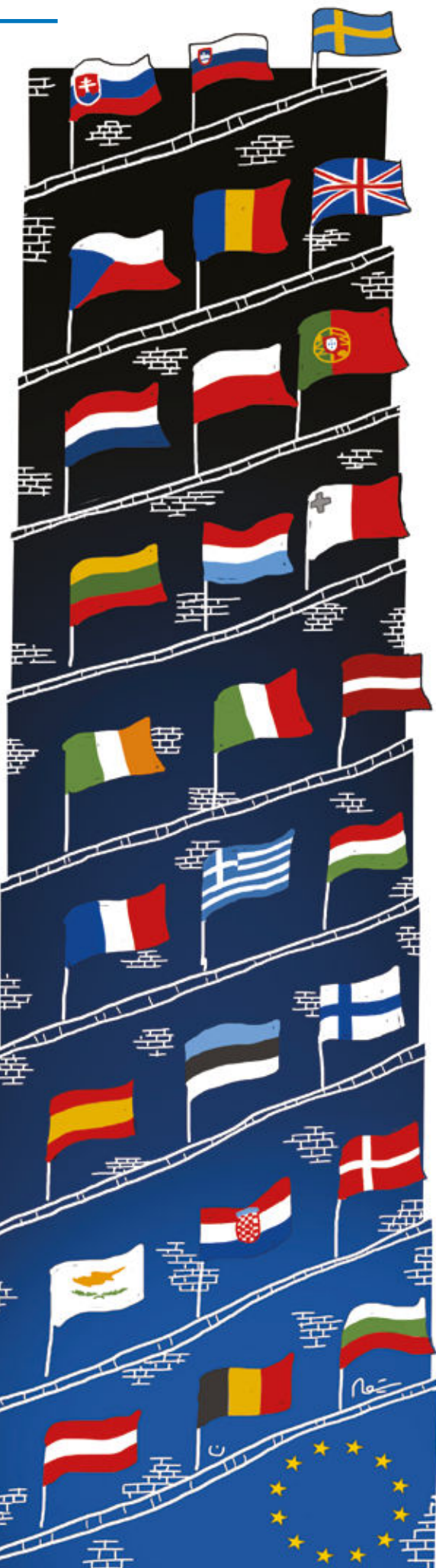
Enfin, le rejet par les peuples français et hollandais du traité constitutionnel européen en 2005 a marqué un coup d'arrêt extrêmement fort à cette logique de fuite en avant. Psychologiquement, on se rend compte que les peuples ne suivent plus. Si vous rajoutez à cela la montée en puissance du groupe de Visegrad, l'arrivée au pouvoir de Matteo Salvini en Italie et de Sebastian Kurz en Autriche, ainsi que le vote en faveur du Brexit au Royaume-Uni, vous pouvez légitimement espérer pouvoir changer les choses de l'intérieur. Ce qui n'était pas possible il y a vingt ans le devient.

On parle souvent du carcan européen qui étouffe les nations mais ces dernières années, on a assisté à une fragilisation des nations de l'intérieur, par la poussée des régionalismes, notamment en Écosse et en Catalogne. Or, l'Europe a, cette fois-ci, joué la carte des États, semble-t-il.

Non, l'Europe est structurellement destructrice des nations et la politique allemande est invariable sur le sujet : elle consiste à affaiblir les solidarités nationales. Rappelez-vous la phrase de Jacques Delors, alors président de la Commission européenne, lors de la mise en place du « statut Joxe » pour la Corse, en 1991 : « *Quoi qu'il arrive, la Corse restera européenne !* » Cela signifiait : peu importe que la Corse soit en France, l'essentiel, c'est qu'elle soit dans l'Europe. Pour la Catalogne, le cas est différent car si elle avait mené à terme son indépendance, elle ne serait jamais entrée dans l'UE à cause du veto espagnol. Ceci dit, l'UE a beaucoup travaillé en sous-main pour accueillir Carles Puigdemont. Pensez aussi au poids du Comité européen des régions qui leur permet de se faire directement entendre de l'Union en contournant les États.

Mais, n'est-ce pas justement le délitement des États-nations qui conduit les gens à se raccrocher à une identité de proximité, l'Heimat ou petite patrie, au détriment d'un lien jugé trop lointain ?

J'ai évolué sur ce sujet par rapport à la position que je défendais voici plus de vingt ans, quand j'ai publié *L'Europe*



Tout sur la grosse Commission

Conçue comme un moteur de l'intégration européenne, la Commission européenne, forte de 32 000 agents, dispose du monopole du droit d'initiative en matière législative. Par ailleurs, elle est, par délégation du Conseil de l'UE, l'organe d'exécution des politiques et des actes adoptés par le Conseil. Gardienne des traités, elle veille en outre au respect et à l'application du droit européen et du droit dérivé (règlements, directives, décisions). Pour ce faire, elle s'informe, prévient et éventuellement sanctionne les États membres, ou peut saisir la Cour de Justice de l'UE si un État n'a pas suivi son avis. Elle peut également infliger des amendes aux entreprises n'ayant pas respecté le droit de la concurrence. Enfin, elle est compétente pour l'établissement de l'avant-projet du budget ou la négociation d'accords commerciaux et d'association avec les États tiers. Pour ces raisons, la Commission est une institution puissante et la cible des opposants aux politiques supranationales. ♦ **L.C.**

vers la guerre (1997). En effet, il ne faut pas se tromper d'ennemis. Aujourd'hui, il est double : c'est l'impérialisme américain d'une part et la guerre islamiste contre la civilisation européenne, d'autre part. De ce point de vue, je vois les régionalismes comme des affirmations d'appartenance traditionnelle qui constituent des poches de résistance qui, parfois, tiennent mieux que les vieilles nations. Il faut toutefois travailler à la compatibilité de ces appartenances multiples, la petite patrie ou *Heimat* n'étant pas exclusive d'une appartenance nationale – qui reste le cadre de référence pour instruire la politique étrangère, la redistribution, la solidarité et l'éducation – ainsi que d'une appartenance européenne qui reste un ancrage civilisationnel majeur. Car la souveraineté est double : elle comporte une dimension politique et un volet culturel. Or, beaucoup de souverainistes ne voient pas la question culturelle et identitaire, comme Florian Philippot, et réduisent la souveraineté à sa seule dimension politique.

Enfin, l'Union européenne n'est-elle pas l'incarnation du vieux rêve babélien qui consiste à bâtir un projet sans en connaître les finalités, uniquement par hubris et volonté de puissance ?

Oui, c'est le vieux rêve babélien des hommes, selon lequel l'union fait la force, qui est à l'œuvre en Europe. Construire la tour de Babel, c'est rechercher la puissance. Or, la politique n'est pas le jeu de la puissance, c'est le calcul de la puissance suffisante pour rendre son pays libre, ce qui n'est pas la même chose. Ensuite, il ne faut pas oublier que si ce projet a pu prendre forme dans les années cinquante, c'est en raison de la mauvaise conscience des pays Européens marqués par les deux conflits mondiaux qu'ils avaient provoqués et dont ils imputaient la responsabilité aux nationalismes. D'où l'idée de dépasser les nations pour échapper à la guerre, ce qui est une véritable utopie.

♦ **Propos recueillis par Benoît Dumoulin**

« Il ne faut pas se tromper d'ennemis. Aujourd'hui, il est double : c'est l'impérialisme américain d'une part et la guerre islamiste contre la civilisation européenne, d'autre part. »

Paul-Marie Coûteaux



Thierry Mariani

« La question clef en Europe, c'est la question de l'identité »

Ancien député LR, **Thierry Mariani** a rejoint la liste du RN pour les Européennes où il figure en troisième position. Il estime possible un grand rassemblement de tous ceux qui, par-delà leurs différences, remettent en cause l'idéologie immigrationniste de Bruxelles et veulent protéger l'identité des peuples européens.

Vous qui venez des Républicains, comment jugez-vous la campagne de la jeune tête de liste RN pour les européennes ?

Jordan Bardella fait une très bonne campagne. Que ce soit dans les discours ou dans les débats, il fait preuve d'une grande maturité politique. Élu depuis plusieurs années comme conseiller régional en Seine-Saint-Denis, il a parfaitement compris les dangers qui menacent la France, bien plus que Nathalie Loiseau qui n'a connu que les cabinets ministériels, l'ENA et la haute fonction publique.

Et comment jugez-vous la campagne de François-Xavier Bellamy ? Auriez-vous quitté un parti en pleine droitisation ?

François-Xavier Bellamy est intéressant mais c'est un peu comme au supermarché, vous mettez une tête de gondole pour attirer les clients. Ensuite, quand on regarde la suite du rayon et le détail des votes que les Républicains ont assumés pendant cinq ans au Parlement européen, cela ne laisse rien présager de mieux pour les cinq prochaines années. De toutes les manières, ils se retrouveront tous dans la même majorité au Parlement européen. Regardez le dernier

entretien de Manfred Weber, candidat du PPE à la présidence de la Commission européenne : il annonce qu'il veut gouverner au centre avec une majorité rassemblant sociaux-démocrates, écologistes et libéraux. Regardez aussi ce qui s'est passé lors du vote des sanctions contre la Hongrie.

Justement, Nicolas Sarkozy est parti à Budapest soutenir son ami Viktor Orbán, vous soutenez sa démarche ?

Je n'ai plus de relation avec Nicolas Sarkozy. J'ai toujours été un fidèle mais jamais un intime de Nicolas Sarkozy. Je l'ai revu une dernière fois en 2013. Désormais chacun suit sa route. Je ne dirai jamais de mal de lui. Je lui suis reconnaissant de m'avoir nommé ministre mais j'avoue que j'ai du mal à comprendre ses rapprochements avec Macron.

Vous ne soutenez pas son appel à soutenir Viktor Orbán et sa politique migratoire ?

Je crois que Nicolas Sarkozy est désormais tourné vers le monde des affaires. Il va en Hongrie mais aussi au Qatar, son « éventail » géographique est très large. Les discours de Nicolas Sarkozy sont intéressants mais c'est dommage qu'ils n'aient pas toujours été appliqués, notamment sur la sécurité et l'immigration. Sinon il aurait sans doute gagné en 2012.

Quant à l'attitude des Républicains vis-à-vis de la Hongrie, je constate qu'ils ont voté massivement en faveur des sanctions contre Orbán à Bruxelles en septembre dernier. Quelle incohérence entre le discours à Paris et les votes à Bruxelles ! Si vous regardez les vingt eurodéputés élus sur la liste UMP de l'époque, il y en a trois seulement qui ont voté contre ces sanctions : Nadine Morano, Angélique Delahaye et Franck Proust. Les 17 autres ont voté en faveur de ces sanctions, se sont abstenus ou absentés. Ce vote illustre parfaitement le double langage des Républicains : eurosceptiques à Paris mais eurobéats à Bruxelles.

Vous serez très certainement élu dans quelques jours au Parlement de Strasbourg et Bruxelles : avec qui comptez-vous vous allier ? Le groupe conservateur ECR qui s'articule autour du PiS polonais et des

Tories britanniques cherche également des alliés. Ils ont rencontré les Italiens de la Lega, les Espagnols de Vox, mais ne semblent pas attirés par le RN de Marine Le Pen...

Aux côtés du RN, il y aura plusieurs partis pivots notamment la Lega et le PiS polonais. Jusqu'à aujourd'hui, Matteo Salvini est clair, il fera une alliance avec nous, aux côtés de l'AfD allemand, du FPÖ autrichien et d'un certain nombre d'autres mouvements. Nous serons ensemble à Milan pour un meeting symbolique le 18 mai et cette alliance est ouverte à tous ceux qui veulent une Europe recentrée sur les Nations. Quant aux Polonais, ils veulent jouer leur carte et avoir un rôle de leadership dans l'Est de l'Europe. Cela peut effectivement se terminer avec deux groupes au Parlement européen. Mais cela peut aussi aboutir à un seul groupe si les résultats sont bons et créent une dynamique de la victoire. C'est, bien sûr, cette seconde hypothèse de grand rassemblement que je souhaite.

Vous pensez que votre programme est compatible avec celui du PiS polonais par exemple ?

Oui, dans les grandes lignes, nos programmes sont compatibles parce que nous sommes attachés à une Europe qui respecte les nations. Il est vrai qu'il y a une ligne de fracture en politique étrangère entre les pays de l'Est et ceux du Sud. Matteo Salvini souhaite, comme nous, normaliser les relations avec la Russie. Quant aux pays de l'Est, on peut comprendre leur réticence dans la mesure où les chars soviétiques étaient encore sur leur territoire au début des années 90.

Ce sont aussi des partis très libéraux économiquement... toujours méfiants vis-à-vis du socialisme présumé de Marine Le Pen.

La question clef aujourd'hui en Europe, c'est la question de l'identité. Et sur ce point, nous sommes unis. Bien sûr, l'économie est une question importante mais la priorité aujourd'hui, c'est la crise migratoire et identitaire. D'ailleurs, les récentes élections en Finlande avec le succès des Vrais Finlandais ou en Espagne, avec la percée de Vox, montrent que les peuples d'Europe restent viscéralement attachés à leur identité et leurs traditions.

Justement la ligne de Vox, chrétienne mais assez libérale économiquement, les rapproche des Polonais et des Italiens et moins de Marine Le Pen.

La poussée de Vox s'explique par le rejet de la vague migratoire qui désormais frappe l'Espagne à la suite de la décision de Matteo Salvini de fermer les ports italiens aux bateaux de migrants clandestins et du gouvernement espagnol de ne pas protéger ses frontières. Ce qui rapproche Vox de Marine Le Pen, c'est donc la question de l'identité et de la protection des frontières nationales.

Autre question brûlante, celle du Brexit. Est-ce que les Brexiteurs ne pourraient pas constituer un allié de poids au Parlement si jamais la sortie britannique était indéfiniment repoussée ?

Je crois que personne aujourd'hui ne remet en cause la sortie britannique. Aucun parti ne propose un second référendum. Et même la Commission européenne n'a pas intérêt à faire traîner les choses. Ils sortiront à un moment ou un autre, le plus tôt sera le mieux.

Donald Tusk et les libéraux polonais souhaitent absolument arrimer les Anglais à l'Europe.

On l'oublie trop souvent mais dans les traités européens, il n'y a aucune clause de sortie qui définisse les conditions de l'article 50 selon lequel « tout État

membre peut décider conformément à ses règles constitutionnelles de se retirer de l'Union ». Ces traités ne prévoient pas de détails concrets sur la manière dont le retrait doit s'organiser. La Commission de Bruxelles n'a d'ailleurs aucun intérêt à ce que la sortie se passe bien, cela pourrait donner des idées à d'autres États. Je suis convaincu néanmoins qu'un accord sera trouvé avant le 31 octobre.

Vous souhaitez personnellement qu'ils partent ?

Oui, je le souhaite. D'abord parce que c'est la volonté des Britanniques. Et puis, de Gaulle avait raison, les Anglais n'ont jamais été de vrais Européens. Ils ont toujours été des chevaux de Troie des États-Unis. Ils ne sont d'ailleurs pas membres de l'euro et des accords de Schengen. Ils étaient les seuls à obtenir une ristourne pour compenser leur contribution au budget européen. À l'image de Churchill, les Anglais préféreront toujours regarder outre-Atlantique plutôt que vers le Continent.

Les Anglais ont aussi été un garde-fou contre une dérive supranationale de la technocratie bruxelloise

Vous avez raison mais je crois que les peuples sont aujourd'hui tellement méfiants vis-à-vis des institutions européennes que la menace fédéraliste est impossible. Les Nations d'Europe centrale sont là pour le prouver. ♦ **Propos recueillis par Hadrien Desuin**

Manfred Weber

Membre de l'Union chrétienne-sociale (CSU) – parti partenaire de la CDU en Bavière –, Manfred Weber est député européen depuis 2004. Président du groupe PPE au Parlement européen depuis 2014, il est désigné par celui-ci pour être tête de liste aux élections européennes et donc candidat à la présidence de la Commission. Depuis, les critiques se multiplient, certains lui reprochant son manque de charisme et d'expérience gouvernementale en Allemagne. Il est également menacé sur son aile gauche par Macron, qui entend attirer à lui les éléments les plus libéraux et europhiles du PPE et n'exclut pas de soutenir les ambitions de Michel Barnier. Enfin, le PPE se fissure au sujet de parti de Viktor Orban, le Fidesz, aujourd'hui suspendu du PPE, contraignant Manfred Weber à une synthèse de plus en plus intenable au sein de son groupe. ♦ **L.C.**



Débat

Pierre de Lauzun
François de Lacoste-LareymondieSortir de
l'euro, est-ce
possible et à
quel prix ?

En 2017, Marine Le Pen, candidate à l'élection présidentielle, proposait de sortir de l'euro. Aujourd'hui, elle continue de critiquer la monnaie unique mais n'en demande plus la sortie. Cela signifie-t-il qu'il ne soit pas possible d'en sortir sans graves dommages ? Pour y répondre, nous avons interrogé deux spécialistes du système bancaire : **Pierre de Lauzun**, haut-fonctionnaire émérite, économiste, essayiste et ancien délégué général de l'Association Française des Marchés Financiers ; et **François de Lacoste-Lareymondie**, haut-fonctionnaire émérite, ancien secrétaire général du groupe CIC et ancien membre du directoire du Fonds de Garantie des Dépôts et de Résolution.

Si un homme politique français décidait de sortir de la zone euro, comment devrait-il procéder ?

Pierre de Lauzun : Si un homme politique français prenait une telle décision, c'est parce qu'il aurait été élu sur ce programme. Dès son élection, on saurait donc, sur les marchés financiers, qu'un changement de monnaie est à l'ordre du jour. Or, entre le moment où celui-ci est annoncé et celui où il devient effectif, il s'écoule un certain temps qui ouvre la porte à toute forme de spéculation, notamment celle qui émane des simples citoyens, lesquels anticiperont une dévaluation probable de ce nouveau franc par rapport à l'euro et placeront, de ce fait, leur épargne à l'étranger. En effet, rien ne les empêche de transférer leur argent en Allemagne ou ailleurs dans la zone euro. C'est l'affaire d'un simple virement à la portée de tous. Il s'ensuivra une fuite des capitaux que seul un contrôle des changes

terriblement compliqué à mettre en œuvre pourrait empêcher.

François de Lacoste-Lareymondie : La temporalité d'une telle opération est en effet un élément capital. Pour la comprendre, il faut s'arrêter sur plusieurs points de passage obligé. D'abord une sortie de l'euro signifie en réalité une sortie de l'UE car le traité de Maastricht ne prévoit aucune clause de sortie, de sorte qu'on ne peut quitter la zone euro sans quitter en même temps l'UE. Il faudrait donc invoquer l'article 50 du traité sur l'Union européenne, comme l'ont fait les Britanniques. Quand on voit la difficulté du Brexit, ça laisse songeur... Or une sortie de la zone euro ajouterait à la sortie de l'UE une épaisse couche de complexité dans la négociation à cause de l'existence de la BCE et du caractère aujourd'hui communautaire de la tutelle des banques et des marchés financiers. Le second point est d'ordre

constitutionnel : quand on a ratifié le traité de Lisbonne en 2008, on a ajouté l'article 88-1 de la Constitution selon lequel « la France participe à l'UE ». Il faudrait donc réviser également la constitution pour supprimer cet article, faute de quoi toutes les lois qui seraient votées pour organiser la sortie seraient déclarées inconstitutionnelles. D'où une première conclusion importante : nous ne pourrions pas le faire « à la hussarde » !

Il a pourtant été question d'une sortie de la Grèce de la zone euro en 2015 : le gouvernement grec avait d'ailleurs limité les retraits bancaires pour éviter la fuite des capitaux.

Lacoste-Lareymondie : Si les Grecs ne sont pas sortis de la zone euro en 2015, c'est évidemment en raison du poids de leur dette publique : le pays aurait été immédiatement mis en



« Une sortie de l'euro signifie en réalité une sortie de l'UE car le traité de Maastricht ne prévoit aucune clause de sortie, de sorte qu'on ne peut quitter la zone euro sans quitter en même temps l'UE ».

François de Lacoste-Lareymondie

défaut, ne pouvant plus honorer ses échéances et se serait trouvé dans la main de ses créanciers internationaux. C'est aussi à cause de la spéculation des épargnants grecs qui ont fait sortir leurs capitaux du pays. La classe dirigeante grecque avait déjà expatrié ses capitaux mais lorsque l'hypothèse du « Grexit » a été sérieusement évoquée, la classe moyenne l'a suivie, entraînant une hémorragie de capitaux.

Lauzun: Oui, le contrôle des changes suppose le rétablissement d'une autorisation préalable pour transférer des

capitaux à l'étranger, ce qui, compte tenu du niveau actuel de transactions, serait matériellement impossible à mettre en œuvre. Il faudrait contrôler des milliards de transactions qui seraient suspendues avant que Bercy ne les autorise, imaginez la gêne pour la population ! Quand le contrôle des changes était effectué, avant la mise en place de l'euro, il concernait les transactions importantes vers des devises étrangères, à partir d'un certain seuil. Mais comment le faire pour toutes les transactions à l'intérieur d'une même

monnaie ? Car même si la France quittait l'euro, celui-ci continuerait à subsister dans les autres pays de la zone vers lesquels les citoyens français voudraient placer leur épargne. Comment les en empêcher ?

Lacoste-Lareymondie: Avant la monnaie unique, pour changer sa monnaie contre des devises, il fallait passer par une banque. Il suffisait alors aux organismes de contrôle des changes de superviser les transactions des banques. Aujourd'hui, il serait très difficile de restaurer un contrôle des changes parce que nous n'en avons plus les outils administratifs : il y a longtemps qu'ils ont été démantelés. En outre les moyens informatiques permettent désormais à n'importe qui d'opérer instantanément grâce à internet ; or il est très difficile de contrôler les transactions sur internet.

Comment effectuer le basculement des comptes des euros vers les francs ?

Lauzun: Il faudrait viser un certain nombre de comptes et de transactions, celles situées en France, et décider d'autorité de les libeller en franc en lieu et place de l'euro. La dette publique, par exemple, pourrait très bien être libellée en franc. Juridiquement, il y a une base solide pour défendre cette opération. Cependant, elle serait contestée par certains porteurs étrangers devant leurs propres tribunaux et on irait au-devant de graves contentieux. En revanche, la dette d'entités françaises, par exemple les grandes entreprises ayant emprunté sous droit anglo-saxon, resterait, quant à elle, libellée en euro. La contrepartie de cette dette augmenterait donc au passif de ces entreprises, en raison de la dévaluation du franc par rapport à l'euro. En même temps, les actifs de ces entreprises à l'étranger se valoriseraient, ce qui ne permet pas d'en tirer des conclusions dans un sens ou un autre. Bref, la conversion n'est pas simple mais pas infaisable, si on accepte le risque des contentieux devant les juridictions étrangères.

Lacoste-Lareymondie: Je suis moins optimiste que Pierre de Lauzun sur ce point. Sur le plan juridique, je suis d'accord, le législateur français peut décider que les contrats conclus en France et soumis au droit français seraient désormais libellés en franc et non plus en euro. Instantanément, cela convertirait tous nos salaires, les prix, les comptes bancaires et la dette publique française. Mais

Débat

les deux tiers de notre dette publique sont détenus par des acteurs étrangers. Il est certain que les tribunaux américains feraient droit aux porteurs américains faisant valoir un préjudice au cas où leur créance, libellée en franc, perdrait de sa valeur, en raison de l'extraterritorialité du droit américain; ceux-ci pourraient même obtenir une saisie d'avoirs français pour se faire donner des garanties. Il est non moins certain que les créanciers des autres pays demanderaient à être traités de même, et l'obtiendraient.

Lauzun: En effet, il y a des clauses *pari passu* selon lesquelles le gouvernement s'engage à garantir le même traitement à tous les porteurs. Donc si on les accepte pour les porteurs américains, il faut les accorder à tous, à moins de se lancer dans une guerre juridico-financière avec les Américains et le reste du monde.

Lacoste-Lareymondie: De plus, nous émettons tous les ans entre 350 et 400 milliards d'euros de dette. En effet, contrairement au discours complaisamment tenu par nos dirigeants, nous ne nous désendettions jamais (il faudrait être en excédent pour cela). Or, nous remboursons les dettes qui viennent à échéance en les remplaçant par l'émission de nouvelles dettes; à quoi s'ajoute évidemment la dette supplémentaire qui vient de nos déficits actuels. Si on entre en conflit avec les autres pays, on sera dans l'incapacité de refinancer notre propre dette parce que personne n'acceptera de nous prêter.

Mais ne pourrait-on pas faire comme les Russes en 1917, ignorer purement et simplement nos dettes ?

Lauzun: Vous pouvez décider cela mais cela déboucherait sur un conflit violent. Vous vous exposeriez à ce que les actifs français à l'étranger soient saisis, notamment aux États-Unis où beaucoup d'entreprises françaises ont des intérêts. Le problème de la Russie était différent car Lénine avait en interne la capacité politico-militaire d'accepter les conséquences d'une coupe pure totale du reste du monde et d'une entrée en conflit avec les Occidentaux.

Lacoste-Lareymondie: Oui, car la Russie vivait relativement en autarcie, ses actifs à l'étranger étant très faibles. Par contre, les porteurs d'emprunts russes n'étaient pas russes mais étrangers, notamment français, ce qui changeait la donne.

Finalement, il y aurait plus d'inconvénients que d'avantages à quitter l'euro...

Lauzun: Oui: ne pouvant plus emprunter sur les marchés financiers, on n'aurait plus le droit d'être en déficit. Ceux qui veulent sortir de l'euro sont en général ceux qui refusent les politiques d'austérité. Mais c'est absurde car si l'on sort de l'euro, il faut organiser une forme d'austérité financière qui suppose un budget rigoureusement à l'équilibre sans aucun déficit. Aujourd'hui, le système européen permet d'emprunter des sommes importantes pour un taux d'intérêt anormalement bas. Ce ne serait plus le cas.

Lacoste-Lareymondie: Il faudrait donc diriger de force l'épargne des Français vers les emprunts d'État pour permettre à celui-ci de se refinancer. Cela existe *de facto* dans deux pays: au Japon où la dette est à 90% détenue en interne, par des particuliers et des entreprises japonaises, et en Italie où elle l'est aux deux tiers. C'est pour cela que, dans le cas italien, pour s'en tenir à ce seul aspect des choses, une sortie de l'euro serait moins hasardeuse qu'en France.

Puisque l'on parlait tout à l'heure de la spéculation

L'euro la magie pour les nuls

Aux dires de ses détracteurs, l'euro serait une « religion ». C'est lui faire trop d'honneur:

sa création relèverait plutôt de la pensée magique. La magie, cette croyance spontanée en la toute-puissance des formules et des symboles. Dès sa conception, cette monnaie fut investie des plus grands pouvoirs: par sa simple existence elle devait harmoniser les économies nationales, naîtrait ensuite l'Europe politique, dernière étape avant l'émergence des États-Unis d'Europe. Son avènement permettrait de transcender l'histoire, la géographie, la démographie, l'anthropologie. Seulement, la magie a ses raisons que la technocratie ne connaît pas. Ainsi, la princesse qui devait se muer en colombe se voit soudain changée en truie! Les rires fusent dans l'assistance. Pour les amateurs de grosses farces, la mise en œuvre de l'euro rapportée à son projet initial, est une intarissable source d'effets comiques: l'euro devait assurer la convergence des économies et voilà qu'elles divergent comme jamais! Sa mission était de « contenir » l'économie allemande et nous lui découvrons les vertus défensives d'une nouvelle ligne Maginot! Ce halo d'irrationalité qui cerne la politique de la monnaie unique est devenu très perceptible au point d'inquiéter jusqu'aux États-Unis. Ainsi l'économiste Ashka Mody, auteur de *Euro tragedy*, élu livre de l'année 2018 par l'association des éditeurs américains, parle de « bulle cognitive » dans laquelle se seraient enfermés les dirigeants européens.

« Votre Europe, si elle voit le jour, commencera par une guerre de Sécession », croyait prophétiser

Malraux. C'était fort exagéré: de guerre, il n'y aura plus, les nations vieillissantes répugnant au conflit armé. La sécession en revanche fait aujourd'hui florès: départ du Royaume-Uni, secessio plebis en France dont l'épisode des « gilets jaunes » n'est que prémices, dissidence du groupe de Visegrad; quant au vieux couple franco-allemand, adepte du sadomasochisme et du viol conjugal, il rompra tôt ou tard. L'Europe se présente chaque jour davantage comme un vaste territoire offert à la découpe. Nous devinons que ce charcutage s'opérera en faveur des Chinois et dans la meilleure humeur. ♦ **François Gerfault**



Débat

inhérente au temps s'écoulant entre la décision de quitter l'euro et le retour effectif au franc, comment estimez-vous ce délai ? Est-il incompressible ?

Lacoste-Lareymondie: Pour passer à l'euro, sur un plan technique, il a fallu trois ans (1999-2002). Il a fallu imprimer des billets et pièces en quantité suffisante pour fournir à nos concitoyens des moyens de paiement (on a encore besoin de cette monnaie fiduciaire); il a fallu modifier tous nos systèmes de paiement et d'échange interbancaire (virements, prélèvements, paiements par carte, etc.); il a fallu également mettre à jour tous les automates de paiement (plusieurs centaines de milliers) pour les adapter à la nouvelle monnaie; enfin les particuliers et les entreprises ont dû changer ou adapter leurs logiciels comptables, de paie, etc. Mais, comme le rappelait Pierre de Lauzun, à la différence du passage à l'euro où les anciennes monnaies disparaissaient, en cas de retour au franc l'euro continuera à exister non seulement à l'étranger mais même en France pour les transactions avec les autres pays de la zone euro. Il faudrait donc, en plus, être capable de discriminer les deux monnaies, ce qui compliquerait un peu plus les systèmes. Ce serait donc une mécanique industrielle lourde et coûteuse à réaliser en amont.

Lauzun: Effectivement, il n'y a aucune symétrie avec le passage à l'euro car en cas de passage au franc, l'euro subsisterait comme monnaie mondiale majeure. Le problème serait différent s'il y avait une décision collective des dix-neuf pays de la zone euro de dissoudre l'euro. C'est le seul cas envisageable et raisonnable pour sortir de l'euro, même s'il y aurait toujours des problèmes de spéculation mais vers le mark cette fois-ci. ♦ **Propos recueillis par Benoît Dumoulin**



Il a été secrétaire d'État à l'Asile et à la Migration dans le gouvernement de coalition belge, d'octobre 2014 à décembre 2018, poste dont il a démissionné pour marquer son désaccord avec la signature du Pacte de Marrakech. Cible favorite de la gauche, le très dynamique **Théo Francken** est membre du parti N-VA (alliance néo-flamande), député, et bourgmestre de Lubbeek. Dans *Continent sans frontière* (co-écrit avec Joren Vermeersch) il revient sur la crise migratoire de 2015 qui a secoué l'Union Européenne (UE). Il dénonce un défaut de pragmatisme des responsables européens, évoque les dogmes progressistes qui limitent le champ de la réflexion et met en cause « l'activisme juridique » de la Cour européenne des Droits de l'Homme (CEDH). Fort de son expérience et de ses convictions, il propose des solutions au défi migratoire.



Théo Francken Pour un autre modèle migratoire européen

Vous avez siégé au Conseil des ministres de l'UE au plus fort de la crise migratoire. Quelle est votre appréciation sur le fonctionnement des institutions européennes ?

Nous avons passé un temps fou à négocier la répartition des demandeurs d'asile entre les pays membres et à nous confronter aux réticences du groupe de Visegrad. Il eût fallu s'occuper en priorité de réguler les arrivées. Nous nous sommes heurtés sans cesse à des obstacles juridiques qui ont rendu impossible le contrôle des arrivées par la mer, notamment à cause de l'arrêt *Hirsi Jamaa vs Italie* de 2012. Le problème, c'est que nous sommes gouvernés par des fonctionnaires et des juges. Toute volonté politique est tuée dans l'œuf à

cause des arrêts de la CEDH de Strasbourg. Ceci explique l'impuissance politique de l'Europe face au plus grand défi de notre temps.

Vous préconisez un plan *Sovereign Borders Europe*, inspiré de la politique australienne. Pourquoi ?

L'Europe ne peut pas fermer les yeux devant les atrocités de la crise syrienne. Nous devons accueillir les réfugiés de guerre. Mais on ne peut pas le faire dans le contexte de chaos que nous avons connu. Le modèle migratoire australien repose sur un principe ferme : « You will not make Australia home » (*Vous ne vous installerez pas en Australie*). La marine australienne intercepte les embarcations avant leur

arrivée dans les eaux nationales. Ceux qui essaient d'entrer sur le territoire de manière irrégulière sont envoyés vers la Papouasie-Nouvelle-Guinée ou les archipels de Nauru, avec lesquels l'Australie a conclu des accords. En quelques semaines, la migration irrégulière s'est tarie et, depuis 5 ans, il n'y a plus de bateaux qui arrivent sur les côtes australiennes car les migrants savent qu'ils n'y entreront pas. Le marché des passeurs a donc été neutralisé et il n'y a plus de victimes en mer. La politique australienne s'accompagne d'un volet humanitaire dont on parle peu. L'Australie est le plus grand contributeur à l'UNHCR, le Haut-Commissariat de l'ONU pour les Réfugiés. Dans le cadre d'un régime d'asile légal et organisé, l'Australie a accordé, entre juillet 2015 et juillet 2016, 15 552 visas humanitaires dont 3 790 à des Syriens issus de camps de réfugiés en Jordanie et 1 277 dans le cadre de l'initiative *Women at risk*.

La situation géographique de l'Australie est-elle comparable à la situation européenne ?

L'île australienne Christmas, où arrivent les migrants, n'est qu'à 300 km de Java. Une fois à Christmas, ils sont encore très loin de la côte Nord-Ouest de l'Australie mais déjà en territoire australien. 300 km, c'est une distance similaire à celle qui sépare la Libye de Lampedusa. La comparaison est tout à fait valable. Nous devons mettre en place des accords avec l'Afrique du Nord comme l'Australie l'a fait avec la Papouasie-Nouvelle-Guinée et Nauru.

Vous avez plaidé en 2018 pour un accord de l'Europe avec la Tunisie. Avez-vous été entendu ?

La Tunisie peut jouer un rôle essentiel dans la lutte contre l'immigration illégale. C'est un pays relativement stable, qui a pris le chemin de la démocratie et qui est en train de se doter d'une législation en matière d'asile. Pour appliquer le modèle australien en Europe, il faudrait faire des *push back* vers la Tunisie. Tous ceux qui prendraient la mer depuis la Libye, une fois leur sauvetage assuré, seraient dirigés vers un centre UNHCR en Tunisie. Ce serait dissuasif. Qui va payer un trafiquant pour arriver en Tunisie ? Ça nuirait à l'activité des passeurs et réduirait les flux migratoires clandestins. L'arrêt *Hirsi Jamaa* (qui interdit de refouler les migrants



Manifestation
« Anti-Francken »
le 13 janvier 2018

vers un pays où ils risquent des traitements inhumains et n'ont pas la possibilité de demander l'asile conformément à la Convention de Genève) ne serait plus un obstacle, la Tunisie ayant ratifié la Convention de Genève. Avec notre ministre de l'Intérieur Jan Jambon, nous avons été en Tunisie rencontrer le Premier ministre. C'était une conversation discrète, très intéressante. Les Tunisiens veulent de l'argent, la possibilité de vendre des agrumes en Europe sans taxe et des visas pour leurs jeunes qui leur permettent d'étudier et de travailler en Europe. Un tel accord est faisable, c'est une question de volonté politique. Malheureusement, nous sommes maintenant dans l'opposition. Mais les élections belges approchent. J'ai l'intention de revenir !

Le regroupement familial est inscrit dans la législation européenne depuis 2003. Vous

vous y opposez. Pourquoi ?

C'est une directive laxiste, il faudrait l'abolir. L'impact du regroupement familial est plus important que celui de la politique d'asile sur l'évolution de nos sociétés vers un modèle multiculturel. Il faut suivre l'exemple danois. Après qu'ils ont voté contre Maastricht au referendum de 1992, les Danois ont négocié avec l'Europe l'accord d'Edimbourg qui leur concède quatre « options de retrait ». Depuis lors, le Danemark n'est pas tenu de respecter les directives de l'UE sur la migration. Ce qui leur a permis d'adopter des mesures intéressantes. Ils conditionnent le regroupement familial à l'intégration dans le marché du travail et à l'adhésion aux valeurs danoises de celui qu'on vient rejoindre. Il doit être domicilié au Danemark de manière continue depuis 10 ans et ne peut avoir bénéficié d'allocations chômage au cours des 3 années

précédant la demande. Une femme ne peut rejoindre son mari que si elle a au moins 24 ans et qu'elle lui a déjà rendu visite sur le sol danois. Cela pour éviter les mariages forcés. Le regroupement familial est peu propice à l'intégration, sauf à l'encadrer de cette façon.

Vous avez participé à l'élaboration d'une politique d'intégration en Flandre. Quels en sont les principes ?

En 2004, j'étais collaborateur au cabinet du ministre flamand de l'intégration (c'est une compétence des entités fédérées). Nous avons instauré des cours d'intégration obligatoires. Les primo-arrivants doivent apprendre le néerlandais, suivre un cours de valeurs européennes et une formation professionnelle. Ça fonctionne très bien. La gauche était contre, considérant que c'était stigmatisant. Selon les sondages, 90 % des primo-arrivants se félicitent que ce soit obligatoire. Avec le philosophe Étienne Vermeersch, nous avons conçu une « déclaration des primo-arrivants » rappelant les valeurs occidentales, que les candidats à un titre de séjour doivent signer.

Pas de cours d'intégration pour les Wallons en Flandre et les Flamands en Wallonie ?

(rires) Non. D'ailleurs, ce serait illégal. Une directive européenne interdit les programmes d'intégration pour les Européens. C'est pourquoi Polonais, Roumains, Bulgare, Slovaques ne peuvent suivre ces programmes. C'est dommage.

Quels sont les aspects de la politique migratoire qui doivent relever de la souveraineté nationale et ceux qui doivent être pilotés par l'UE ?

L'Europe doit protéger sa frontière extérieure. Je crois beaucoup à la zone Schengen qui a amélioré la vie des Européens. Notre économie doit rester ouverte. Il faut renforcer les frontières de l'UE. Les pays périphériques (Italie, Hongrie...) sont dans une situation difficile, on a tendance à l'oublier. L'Europe doit aussi intervenir sur les accords de réadmission des criminels dans leur pays d'origine. J'ai pris 200 avions vers la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, le Nigéria pour obtenir des accords de retour. Nous avons triplé le chiffre annuel des rapatriements de criminels en prison

« En Belgique, nous avons des villes où la majorité de la population est étrangère, il ne faut pas le nier. Mais il n'est pas question d'être alarmiste, on doit être réalistes et calmes. C'est une discussion légitime. Vous avez le même problème en France. Je suis inquiet pour la France. »

Théo Francken

belge vers leur pays d'origine. Il s'agit de criminels en situation irrégulière purgeant une peine d'au moins un an. C'était pour moi une priorité. Vous en avez beaucoup en France aussi. L'Europe a plus de poids diplomatique et économique pour mener ces négociations. Par contre, l'UE doit laisser aux États membres les mains libres sur le regroupement familial ainsi que sur l'asile et la protection subsidiaire¹. Je ne veux pas que l'EASO (European Asylum Support Office, le Bureau européen d'appui en matière d'asile, créé en 2009 à Malte) devienne un hyper-bureau qui décide si un citoyen doit recevoir l'asile en Pologne, en Espagne ou en Belgique.

Qu'espérez-vous des élections européennes de mai ?

J'espère que la droite va gagner. Le problème c'est qu'il y a une extrême droite qui ne me plaît absolument pas. Ils sont impuissants parce que personne ne veut dialoguer avec eux. Il nous faut un centre-droit qui soit décomplexé sur ces questions mais qui respecte le droit des migrants. Je ne suis pas contre les migrants ou contre les étrangers. Le combat de ma vie c'est un combat pour un autre modèle migratoire européen, plus efficace et plus humain. Le modèle actuel avec des gens qui meurent en Méditerranée, des gens qui payent des trafiquants, ça n'est vraiment pas optimal. Seule une politique européenne

¹. Protection internationale fournie à un demandeur d'asile dont la situation ne répond pas à la définition du statut de réfugié mais dont on pense qu'il courrait un risque en retournant dans son pays.

audacieuse et musclée pourra changer les choses. Le modèle migratoire actuel c'est l'invasion de l'Europe sur le long terme.

Vous étiez à Verviers le mois dernier pour présenter votre livre. Que s'est-il passé ?

J'étais invité par 250 citoyens wallons. La conférence était prévue à Liège mais il y avait des pressions du Parti Socialiste, de la gauche extrême, des antifas, contre ma venue. On a alors trouvé un hôtel à Verviers. Nous avons été accueillis par une gigantesque manifestation hostile à mon égard. Muriel Targnion, la bourgmestre socialiste de Verviers, manifestait elle aussi, ce qui est incroyable et contraire à toute déontologie. Des gens ont cassé ma voiture. La police a dû annuler la conférence parce qu'ils ne pouvaient pas garantir ma sécurité.

Le débat sur l'immigration est-il impossible aujourd'hui ?

En Wallonie, la domination de la pensée unique de gauche est effrayante. À la chambre, quand je parle de choses en français, la gauche commence à crier « raciste ! raciste ! » pendant plusieurs minutes. « Raciste ! Nazi ! Facho ! Années 30 ! ». Ils sont comme des chevaux avec des œillères. C'est horrible. En Flandre, je fais souvent des conférences. On n'interdit pas aux gens de parler. Le débat sur l'immigration est délicat de par sa dimension éthique ; on parle d'êtres humains. La gauche adopte systématiquement une posture supérieure, ils se considèrent au-dessus des hommes de droite sur le plan

moral et refusent le débat. En Belgique, nous avons des villes où la majorité de la population est étrangère, il ne faut pas le nier. Mais il n'est pas question d'être alarmiste, on doit être réalistes et calmes. C'est une discussion légitime. Vous avez le même problème en France. Je suis inquiet pour la France. Ma mère est française. Elle vient d'Angoulême.

Vous dénoncez une approche dogmatique et idéologique du problème migratoire. Pouvez-vous donner un exemple ?

Le pacte de Marrakech en est le meilleur exemple, notre gouvernement est tombé là-dessus. Je ne suis plus secrétaire d'État parce que je n'ai pas voulu donner mon soutien ; mon parti n'a pas voulu soutenir le Pacte de Marrakech de l'ONU. Le Premier ministre Charles Michel l'a signé, il a pensé qu'on laisserait passer. Mais la souveraineté de nos frontières, c'est trop important. Je ne veux pas davantage d'ingérence des institutions internationales. Ce pacte est plein de bonnes intentions, le problème est qu'il deviendra juridiquement contraignant. Connaissez-vous un juge marocain, nigérian ou sénégalais qui a obligé le gouvernement marocain, nigérian ou sénégalais à reprendre un criminel illégal ? Moi je n'en connais pas. Connaissez-vous un juge belge, français ou allemand qui a interdit de rapatrier des criminels dans leurs pays d'origine ? J'en connais des dizaines. On ne combat pas à armes égales. Comme je l'explique dans mon livre, le gouvernement des juges, c'est l'essence de notre problème en Europe.

L'UE est-elle multiculturaliste ?

Bien sûr. Je ne crois pas au complot, je peux seulement dire que le paradigme dominant en Europe est un paradigme de gauche libérale, représenté par Juncker, par Macron. Pour ma part, je défends un autre paradigme. On commence à voir des signes qui permettent de penser que cela va changer. J'ai 41 ans, j'ai le temps. ♦ **Propos recueillis par Sylvie Perez**



CONTINENT SANS FRONTIÈRE
Théo Francken
Jourdan Éditions
312 p. - 19,90 €

Monde



La vieille Angleterre humiliée par ses élites

Personne n'osait l'imaginer. Et pourtant l'impensable a fini par arriver, ou plutôt ne pas arriver. Plus de trois ans après le référendum des citoyens britanniques en faveur de la sortie de l'Union européenne, le Royaume-Uni n'a toujours pas réussi à s'exfiltrer du carcan bruxellois. À vrai dire, on ne sait pas s'il sortira un jour, l'échéance étant chaque jour repoussée. Les Anglais ont été trompés comme les Français et les Néerlandais entre 2005 et 2008. On pensait avec Emmanuel Todd ou Jacques Sapir que la vieille démocratie britannique était immunisée contre ce type de coup d'État parlementaire. C'était encore pécher par optimisme. Albion n'a pas inventé la démocratie mais la souveraineté du parlement. On saisit mieux la nuance aujourd'hui.

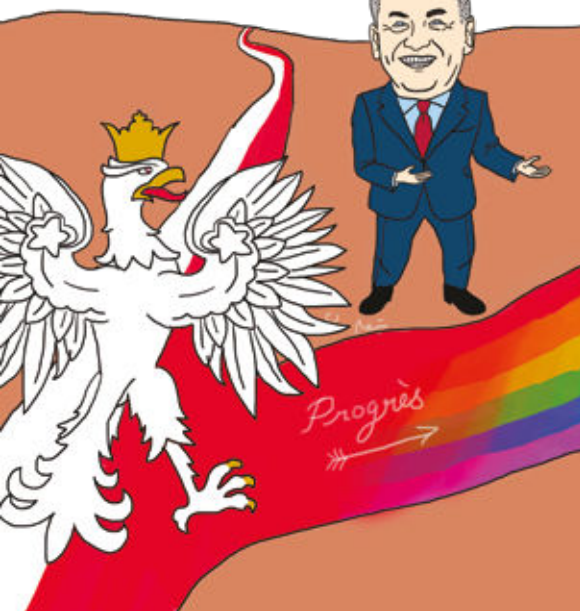
Il fallut d'abord un an pour lancer une procédure réduite à quelques mots dans ce trop célèbre article 50. Deux ans après, l'accord qui prévoyait indirectement un maintien dans le marché commun était logiquement rejeté par le Parlement de Westminster. Les partisans d'une sortie sans concession pariaient probablement sur l'absence d'accord pour parvenir à leur fin. On répétait partout que deux ans de négociations étaient la limite longue et d'ailleurs le monde britannique devait s'écrouler le 29 mars 2019. On allait bien voir ce qu'on allait voir. Les Brexiters espéraient sans doute mieux négocier une fois sortis du piège tendu par les fonctionnaires de Jean-Claude Juncker et Michel Barnier. C'était compter sans les astuces de la Commission européenne et du gouverne-

ment de Theresa May. Avec la complicité d'une majorité de circonstance aux Communes, on retarde malicieusement ce satané Brexit, et on finit par relancer le débat sur le bien-fondé de cette sortie. Désespérés ou lassés, ces stupides et déplorables électeurs finiront bien par revenir à la raison, pour ne pas dire au bercail des Traités.

En somme, les élites ont pris leur revanche sur le peuple britannique. Les technocrates ont patiemment floué les électeurs. La cacophonie parlementaire et la duplicité de Theresa May ont fait le reste. Sans majorité, telle aurait dû démissionner, mais elle s'accroche, persuadée de sauver son pays et surtout son parti de l'abîme. En réalité, elle les précipite dans l'inconnu. Bientôt, une nouvelle majorité devra se présenter devant les électeurs. Et alors le référendum de 2016 ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Ne disait-on pas que la campagne avait été déloyale, qu'on avait menti aux électeurs ? Les journalistes étaient formels : les Brexiters n'avaient pas pris conscience de la terrible décision qu'ils prenaient. Ils mentaient. On leur avait pourtant bien dit que c'était une folie. D'ailleurs, la pagaille politique actuelle n'est-elle pas la meilleure preuve du désastre annoncé ?

Qu'on se le dise : l'échec du Brexit est une leçon donnée à ce peuple réfractaire qui ne veut pas comprendre que l'Union Européenne fait son bonheur. Et si le peuple ne veut pas de son bonheur, alors on le forcera à être heureux.

◆ **Hadrien Desuin**



Le « Macron » polonais

C'est l'un des faits majeurs de la campagne des européennes en Pologne : **Robert Biedroń**, militant LGBT et premier maire ouvertement homosexuel d'une ville polonaise, a fondé il y a quelques semaines un nouveau parti politique. Opposé au clivage gauche-droite, lassé des « vieilles querelles partisans », « progressiste », il s'inspire fortement d'un certain... Emmanuel Macron.

« Il faut penser printemps! » : la formule, lancée par le candidat Macron durant la campagne présidentielle de 2017 avait suscité bien des moqueries. Force est de constater que deux ans plus tard et à l'autre bout de l'Europe, le pompeux verbe macronien s'est fait chair : « Printemps », c'est précisément le nom du parti politique lancé le 9 février dernier par le maire polonais Robert Biedroń. Véritable clin d'œil ou simple coïncidence, il n'empêche que le leader du nouveau parti se dit inspiré par le président français, et son « Printemps » n'est pas sans rappeler « En Marche! », fondé par le futur locataire de l'Élysée en avril 2016.

À cette époque, Robert Biedroń est encore maire de la ville de Slupsk, en Poméranie. Ancien socialiste, passé ensuite dans les rangs d'un petit parti libéral-libertaire, ce militant LGBT remporte la mairie de cette ville modeste en prônant une certaine rigueur budgétaire, tout en affichant son homosexualité dans les médias. Ces derniers, suite à la défaite du camp libéral en 2015, sont à la recherche d'un opposant crédible à Jarosław Kaczyński, leader des conservateurs. Le nom de Biedroń circule, d'autant plus que la presse étrangère s'empare de son cas : en Allemagne, le *Berliner Zeitung* le qualifie de « Macron polonais », tandis qu'en France, Daniel Cohn-Bendit l'encense. Biedroń décide de tenter sa chance.

« EN MARCHÉ » À LA POLONAISE

Les élections européennes seront son premier combat. Alors qu'il parcourt le pays pour bâtir un programme politique, il rencontre Christophe Castaner en septembre 2018. « La volonté de refonder l'Europe, le combat pour l'égalité femmes-hommes, pour la laïcité,

pour la défense des droits LGBT sont des valeurs qui nous sont communes » constate celui qui est encore à l'époque le leader d'« En Marche ». Castaner ne s'y est pas trompé : le programme du « Printemps », révélé quelques mois plus tard, repose principalement sur des réformes sociétales. Libéralisation de l'IVG, PACS et mariage homosexuel, fin de l'enseignement religieux à l'école, taxation des quêtes dominicales, et enfin

Macron voulait « penser printemps ». Mais en Pologne, le « Printemps » pense déjà à l'automne.

rupture du Concordat qui relie l'État polonais à l'Église catholique depuis 1993. « Notre mouvement va renouveler la face de la politique polonaise » assume Biedroń, détournant ainsi ironiquement un propos célèbre tenu en 1979 par... le pape Jean-Paul II. Quant au programme économique, Biedroń a mis de l'eau sociale dans son vin jadis plus libéral : hausse du SMIC et des retraites, transition écologique, et surtout préservation des programmes sociaux instaurés par le PiS. Un « en même temps » à la polonaise, qui diverge de celui de son grand frère français.

CE QUE L'AUTOMNE DOIT AU « PRINTEMPS »

Biedroń n'applique pas le catéchisme macronien jusqu'au bout. Il conteste « les querelles entre les vieux partis », certes, mais il ne s'adresse pas à l'électorat de droite, comme avait su le faire Macron en 2017. Il critique les libéraux du PO (Plateforme Civique) et les

conservateurs du PiS (Droit et Justice), mais il concentre ses tirs surtout sur ces derniers, « populistes et nationalistes qui violent la Constitution ». En cas de victoire, Biedroń prévoit ainsi d'instaurer une commission pour juger les dirigeants du PiS, inspirée par celle créée en Afrique du Sud en 1995 pour condamner les responsables de l'Apartheid. Quant à l'Église catholique, l'une des colistières de Biedroń entend la poursuivre pour crimes contre l'Humanité devant le Cour de La Haye.

Entre Macron et Biedroń, l'objectif n'est donc pas le même. Macron avait rassemblé le centre. Biedroń rassemble la gauche libertaire. Macron voulait être l'homme providentiel. Biedroń veut être le troisième homme, l'allié incontournable. D'abord au Parlement européen, mais surtout à la chambre des députés polonais, qui sera renouvelée à l'automne : une échéance essentielle, dans un pays soumis au régime parlementaire. L'arrivée du « Printemps » sur la scène politique polonaise a déjà poussé l'ensemble des partis opposés au PiS – PO, libéraux, Verts, Socialistes, Parti Paysan – à s'allier dans une « Coalition Européenne » pour le scrutin du 26 mai. Biedroń a préféré jouer cavalier seul. Mais nul doute qu'à l'automne, ces deux clans n'aient d'autre choix que de s'allier s'ils veulent renverser le PiS, actuellement crédité d'environ 38 % dans les sondages. Les libéraux de la « Coalition Européenne » frôleraient les 30 %, et les libertaires de Biedroń seraient aux alentours de 10 %. Les calculs sont vite faits : pas de victoire aux législatives sans alliance libérale-libertaire.

Macron voulait « penser printemps ». Mais en Pologne, le « Printemps » pense déjà à l'automne. ♦ **Stefan Foltzer**

Andreï Nekrasov

Bill Browder is watching you, Andreï Nekrasov!

Figure de l'opposition russe depuis le début des années 2000, **Andreï Nekrasov** se retrouve banni par ses pairs à cause de son dernier film : se refusant à une critique pavlovienne de la « démocratie poutinienne », le cinéaste est pris dans un étau américano-russe digne de la Guerre froide.

Andreï Nekrasov vient de poser à Roissy. On le retrouve quelques heures plus tard dans le salon de l'hôtel Hyatt près de la gare Saint-Lazare. Sa tignasse blanche et bouclée borde ses yeux clairs. Ses mains qui s'agitent lui donnent un air d'éternel étudiant, en quête d'authenticité et de justice. Il a pourtant la soixantaine passée et n'est pas un inconnu dans le monde du cinéma et de la politique russes.

Il maîtrise parfaitement l'anglais et l'allemand et s'excuse en français pour son retard. Nekrasov réside quelque part entre Londres, Berlin, où vit sa compagne, et Oslo où il travaille à son prochain film. À Paris, il a gardé quelques amis croisés sur les bancs de Jussieu, une respiration pour ce jeune homme de Léningrad alors enfermé dans l'atmosphère brejnévienne. Son rêve est de filmer, ce qu'il apprend à l'université de Bristol en Angleterre. Assistant du grand Andreï Tarkovski, il ne tarde pas à percer : son premier court-métrage, *Springing Lenin*, est diffusé par la BBC et primé à Cannes en 1993. Très critique de la nouvelle



Russie d'Eltsine et de Poutine, Nekrasov devient le chouchou des milieux culturels occidentaux. Il est parmi ces dissidents qu'on s'arrache à Londres et Berlin. Avec *Rébellion, le cas Litvinenko*, le cinéaste connaît la gloire. Son enquête sur le meurtre de l'espion russe passé à l'ouest est sélectionnée hors compétition à Cannes en 2007. Poutine, Glucksmann, Berezovski,

Litvinenko et Politkovskaïa interviennent dans le documentaire. Il est encensé par le *New-York Times* et le *Guardian* mais sa maison finlandaise est saccagée, une photo de Litvinenko laissée dans son lit...

En 2015, c'est tout naturellement qu'il contacte le financier Bill Browder dont le comptable Sergueï Magnitsky est mort dans

une geôle russe sur fond de fraude fiscale. Il ne le sait pas encore, mais sa vie de cinéaste bascule. Il croit d'abord tenir un nouvel exemple de la cruauté des services de Poutine mais à travailler sur les circonstances du meurtre, il comprend que Bill Browder, le patron anglo-américain du fond *Hermitage*, n'est pas un *business angel*. Après avoir passé une décennie à profiter de la corruption et de l'économie casino de Moscou, le magnat est inquiet en 2004 par un contrôle fiscal et dénonce en retour une escroquerie d'État. Le financier de Londres fait évidemment de Magnitsky un martyr de la démocratie russe. Son lobbying au Sénat des États-Unis débouche sur des sanctions qui visent de nombreuses personnalités. C'est le *Magnitsky act*, fièrement exhibé par les Sénateurs les plus faucons de Washington : John McCain et Ben Cardin. Après le printemps arabe et la réélection de Poutine, le gel touche à nouveau les relations américano-russes et l'affaire Magnitsky tombe à pic. Le *Magnitsky act* vise depuis lors toutes les personnes qui ne respectent pas les droits de l'homme, comme les assassins de Jamal Kashoggi.

En 2016, le film-documentaire *The Magnitsky act, behind the scenes* remet en cause la version officielle de la mort de Magnitsky et passe donc mal. Sa diffusion au Parlement européen est brusquement annulée quelques heures avant sa projection. Arte, qui a financé le film, refuse de le diffuser en France et en Allemagne. Trois ans après, Andreï Nekrasov prépare sa revanche.

◆ **H.D.**

Quelle est votre situation aujourd'hui, trois ans après votre lâchage par Arte ?

Depuis que j'ai été déprogrammé en France et en Allemagne, c'est assez dur. Arte avait financé une version française, avec un coûteux doublage synchronisé. Malheureusement, le film n'est jamais sorti en France et Arte a demandé à notre producteur de rembourser près de 120 000 euros. Notre avocat a fait valoir que c'était impossible mais Arte doit encore expliquer pourquoi le film a été annulé. La chaîne avait approuvé toutes les conclusions de mon enquête avant de céder à la pression de Bill Browder et des politiques qui soutiennent ce canular « Magnitski ». Ils s'appuient sur le fait que Bill Browder, protagoniste du film, a retiré son accord en raison des critiques à son encontre. Mais comment faire des films d'investigation si les puissants interdisent ce qui les gêne, avec la bénédiction de la télévision subventionnée ?

Vous étiez un cinéaste engagé contre Poutine, membre du parti libéral Solidarnost : vos ennemis ou anciens amis disent que vous avez changé à partir de 2014, date de la révolution en Ukraine. Vous seriez désormais un agent du FSB...

Ça, je vous le dis tout de suite, je ne le laisserai pas passer et je poursuivrai cette diffamation en justice. J'ai été effectivement un des dirigeants du mouvement libéral Solidarnost (cofondé par le défunt Boris Nemtsov), membre du parti d'opposition Parnas. Le parti de Kassianov (*Premier ministre russe entre 2000 et 2004, désormais dans l'opposition, NDLR*) m'a même proposé d'être candidat aux élections parlementaires de 2016. Après la controverse autour de mon film, j'ai été exclu du parti. Quant à la révolution de Maïdan en 2014, j'étais à Kiev pour la soutenir. Les équipes de Browder ont sorti une petite phrase de son contexte dans un article où j'expliquais pourquoi certains pro-russes prenaient tel ou tel engagement en faveur de Poutine en Crimée. À partir de là, mais surtout à cause de mon film sur Browder, ils ont fait de moi un agent du Kremlin. Moi qui n'ai jamais reçu un kopeck de la Russie, y compris de la télévision russe !

C'est une situation paradoxale



quand on sait que Bill Browder était lui-même un fervent partisan du jeune président Poutine au début des années 2000...

Absolument. Browder a passé beaucoup de temps à expliquer pourquoi Poutine était un démocrate avant d'être inquiété par les services fiscaux. Quant à moi, je n'ai pas vraiment changé d'avis sur le système Poutine. En 2015, j'ai réalisé *In Search of Putin* pour Al Jazeera English. Habituellement, la BBC ou CNN sont très anti-russes et font pression en ce sens. Là j'ai vraiment pu faire ce que je voulais. Ils m'ont seulement demandé de poser la question suivante à tous mes interlocuteurs : « *Est-ce que la Russie de Poutine est votre Russie ?* » Mais c'est une question qui n'a aucun sens en Russie. Cette idée que Poutine est un Staline *light*, un homme autoritaire mais sous l'autorité duquel on peut quand même voyager et faire des affaires, est fautive. Même pour ses électeurs, Poutine ne fait pas partie de leur vie, ça ne marche pas comme ça. Il n'y a pas d'État profond en Russie.

Vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'État profond à Moscou comme il peut y en avoir un « deep state » à Washington ?

Disons qu'il n'y a pas d'État profond comme en Chine, avec un système qui contrôle absolument tout. C'est un autre préjugé idéologique occidental de croire, comme Browder, que la corruption russe est partout. Son récit est simple : je suis un Américain qui s'est enrichi proprement et je suis sali par des Russes corrompus. Or Browder est entouré de Russes qui ne produisent

« Comment faire des films d'investigation si les puissants interdisent ce qui les gêne, avec la bénédiction de la télévision subventionnée ? »

Andreï Nekrasov

rien mais spéculent sans arrêt sur les marchés financiers. Il est vrai qu'il y a de la corruption en Russie : seulement Browder a pour sa part dépassé allègrement la moyenne nationale. Karpov, qui enquêtait sur lui, avait déjà constaté que Browder avait réussi à faire classer un certain nombre de procédures. Aujourd'hui, Browder a été condamné en Russie par coutumace à neuf ans de prison, ce qui motive encore plus sa détestation de Poutine. C'est pour ça que son livre s'appelle *Notice rouge* (Kero, 2015) : il fait l'objet d'un mandat d'arrêt d'Interpol (une « notice rouge ») et il a déjà été arrêté à ce titre en Espagne avant d'être relâché. Il se prétendait l'ennemi numéro 1 de Poutine. Au début, c'était exagéré mais depuis 2012 et le *Magnitsky act*, il faut reconnaître que c'est en bonne voie...

En France, votre histoire n'a pas du tout été médiatisée. Il est vrai que BHL, qui préside le conseil de surveillance de la chaîne Arte, a soutenu publiquement Browder et Magnitsky à plusieurs reprises...

C'est une histoire complexe et je ne sais pas si BHL est intervenu pour faire interdire d'antenne mon film. Mais cela montre surtout que Browder maîtrise très bien les éléments de langage et la communication. Évidemment, il



a le génie des réseaux. Il est soutenu par l'establishment mondialisé. Dans chaque pays, il a des relais politiques au gouvernement, au parlement ou dans les médias. Mais surtout il a compris comment raconter l'histoire au grand public, comment fonctionne la propagande dans l'ère moderne. Aujourd'hui, il essaye d'étendre le *Magnitsky act* à l'ensemble de l'Europe à commencer par le Royaume-Uni et les pays baltes. L'histoire n'est donc pas terminée.

Karina Orlova dans *The national interest* a titré à propos de votre film : « Le gros mensonge russe ». Selon elle, il suffirait de quelques instants sur Google pour savoir que les policiers russes ont bien été mentionnés dans les témoignages de Magnitsky. Ce qui contredit votre version des faits...

Tout est dans le mot « mentionné ». Moi j'ai cherché des preuves d'accusations des policiers pas des suggestions alambiquées ou de simples mentions. Or Magnitsky, autre exemple d'inexactitude, ne s'est pas rendu de lui-même pour faire un signalement ou porter plainte à la police. Il a été convoqué. Mais pour les équipes de Browder, ce genre de nuance n'a pas d'importance. De même pour la profession de Magnitsky que Browder dépeint comme « son avocat », qu'il aurait spécialement engagé pour le défendre contre une escroquerie des policiers. Or Magnitsky était, plus simplement, son comptable depuis très longtemps. Et il était l'architecte de son programme d'évasion fiscale dès 2000.

On vous a aussi accusé d'être soutenu par Natalia Veselnitskaya, la fameuse avocate russe qui a rencontré



Donald Trump junior, Jared Kushner et Paul Manafort dans la tour Trump. Elle était présente lors de la projection de votre film à Washington. Avez-vous été menacé ?

Physiquement non, mais moralement oui. De telles attaques rendent la vie extrêmement difficile. Que mon travail soit considéré comme impartial est la question centrale de mon existence. Si vous avez un nom russe, aujourd'hui, vous êtes écrasé par la moindre suspicion de défense de la Russie. Dans ce cas, les attaques morales peuvent être plus douloureuses, efficaces et durables que les attaques physiques.

Curieusement, en Russie, qui est censée être contrôlée par le Kremlin, j'ai été attaqué aussi féroceusement qu'à l'Ouest, sinon plus. Cela montre que des gens comme Browder, avec leur argent et leur discours néolibéral, sont souvent plus puissants que Poutine, même en Russie. J'ai donc perdu des amis très proches. Mais personnellement, je refuse de faire comme dans certains documentaires, où l'on brode un scénario à partir d'une scène liminaire.

Bill Browder est presque l'acteur principal de votre enquête. On voit qu'il apprécie assez peu que vous lui opposiez des questions précises sur sa version des faits

Browder élude toujours mais il a besoin du jugement d'un tribunal pour entériner sa version des faits. On voit très bien que c'est un lobbyiste qui a déjà reçu l'onction médiatique et politique. Cependant, un verdict judiciaire, celui d'un magistrat, le protégerait de ses contradicteurs. Mais jusqu'à ce jour, il n'y parvient pas...

Comment voyez-vous la situation des prisonniers politiques en Russie ?

Paradoxalement, les seuls prisonniers qui peuvent se considérer comme



« politiques » au sens technique du terme sont des nationalistes.

Alexei Navalny est un nationaliste selon vous ?

Oui, de la pire sorte. Il manipule les émotions nationalistes sans être un patriote honnête. Browder m'a dit, quand nous étions encore amis, que l'Occident et lui travaillaient pour faire de Navalny le prochain dirigeant de la Russie. Mais c'est un nationaliste ! lui ai-je dit. Browder a répondu : « Bien sûr, mais Navalny nous écoute ».

« Que mon travail soit considéré comme impartial est la question centrale de mon existence. Si vous avez un nom russe, aujourd'hui, vous êtes écrasé par la moindre suspicion de défense de la Russie. »

Andreï Nekrasov

Le *Financial Times* m'avait demandé d'écrire un article au sujet de l'opposition russe. Je l'ai fait mais le journal m'a demandé d'expliquer la phrase « *Navalny is a divisive figure* ». J'ai répondu que beaucoup d'opposants se sont discrédités par des insultes racistes à propos de Géorgiens, d'Ouzbeks ou d'autres. Je leur en ai envoyé des extraits. L'article a été annulé. Navalny emploie des équivalents des mots « kikes » (juif, très péjoratif) pour nommer les Ouzbeks, Tadjiks ou Géorgiens, que Poutine n'oserait jamais employer. Navalny correspond au dicton de Roosevelt : « *C'est peut-être un fils de pute mais c'est notre fils de pute* ».

◆ **Propos recueillis par H.D.**



THE MAGNITSKY ACT, BEHIND THE SCENES (2h 32)
D'Andreï Nekrassov

Le péril jaune et rouge

LA CHINE E(S)T LE MONDE ♦ Emmanuel Dubois de Prisque et Sophie Boisseau du Rocher ♦ Odile Jacob ♦ 295 p – 23,90 €

Deux chercheurs (Ifri et Institut Thomas More) conjuguent leurs efforts pour alerter le monde occidental sur la mondialisation chinoise. Toutes les prédictions annoncent que « l'Empire du milieu » redeviendra la première puissance mondiale au cours de ce siècle. Tout l'enjeu est de savoir si cette reconquête sera loyale ou non. Pékin a un rapport au monde extérieur compliqué. Il cherche à se défendre, voire à prendre sa revanche sur les humiliations passées. On peut légitimement douter de ses bonnes intentions. Pour les auteurs, qui défendent sans complexe



le point de vue euro-atlantique, la réponse est claire : la Chine avance masquée et il est temps d'ouvrir les yeux. On peut toutefois regretter que les nombreuses fragilités internes de la Chine ne soient pas traitées, ce qui trahit un biais dans l'analyse de la confrontation sino-américaine. Si l'ouvrage est très sérieux et parfois un peu long, il a le mérite de balayer tous les secteurs de l'émergence chinoise. Il faut faire l'effort de s'accrocher : les bons ouvrages sur la politique extérieure de la Chine sont rares.

♦ **Hadrien Desuin**

Une opération en bois de sycomore



LA GUERRE DE L'OMBRE EN SYRIE. CIA, PÉTRODOLLARS ET DJIHAD

Maxime Chaix

Erick Bonnier

216 p. – 20 €

Pendant cinq ans, une coalition internationale a bombardé le nord de la Syrie et de l'Irak afin d'éradiquer l'État islamique. Pourtant, cette organisation terroriste a bénéficié d'un approvisionnement continu en armes qui lui a permis de poursuivre son combat.

Le livre du journaliste indépendant Maxime Chaix revient sur les faux-semblants de cette affaire. Cette stratégie, « planifiée dès 2007 par le prince Bandar, avec l'appui de l'administration Bush et l'aval d'Israël », consistait à couper le « croissant chiite » (Hezbollah libanais, Syrie, Irak, Iran) en instrumentalisant la nébuleuse islamiste. Dès le début des manifestations de 2011 en Syrie, l'opération *Timber Sycamore* (Bois de sycomore) est mise en place. Une dizaine de milliards de dollars, dont la plupart venus d'Arabie Saoudite, sont dépensés pour former ce qu'on a appelé les « rebelles modérés », et leur fournir plusieurs dizaines de milliers de tonnes d'armes et de munitions. La

plupart de ces armes se retrouvent ensuite entre les mains de Daech et du Front al-Nosra, le successeur d'al-Qaïda, tant les différences qui séparent les groupes djihadistes syriens sont mouvantes et poreuses.

Malgré tout, relève Chaix, « cette politique échouera à renverser le gouvernement syrien, mais aggravera et prolongera ce conflit, en favorisant la montée en puissance de la nébuleuse djihadiste au Levant. » Seule l'intervention russe en 2015 sauve la Syrie de la destruction totale. Finalement, Bachar-al-Assad se maintient au pouvoir et le Hezbollah et l'Iran ont renforcé leur influence.

L'implication de l'Occident et des pays du Golfe dans le soutien aux milices islamistes avait été dénoncée depuis le début par un certain nombre de chercheurs, de journalistes et d'hommes politiques. C'est tout le mérite du livre de Maxime Chaix de recenser et d'analyser toutes ces sources qui nous montrent que les faits étaient connus, tout au moins par ceux qui savaient lire.

♦ **Serge Gadal**

Comment les Frères musulmans colonisent l'Hexagone



QATAR PAPERS

Christian Chesnot

et Georges Malbrunot

Michel Lafon ♦ 295 p. – 18,95 €

Il faut absolument lire la passionnante enquête des grands reporters Christian Chesnot et Georges Malbrunot. Pour avoir été les otages de djihadistes pendant plusieurs mois, ils savent à qui ils ont affaire. Et ce livre n'est pas leur premier sur les amis du Qatar. Il se trouve qu'une source, probablement intérieure aux services de renseignements (on pense à Tracfin), leur a livré un épais dossier sur les investissements de l'association *Qatar Charity*. Sous couvert d'action de bienfaisance et d'humanitaire, toute une stratégie de propagation religieuse est mise à jour. Chaque « mosquée-cathédrale » à Mulhouse, Poitiers, Lyon et autres a fait l'objet de discrets et tortueux mouvements financiers, à peine contrebalancés par l'incompétence et la veulerie des chefs de projets en France. On observe au passage, chiffres et documents à l'appui, combien l'islamisation de la France progresse sans bruit mais à grandes enjambées. La connexion avec les Frères musulmans, toujours secrète, est évidente. C'est un mal plus sournois que les attentats. Il se fait silencieusement par la culture et l'éducation, souvent par un double discours rassurant en direction d'élus naïfs ou cyniques. Un gramscisme hallal qui peut être qualifié sans aucune retenue de « bête immonde » et de « nauséabond ». ♦ **H.D.**

Brésil

Jair Bolsonaro, Docteur Président et Mister Twittos

Le 1^{er} janvier, **Jair Bolsonaro** devenait le 38^e président du Brésil. Alors que sa décapotable officielle le conduisait au pied du palais du Planalto afin qu'il y revête l'écharpe présidentielle, le tout nouveau président était loin d'imaginer quel chemin de croix s'ouvrait devant lui.

Pourtant, tout avait bien commencé. Auréolé d'une victoire éclatante au bout d'une campagne folle, mettant fin à douze ans de gauchisme, Bolsonaro constitue rapidement son équipe avec des profils très variés mais complémentaires. On y trouve des ministres au profil plutôt technique, comme le juge Sergio Moro, nouveau ministre de la Justice et de la Sécurité Publique, ou l'économiste libéral Paulo Guedes au Bercy local. Sans surprise, un nombre important de militaires occupe des postes stratégiques, notamment à la tête du puissant ministère des Mines et de l'énergie ou à la Communication de la présidence. Le troisième groupe des proches du président, garants de l'idéologie conservatrice, est constitué d'évangéliques comme la ministre de la femme, de l'enfance et de la famille, Damara Alves, « pasteur » aux positions conservatrices, ou des proches du philosophe Olavo de Carvalho, le « gourou » de droite, qui ont été placés respectivement à la tête du ministère de l'Éducation et de celui des Affaires étrangères.

Une fois les équipes en place, une avalanche de décrets a été prise, et des projets de loi ont été déposés, la réforme des retraites et le « paquet anti-crime » étant les plus impressionnants. Dans le domaine de la sécurité, on assiste également à un effet « Bolsonaro-Moro », le nombre d'homicides violents ayant chuté de 25 % les deux premiers mois de 2019 par rapport à l'année précédente, cette chute se doublant d'une augmentation de la létalité policière, notamment dans l'état de Rio de Janeiro où la police n'a jamais autant tué. L'opération anti-corruption *Lava Jato* continue de semer l'effroi parmi les politiciens corrompus, mettant pour quelques jours derrière les barreaux le tout jeune président à la retraite Michel Temer, privé de son immunité et rattrapé par ses magouilles.

Affichant une grande complicité idéologique avec Trump, Bolsonaro a obtenu des avancées consistantes pour le Brésil.

Mais rapidement les crises se sont succédé. À la mi-février, le Secrétaire général du palais présidentiel, Gustavo Bebianno, est démis de ses fonctions. En cause, le tweet d'un des fils du « Mythe », Carlos Bolsonaro, traitant Bebianno de « menteur » dans une sombre histoire de financement illicite de la campagne. Un autre échange de tweets et des déclarations à l'emporte-pièce ont failli créer une rupture totale entre le clan Bolsonaro et le président de la chambre des députés Rodrigo Maia, qui joue pourtant un rôle fondamental dans le processus législatif actuel. Les Brésiliens ont également découvert l'incapacité totale du ministre de l'Éducation Ricardo Vélez Rodríguez de mener à bien n'importe quelle réforme ou projet, fragilisant Bolsonaro qui avait beaucoup parlé du rôle central de ce ministère pendant sa campagne : Velez a donc logiquement été remplacé fin mars par un autre proche de Olavo de Carvalho.

La seconde difficulté du nouvel exécutif brésilien et non des moindres, est la sous-représentation du parti au pouvoir au Parlement. Issus d'une élection proportionnelle à un tour, les députés et sénateurs représentent de nombreuses formations politiques différentes. Alors que les Brésiliens votaient massivement pour Bolsonaro au premier tour des présidentielles, les élections législatives qui ont eu lieu le même jour plaçaient en tête... le Parti des Travailleurs de Lula ! Aussi, pour contourner cette difficulté et obtenir le vote d'un texte, les différents exécutifs ont toujours dû faire des concessions et offrir des responsabilités aux autres partis. Jair Bolsonaro veut en finir avec cette pratique appelée « Toma-lá, dá quá » (littéralement, « prends ceci, et donne-moi cela »), mais il se retrouve dépourvu de leviers pour faire passer ses réformes, notamment celle des retraites qui génère beaucoup de résistances au sein même de son camp, alors qu'elle est réputée nécessaire pour les finances publiques du Brésil. À cela s'ajoute l'omni-



présence des fils de Bolsonaro qui commence à agacer les plus fidèles alliés du président !

En politique étrangère, nous assistons au grand retour du Brésil sur la scène internationale. Alors que personne ne voulait s'afficher publiquement avec un Michel Temer empêtré dans la corruption jusqu'à la moelle, Jair Bolsonaro a multiplié les initiatives pour que le Brésil reprenne son rang de grande puissance, surfant sur l'effet de curiosité généré par son accession à la présidence, comme lorsqu'il fut invité à prendre la parole au Forum économique de Davos quelques jours après son investiture.

Régionalement, la crise au Venezuela a été l'occasion pour le Brésil de prendre le leadership latino-américain sur Maduro, au côté de l'allié américain, tout en laissant entendre qu'une intervention armée était inenvisageable. Les relations sont également excellentes avec le Chili de Piñera et la Colombie de Duque, ce qui forme avec Macri en Argentine le visage inédit d'une Amérique Latine de droite.

Mais l'épisode phare des 100 premiers jours de Bolsonaro reste sans conteste son déplacement aux États-Unis. Affichant une grande complicité idéologique avec Trump, Bolsonaro a obtenu des avancées consistantes pour le Brésil. Parmi les plus importantes, on retiendra le soutien de Washington à la candidature du Brésil à l'OCDE, la désignation du Brésil comme allié hors Otan, un accord spatial ouvrant la voie d'une réutilisation de la base de lancement d'Alcantara, et encore de grandes perspectives pour la filière agricole brésilienne.

Nous avons même vu un président brésilien mesuré en Israël, n'annonçant que l'ouverture d'un bureau commercial à Jérusalem et non pas le transfert de l'ambassade comme promis durant sa campagne, voulant visiblement préserver ses relations avec bon nombre de pays arabes, grands importateurs de poulets brésiliens. Aussi Bolsonaro sort clairement le Brésil du rôle de médiateur qu'il a pu avoir par le passé avec le Venezuela ou l'Iran, mettant ses pas dans celui de

la politique extérieure américaine.

Malheureusement les relations avec la France sont mauvaises depuis le premier jour, et le peu d'échanges existants, notamment par tweets n'ont fait que révéler la défiance entre les deux parties. La dernière venue d'un ministre français au Brésil commence à dater, et ce n'est pas la rencontre récente et discrète entre le grand chancelier de la Légion d'Honneur, le Général Benoît Puga en visite au Brésil, avec le vice-président qui va fondamentalement bouleverser cet état de fait. Pourtant, c'est la France qui a le plus à perdre dans cette posture, et la perte récente par Naval Group d'un marché brésilien de construction de corvettes au profit de l'allemand TKMS semble être le début d'une série de défaites de notre industrie qui a beaucoup vendu au Brésil ces dernières années. Le plus incompréhensible est le manque de cohérence de nos dirigeants, qui font des courbettes à l'Arabie Saoudite, pays

connu pour sa conception originale des droits de l'homme, mais qui ne veulent pas adresser la parole à Bolsonaro sous prétexte que c'est un dangereux fasciste...

Toujours très provocateur, Bolsonaro continue de *troller* la presse *mainstream* qui ne lui fait aucun cadeau, avec les petites phrases dont il a le secret, affirmant par exemple que le « nazisme était de gauche », que le « coup d'État de 64 a sauvé le Brésil » ou que le régime de Pinochet a posé les « bases macroéconomiques » du Chili. Le « Trump de l'Amérique du Sud » ne doit pas oublier qu'à force de conduire avec un portable à la main, il risque d'envoyer le Brésil dans le mur ! Si ses tweets outranciers fonctionnaient alors qu'il était candidat, il doit maintenant réaliser qu'il est le Président de tous les Brésiliens et que de sa capacité à fédérer dépendra la mise en place des réformes dont le pays a besoin.

◆ **Sébastien Ferreira**

Les Essais

Gilles-William Goldnadel L'hystérie des foules médiatiques



Il récuse la pensée de masse, l'abêtissement et l'avilissement du peuple et se lance le défi de psychanalyser les médias : névrose, folie, hystérie, haine. Les foules médiatiques seraient-elles gangrénées jusqu'à la moelle ? Face au pathos imposé et dégoûlant, **Gilles-William Goldnadel** préfère se livrer avec pudeur à propos de la Shoah et de la place de l'homme juif dans la société.

Qu'appellez-vous « névroses médiatiques » ?

Cela fait longtemps que je vitupère les médias, et j'ai essayé dans ce livre de comprendre en quoi il y avait une névrose médiatique. Mon livre s'adresse à tous les gens qui considèrent que le monde ne tourne pas rond, qu'il est vraiment cinglé pour parler crûment. J'ai donc vu, dans cette folie, la marque de l'hystérie que l'on retrouve dans l'hystérie des foules : j'ai été lire *La psychologie des foules* de Gustave Le Bon, revue par Sigmund Freud, qui expliquent tous les deux en termes assez peu amènes, ce qui caractérise une foule : la foule est puérile, suiviste, proprement hystérique, elle s'alimente davantage de haine que d'amour ; la foule est panurgiste, presque par définition, et surtout elle est plus à

la recherche de croyances que de vérités. Aujourd'hui, les individus isolés chacun dans leur coin, mais reliés tous électroniquement et connectés médiatiquement, forment une foule avec ces mêmes caractéristiques.

La parole publique s'est en effet libérée sur les réseaux sociaux. Est-ce pour le meilleur ou pour le pire ?

J'ai le sentiment que c'est plutôt pour le pire que pour le meilleur, mais je reconnais que grâce aux réseaux électroniques le monopole des *fakes news* a été perdu par le service public audiovisuel ; c'est pour ça d'ailleurs qu'il en veut beaucoup aux réseaux sociaux. Cependant, il possédait surtout le monopole du *fake* par occultation : il est très rare que l'on vous

cache complètement un événement. Mais si on le raconte dans un article de quatrième page, c'est une occultation de fait ; inversement, on va surexposer ce qui arrange. De ce point de vue-là, grâce soit rendue aux réseaux sociaux. Pour le pire cependant, l'hystérie des foules médiatiques qui existait, déjà, via la télévision ou les journaux, a été exponentiellement multipliée. Mais pour reprendre le fil de la première question, il y a une névrose beaucoup plus profonde qui est proche du masochisme voire de la paranoïa : c'est la grande honte occidentale, la grande honte blanche qui ne vient pas tant de la honte de l'esclavagisme – si ça n'était que ça, les Arabes devraient davantage encore avoir plus honte que les Occidentaux, la traite négrière arabe étant bien plus ancienne et bien plus importante que la traite atlantique. Non : le colonialisme et la honte du colonialisme ont été revisités par la honte de la Shoah.

Est-il normal en tant qu'européen d'avoir honte de la Shoah ?

Cette honte est totalement injustifiée : à supposer même que je m'adresse au fils ou au petit-fils d'un collaborateur patenté, il ne devrait nourrir la moindre honte par rapport à son collaborateur de grand-père.

Comment est-on passé d'une honte éventuellement légitime à une autoflagellation contreproductive ?

Par le biais de la névrose : je récuse le mot honte, auquel je préfère celui de souffrance. Pour ma part, je suis un juif parfaitement assumé, la Shoah reste pour moi une souffrance indicible, une partie de ma famille est morte dans les chambres à gaz. J'ai toujours été gêné par un pathos autour de la Shoah, mais il se trouve que je n'aime pas le pathos en général, auquel je préfère un deuil pudique. Ceci fermement posé, je considère par exemple que la création de l'État d'Israël est une formidable consolation pour celui qui vous parle. Il y a une image que je déteste, celle d'un soldat allemand qui, avec la pointe de sa badine, lève le

menton d'une vieille juive en fichu, je le vis encore comme une manière d'humiliation. La réponse merveilleuse de Tsahal à Goebbels qui disait « Vous avez déjà vu un soldat juif ? » me convient bien volontiers. Ce que je réproûve, c'est une honte qui serait héréditaire, et cette obsession de la Shoah, cette sauce Shoah mise à tous les plats, c'est l'excès qui caractérise la névrose. Quand je m'engage avec ma chère Oriana Fallacci, je lui dis : « Oriana, je ne crois pas que vous ayez raison de penser que la civilisation occidentale est supérieure à la civilisation orientale, c'est bien en Occident que s'est créée la Shoah ». Ainsi moi-même je n'oublie pas cela, mais je dénonce l'hystérie et l'excès qui sont la source de cette névrose contemporaine.

Le juif serait-il aujourd'hui aussi perçu comme un « super blanc » ?

Oui, je suis vécu moi-même comme un super blanc et un super chrétien. C'est pour ça que le sort des « petits blancs » me concerne. Les juifs ne sont au fond que les plus détestés des détestés. Les petits blancs se font frapper aussi dans certaines banlieues : en réalité ce qui arrive à Ilan Halimi, c'est le sort du « petit blanc » de tous les jours lorsqu'il lui arrive d'être rançonné. Effectivement, il y a eu la prime à l'antisémitisme parce que ses bourreaux croyaient qu'Ilan Halimi avait plus de thune qu'un Jean-François Dusmenil qu'on trouve en banlieue, que donc ça valait davantage le coup de le kidnapper et de racketter ses parents. Et si en plus on peut le frapper... L'être humain a besoin de se donner bonne conscience lorsqu'il commet le mal. Dans l'esprit pervers d'un Fofana

les tortures contre Ilan Halimi pouvaient se justifier comme une vengeance pour le sort fait aux Palestiniens. Il y a aussi cela dans ce crime et dans l'antisémitisme des banlieues.

Depuis la Shoah, le juif a été perçu comme victime respectable. Mais, à partir du moment où il se défend, il devient une figure honnie. Tout ce qui est assimilé au dominant ne peut pas être juste et tout ce qui est perçu comme faible est forcément juste. N'y aurait-il pas une impossibilité à penser les choses d'une manière plus complexe ?

Dans l'univers post-chrétien, le juif a servi à bâtir une nouvelle religion. Appelez-la religion de la Shoah, religion des droits de l'Homme, comme vous voulez. De la même manière qu'Hitler incarnait de manière assez convaincante l'Antéchrist, le juif déporté en pyjama rayé incarnait de manière extrêmement convaincante aussi le nouveau Christ. C'est pareil : il ne se défend pas, il est maigre, il est décharné, il est donc, dans l'univers post-chrétien – celui du christianisme sans Dieu – Jésus le juif. Ainsi, le « premier » juif, le juif en pyjama rayé, n'est pas vécu comme un blanc, et d'ailleurs, la description du juif par les nazis, et par les antisémites de la grande époque, en fait un métèque voire un « nègre ». Cela a permis d'ailleurs aux juifs de se réconcilier avec une partie de la chrétienté encore subsistante ainsi qu'avec le monde post-chrétien, puisqu'il n'était

« Ce que je réproûve, c'est une honte qui serait héréditaire, et cette obsession de la Shoah, cette sauce Shoah mise à tous les plats, c'est l'excès qui caractérise la névrose. »

Gilles-William Goldnadel

plus le juif déicide ou mercantile. C'était le juif Jésus lui-même. Sauf qu'encore une fois, patatras... Le drame moderne juif, à l'époque où le blanc a mauvaise presse, c'est d'avoir été blanchi sous les harnais israéliens, c'est Israël qui fait que le juif devient un blanc au carré, telle est la dernière ruse d'Adolf Hitler : avoir fait que le juif est aujourd'hui détesté à qualité de super blanc. Mais pour revenir à la description du panthéon rose des non-blancs, le Palestinien a remplacé le juif à pyjama rayé sur sa croix dès l'instant où le juif a été déchu d'être une victime, dès l'instant où il est devenu blanc et qu'il a remporté des victoires militaires. Ensuite vous avez l'immigré, vous avez toute une déclinaison de victimes non blanches, puis on passe à d'autres victimes qui ne sont plus des victimes chromatiques, mais des victimes d'une certaine manière du mâle hétérosexuel blanc – l'homosexuel et la femme. Dans les sables du Sinaï, voici un juif qui se défend. Celui qui adore le juif en pyjama rayé l'abhorre en uniforme kaki. De ce point de vue-là, vous ne pouvez être aimé que si vous êtes victime, que si vous ne vous défendez pas, à condition de ne pas être blanc, c'est-à-dire dans le camp de l'Antéchrist. Là, vous ne pouvez pas valablement utiliser la force. Raison qui explique la détestation de l'État-nation occidentale, et seulement lui. Il ne peut pas utiliser son armée sans qu'elle ressemble à la Wehrmacht, ne peut pas utiliser sa police sans qu'elle ressemble à la Gestapo, et ne peut pas protéger ses frontières. Tout est comparé au moins inconsciemment à l'Allemagne nazie. Et parfois consciemment, on l'a constaté avec les migrants. Trump est comparé à un nazi par exemple, on l'a vu lors de l'attentat de Pittsburgh contre une synagogue ou après celui de Christchurch. Dans mes moments d'optimisme, je pense néanmoins que nous sommes en train de sortir du système post-shoah-tique, parce que ce système se ridiculise. ♦ **Propos recueillis par Rémi Lélian et Gabriel Robin**

FOULE EN DÉLIRE

NÉVROSES MÉDIATIQUES, LE MONDE EST DEVENU UNE FOULE DÉCHAÎNÉE ♦ Gilles-William Goldnadel ♦ Plon ♦ 249 p. – 19,90 €

Au travers de ce qu'il appelle l'Église Cathodique, Gilles-William Goldnadel, dépeint un monde qui s'emballe dans la folie. Cette folie, c'est celle de la névrose que les médias accentuent en lui donnant un pouvoir de conduction ignoré auparavant. Goldnadel s'attaque sans précautions rhétoriques à ce qu'il appelle la religion de la Shoah ; celle-ci n'ayant quasiment plus rien à voir avec la Shoah puisqu'il s'agit, grâce à elle, de nazifier systématiquement tout ce qui ne va pas dans le sens de la lecture névrotique d'une élite éprise, tel Narcisse, de sa propre image. Ainsi, pour la foule médiatique les Israéliens sont devenus des nazis, les Palestiniens des déportés, et plus largement les blancs la figure unilatérale du mal absolu. C'est cette terrible explosion de la réalité au profit de la représentation névrotique d'un monde médiatique fasciné par son propre délire que Gilles-William Goldnadel cartographie avec intelligence, en nous offrant une sorte de précis de décomposition de la morale commune. ♦ **R.L.**



Guillaume Zeller

L'Indochine sous la terreur japonaise

Guillaume Zeller dévoile un pan historique méconnu : l'invasion japonaise de l'Indochine, alors colonie française, et le fonctionnement de la « Gestapo japonaise »

Les Français connaissent mal cette page de leur histoire : quelle est la situation de l'Indochine durant la Seconde guerre mondiale ?

L'Indochine, c'est 750 000 kilomètres carrés : au nord le Tonkin, au centre l'Annam, au sud la Cochinchine, plus deux royaumes qui lui sont associés étroitement, le Cambodge et le Laos. Les Européens y sont très peu nombreux – 40 000 dans toute l'Indochine, dont 18 000 militaires – et essentiellement concentrés à Hanoï-Haïphong, à Saïgon. C'est une colonie prospère, on l'appelle la perle de l'empire. C'est aussi une position stratégique dans cette région du Pacifique. La France est encore la nation qui a gagné la Première Guerre mondiale, et elle est auréolée de ce succès. Ses armes sont puissantes, et elle est respectée. Néanmoins se dessine une menace au nord depuis l'attaque perpétrée par le Japon en Chine, d'abord en Mandchourie puis à la fin des années 30 vers Pékin et Shanghai. Tchang Kai-Chek est acculé à la frontière tonkinoise, ce qui crée une zone de tension préoccupante. Voilà pour le contexte extérieur. À l'intérieur, les autorités françaises ont à cœur de combattre une série de séditions, nationalistes ou communistes pour la plupart.

Que se passe-t-il en 1940 ?

Après la défaite sur le territoire national, le général Catroux qui dirige l'Indochine, s'appête à céder à la pression des Japonais qui réclament des possibilités

de passage au Tonkin pour asphyxier la Chine. Curieusement, c'est Vichy qui va lui taper sur les doigts en rejetant ces concessions, et en prônant la fermeté face aux prétentions japonaises. Catroux est évincé et l'amiral Decoux prend la tête de l'Indochine, ce qui lui confère une estampille « Vichy » à ce moment-là, puisqu'il a été recommandé par l'amiral Darlan. Mais Vichy comprend que la position est intenable et Decoux doit se résoudre à des concessions.

Cette évolution est-elle idéologique – le Japon étant lié aux forces de l'Axe – ou pragmatique, la France n'ayant pas les moyens de résister ?

Je crois que Decoux, qui va certes appliquer les directives du régime de Vichy sur les statuts des juifs et les loges maçonniques, est surtout mû par des considérations pragmatiques : maintenir au maximum la souveraineté française sur les terres d'Indochine. Il va donc accorder quelques concessions, mais le moins possible, même si petit à petit le Japon va obtenir un droit de passage au Tonkin, et établir des garnisons dans le Sud. Son souci majeur, et ce le sera jusqu'en 1944-1945, sera de maintenir le drapeau Français en Indochine en vue d'une reconquête possible.

Vous montrez aussi que la France n'a pas d'amis à ce

moment-là, les Américains souhaitant la fin de l'Indochine française

Jusqu'en décembre 1941 et Pearl Harbour, les Français ne peuvent pas compter sur les Américains, qui ne sont pas entrés en guerre. Les Britanniques sont plus favorables à la cause française, mais pris eux-mêmes dans une situation extrêmement complexe. Les Chinois combattent les Japonais pied à pied et n'ont aucun moyen de nous aider non plus. Les Européens d'Indochine sont donc totalement seuls et ne peuvent pas bénéficier de renforts venus de métropole ou d'Europe.

Comment se déclenche l'invasion japonaise de 45 ?

Un premier combat avait opposé Français et Japonais dès septembre 1940 du côté de Lang-Son dans le nord, à la frontière de la Chine. Cet épisode sera court, mais fera quand même des dizaines de morts. S'établit ensuite une forme de coexistence relativement pacifique jusqu'en mars 1945. Le 9 mars, les troupes japonaises qui disposent de garnisons sur tout le territoire indochinois, passent à l'attaque. Les autorités françaises avaient eu connaissance de signes avant-coureurs quatre ou cinq jours auparavant. Elles n'avaient certes pas les moyens de se défendre face à cet adversaire puissant, néanmoins elles auraient pu organiser une riposte plus efficace. À quelques exceptions près, les Français vont être pris au dépourvu. Ils vont néanmoins se battre avec héroïsme. Les tués sont innombrables, notamment à Hanoï et Haïphong, les combats les plus héroïques ayant lieu au Tonkin. Mais en trois jours, l'affaire est pliée : l'Indochine tombe sous la coupe japonaise.

Pour en venir au titre de votre livre : qu'est-ce que la Kempeitai ? La Gestapo japonaise ?

On la surnommait en effet « Gestapo japonaise ». Il faut se garder cependant d'une comparaison tentante entre les nazis et les troupes de l'empereur du Japon. Cela n'exonère pas le Japon de ses exactions, mais les façons d'agir, les idéologies et les cultures sont différentes. La *Kempeitai*, c'est la gendarmerie japonaise. Ce sont des militaires qui suivent les contingents au cours de leurs opérations et pourchassent les opposants. En Indochine la *Kempeitai* récupère au sein de la sécurité mili-

« En Indochine la Kempetaï récupère au sein de la sécurité militaire vichyste les fiches des résistants et les poursuit. »

Guillaume Zeller

taire vichyste les fiches des résistants et les poursuit. Mais la *Kempetaï* va aussi pourchasser les Européens pour des prétextes aussi futiles que la possession d'un appareil photo, d'un poste radio ou encore de quelques cartouches de chasse. Des Européens sont incarcérés par la *Kempetaï* dans des centres de détention et de torture, essentiellement à Hanoï, Haïphong, Saïgon, Phnom Penh ou Hué. La torture sera systématisée, et s'il est très difficile de savoir combien de personnes l'ont subie, les méthodes déployées sont pour le coup les mêmes que celles des tortionnaires nazis : le supplice de la baignoire, l'électricité, le fer à souder...

C'est donc un système que les Japonais appliquent partout ?

C'est en Chine et en Corée que les Japonais ont été les plus radicaux. Mais ils ont déployé des méthodes comparables dans d'autres régions, comme aux Philippines. Outre ces centres de détention, il existait des « camps de concentration » à Hoa Binh et à Pak-

song. Je sais que l'expression peut prêter à confusion et qu'il faut rester prudent et délicat dans son emploi. Néanmoins un décret de 1951 reconnaît une série de lieux comme lieux de déportation en Indochine, et confère à ceux qui y ont été le statut de déportés. Ces camps ressemblent par certains aspects à celui décrit dans *Le pont de la rivière Kwai*, même si les survivants racontent que le panache et l'héroïsme y étaient presque impossibles tant les conditions de détention étaient atroces.

Mais sont-ce des camps de travail ou d'extermination ?

Le terme d'extermination est inapproprié et trop connoté. Mais pour les prisonniers français qui sont conduits dans les deux camps évoqués, on enregistre en quelques semaines des taux de décès de 10 à 18 %. Il est plausible de penser qu'ils seraient devenus bien pires encore si le Japon n'avait pas capitulé. Les conditions étaient telles qu'elles suffisaient à tuer très rapidement. Les Français enfermés là-bas étaient des militaires déjà très faibles physiquement. Cela faisait quatre ans qu'ils étaient en Indochine et qu'ils n'avaient pas pu bénéficier d'une rotation. Ils souffraient tous de sous-nutrition. Des gens fatigués, qui en plus avaient subi des journées de combat extrêmement violentes. Il n'y a même pas de barbelés dans ces camps, car la jungle suffit, et ils sont affectés à des travaux sans intérêt, comme creuser

un trou pour le reboucher, avant d'en creuser un autre plus loin, ou couper un morceau de bois, le déplacer et le rapporter à son endroit initial. Ils sont donc épuisés rapidement. Ils meurent de bérubéri, de dysenterie, de typhus, de dénutrition... Toute une série de pathologies tropicales qui ne laissent aucune chance, ou très peu, si elles ne sont pas soignées à temps.

Il y a une dimension étrange : ce sont des camps de travail mais ce travail ne sert à rien.

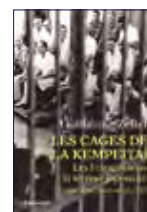
Oui, et l'on a pu voir la même chose dans d'autres systèmes concentrationnaires ou totalitaires, notamment communistes : une volonté de casser le moral par des travaux absurdes qui peuvent mener à la mort. C'est là une dimension perverse bien particulière.

Est-ce que ces crimes ont été reconnus au Japon ?

Le Japon demeure réticent à reconnaître les crimes perpétrés par l'armée impériale durant la guerre. Néanmoins il y a eu une tentative de châtier les responsables de ces crimes. Un tribunal a été mis en place à Tokyo sur le modèle de celui de Nuremberg. La France a cherché à déférer devant cette cour une série de criminels japonais, essentiellement des officiers de la *Kempetaï*, mais n'a jamais réussi à entrer dans les critères des crimes contre l'humanité. Ces hommes ont pour l'essentiel été jugés auprès du tribunal militaire de Saïgon lors de procès qui se sont étalés sur plusieurs années. *In fine*, il y a eu 63 condamnations à mort, dont 37 par contumace. Des chiffres à placer au regard de l'ampleur des crimes commis en Indochine. On estime qu'il y eut entre 2500 et 3000 morts sur 40 000 Européens, ce qui est tout de même non négligeable... Au début des années 50 tout est terminé, on n'en parle plus et la France est en pleine guerre d'Indochine. Il reste quatre ans avant Dien-Bien Phû, le sort des criminels japonais est devenu secondaire. ♦ **Propos recueillis par Rémi Lélian et Jacques de Guillebon**



Des officiers de la Kempetaï à bord d'un train (1935)



LES CAGES DE LA KEMPEITAI
Guillaume Zeller
Tallandier
324 p. – 20,90 €

La peuplcratie introuvable de Marc Lazar

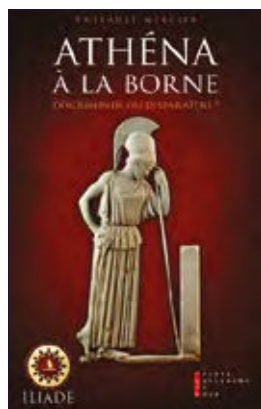


PEUPLECRATIE, LA MÉTAMORPHOSE DE NOS DÉMOCRATIES ♦ Ilvo Diamanti et Marc Lazar ♦ Gallimard ♦ 188 p. – 19, 90 €

Voilà un étrange petit livre signé d'Ilvo Diamanti, professeur de sciences politiques italien, et de Marc Lazar, professeur de sciences politiques, expert associé à la Fondation Jean Jaurès et directeur du Centre d'histoire de Sciences Po Paris. Le volume est surtout l'œuvre de Marc Lazar, Diamanti contribuant pour la partie italienne, autrement dit l'analyse des populismes de la péninsule. Les populismes sont le sujet véritable de cette « peuplcratie » : pour les auteurs, ils seraient à la source d'un nouveau moment de la démocratie, marqué par l'expression des « vrais gens », un mode autre de la démocratie qui en altérerait l'essence en donnant trop de poids aux réseaux sociaux, au numérique et aux idées des mouvements populistes. Ce serait une menace. Nous assisterions ainsi à « l'émergence d'une peuplcratie » en passe de remplacer nos démocraties

par un modèle « autoritaire ». L'essai fait pourtant chou blanc. Il ne contient rien de neuf concernant l'analyse des populismes, et il faudrait avoir vécu loin de l'Europe, n'avoir rien lu et ne s'être jamais informé depuis 5 ans pour y découvrir quelque chose. La notion de peuplcratie ne se distingue guère de celle de populisme, tout aussi floue. Si l'analyse de Lazar est si légère et peu convaincante, c'est qu'elle est produite avec les postulats habituels des sociaux-libéraux et rate ainsi l'essentiel : la « démocratie » actuelle n'est victime de rien d'autre que d'elle-même, et c'est bien cela que disent les peuples. Le livre donnera cependant un aperçu utile de ce qui s'apprend à Sciences Po Paris, permettant ainsi de mieux comprendre ce qui se dit de manière uniforme sur les plateaux de télévision et dans les studios de radio. ♦ **Mathieu Baumier**

Athéna racisée



ATHÉNA À LA BORNE : DISCRIMINER OU DISPARAÎTRE ?

Thibault Mercier
Pierre Guillaume de Roux
192 p. – 16 €

Avec courage, mais aussi pondération, l'avocat Thibault Mercier en appelle au sens commun pour remettre en cause la loi Pleven de 1972, véritable pierre angulaire des politiques contemporaines favorisant le multiculturalisme et les revendications « identitaires ». Au premier abord, il pourrait sembler que l'Assemblée nationale (alors dominée par les gaullistes de l'UDR) ait tout simplement traduit dans le droit français une convention internationale, élaborée par les Nations-unies pour lutter contre les « discriminations raciales ». Difficile de trouver à y redire, qui plus est dans le contexte de l'époque, marqué par la lutte pour les droits civiques aux États-Unis. Mais la réalité est quelque peu différente : loin de se limiter aux critères de race, d'ethnie ou de religion comme le faisait l'ONU, la loi de 1972 supprima simplement le critère de nationalité. La République cessait dès lors d'être essentiellement celle des Droits de l'Homme *et du Citoyen* pour s'offrir à l'utopie de la République universelle chère à Anacharsis Cloots (exclu de la Convention par le très « nationaliste » Robespierre en tant qu'étranger, finalement guillotiné en 1794). En plein développement de l'État providence, mais aussi à la veille d'une crise économique sans précédent, la loi Pleven rayait d'un trait la distinction du national et de l'étranger. Elle fragilisait de fait notre ordre social et remettait en cause les fondements de tout ordre politique : « *En punissant pénalement la préférence nationale, la loi Pleven a finalement interdit à la nation française de défendre sa propre existence* ». Un séisme dont les manifestations se communiquent à des pans croissants de la société française... Mais jusqu'où ? Il est impossible de réduire un être concret et une communauté concrète à une « pure essence » ou à la « pure universalité » sans les anéantir. Tant qu'un être vit, il se distingue et s'associe selon ses préférences. Dans la mort du corps en revanche, il a peut-être tout loisir d'assouvir sa passion de l'indistinction... Et encore. Nous n'en sommes pas certains.

♦ **Benjamin Demeslay**

Jeu de massacre



L'ERREUR ET L'ORGUEIL
Roger Scruton
L'Artilleur
504 p. – 23 €

Scruton, en bon conservateur anglais, est un disciple de Burke dont il a hérité les bonnes manières intellectuelles : le dédain des abstractions creuses, le refus du jargon et plus largement, de toute idéologie. Stratège, il pratique l'art de retourner contre les progressistes leur arme favorite : le soupçon radical. Cet ouvrage, panorama critique de l'œuvre des principaux penseurs de gauche depuis 1945, fait songer à une partie de chasse : l'ambiance est fort civile, l'allure nonchalante mais la traque impitoyable. Scruton s'offre pour gibier les plus grands spécimens d'intellectuel progressiste, cette espèce protégée de tout contradicteur. Ainsi, les pensées de Lukacs, Sartre, Foucault, Deleuze, Lacan mais aussi, peu connues en France, de Hobsbawm et Thompson, sont-elles méthodiquement exécutées et dépecées. Quelques réserves cependant : certains concepts marxistes sont parfois expédiés avec désinvolture et il manque un chapitre consacré à Bourdieu, Chomsky, Butler dont les disciples nous polluent l'existence depuis trop longtemps. Néanmoins, un travail vivifiant et de salubrité publique.

♦ **François Gerfault**



Politiquement correct, chronique du mal en pire



L'EMPIRE DU POLITIQUEMENT CORRECT
Mathieu Bock-Côté
Éd. du Cerf
295 p. – 20 €

On serait bien tenté en découvrant un livre nommé *L'empire du politiquement correct*, en 2019, de lâcher : « Quelle audace ! ». Mais ce serait bêtement passer à côté du dernier livre de Mathieu Bock-Côté. On y retrouve son style à la fois limpide et incisif que l'on avait déjà pu contempler dans son ouvrage de 2016, *Le multiculturalisme comme religion politique*. Cet essai a la particularité d'être moins linéaire et structuré que sa destruction méthodique du multiculturalisme. Pour l'auteur, des nouveaux mots sont imposés à une vitesse orwellienne à notre société. La chute des guillemets qui les accompagnaient initialement signifie leur normalisation définitive, le terme « racisé » en étant un triste exemple. Le sujet du politiquement correct n'est traité frontalement que dans deux des sept chapitres de cet essai, le Québécois variant les angles d'analyse. Cela lui permet heureusement de nous interroger sur notre conception du clivage gauche/droite (« ce que la gauche appelle la droite ») ou encore la nouvelle tendance « crépusculaire » des écrivains français. Surtout, il dissèque un thème relativement peu abordé dans le monde intellectuel conservateur car récent et improbable : le nouveau racialisme d'extrême gauche. Il note cet inquiétant paradoxe qui est qu'au « moment où la députation française militait ardemment pour en finir avec la référence à la race, on assistait à une racialisation nouvelle des rapports sociaux, née aux États-Unis mais frappant désormais les sociétés européennes ». Dans cette mouvance indigéniste, le sens des mots s'inverse, comme le colonialisme, qui consiste désormais à vouloir imposer sa propre culture chez soi. Bock-Côté termine son essai avec un excellent « éloge du conflit civilisé », en appelant de ses vœux le retour du conservatisme afin de sauver la démocratie libérale, menacée par le progressisme ambiant. Accessible tout en étant relativement profond, précis tout en balayant large, *L'empire du politiquement correct* arrive à clarifier la folie diversitaire tout en traçant des pistes d'espoir. ♦ **Pierre Valentin**



Éditorial

Par Romaric Sangars

Réponse à Jean-Patrick Domecq après sa tribune pourrie dans *Le Monde*

Le 18 avril dernier, Jean-Patrick Domecq, dont on parla beaucoup en 1984 (la plupart de nos lecteurs n'étaient pas nés), se fendait d'une tribune dans *Le Monde* pour condamner la remise de la Légion d'honneur à Michel Houellebecq. On s'étonne dans un premier temps de l'étonnement de Jean-Pat. Au XX^e et au XXI^e siècle, le hochet inventé par Napoléon récompense à peu près n'importe qui (Mussolini passe encore, mais Ali Bongo, Sheila, Mimi Mathy, le bouddhiste New Age Matthieu Ricard, Maylis de Kerangal, Jean d'Ormesson, toute la clique des Bleus...), on ne peut pas dire que la sélection soit spécialement drastique. « *Sauf à considérer qu'une récompense républicaine n'a plus de sens, commence Jean-Patrick, on ne peut laisser sans discussion l'octroi de la Légion d'honneur à Michel Houellebecq.* » On ne savait pas Napoléon I^{er} républicain, ni sa récompense, mais Jean-Patrick est du genre à annexer la Légion d'honneur à la République et la République à sa gauche à lui qu'il imagine seule religion respectable. La première critique de Jean-Pat concerne l'hommage de Macron à Jean d'Ormesson, qu'il estime, à juste titre, disproportionné. Certes, Macron est à Bonaparte ce que Jean d'O était à Chateaubriand, et le premier, en flattant le délire du second, s'est pathétiquement conforté dans le sien. Mais Domecq reprend ensuite un argument de Markowicz qui reproche au cadavre de d'Ormesson d'avoir rassemblé « *la vieille droite* », et il voit, Jean-Patrick, dans ce lieu commun, un exemple de l'esprit de finesse qu'évoquait Pascal. Pascal aurait juste jugé d'Ormesson médiocre et sans âme ; estimé Markowicz attendu et dégénéré ; et Domecq une saloperie d'athée juste bon à rôtir en enfer avec tous les demi-habiles qui le pavent de bonnes intentions. Mais passons...

« *Tout un lectorat qui n'a pas de leçon d'ouverture d'esprit à recevoir a fort bien perçu que chaque narrateur des romans de Houellebecq exprime son dégoût de l'émancipation.* » L'ouverture d'esprit, il y a des lectorats qui sont suffisamment diplômés sur ce point pour pouvoir anathémiser qui ils veulent. Voilà un argument imparable. Et ce lectorat ouvert aura donc bien perçu à quel point Houellebecq est dégoûté par ce que Jean-Pat appelle « *l'émancipation* », comprenez : l'écrivain ose critiquer une batterie de valeurs soixante-huitardes qui ont balisé notre espace moral, il se permet de tirer sur les idoles de l'époque (qui sont les doudous de Jean-Pat), le métier de n'importe quel écrivain conséquent, et cela est jugé impardonnable par le commissaire politique Domecq qui sort illico son tampon « *social-traître* ». Houellebecq serait coupable de faire des romans « *porte-voix d'une idéologie... nauséabonde* ». Oui, il l'a dit. Jean-Pat a bientôt 70 ans, qui s'affirme écrivain et qui vient de lâcher l'épithète la plus galvaudée du temps, la plus impraticable par quiconque a un rien d'esprit ou juste dix centimètres de recul sur les événements. De là à comparer Houellebecq au Rebatet des *Décombres* et de dévaler les lieux communs qui s'ensuivent, Domecq ne s'en prive pas, il est en schuss, genoux pliés, tête baissée, droit devant – papy bluffe tout le monde sur la piste noire.

Qu'il y ait chez Houellebecq du « *sociologisme* », oui, certes, mais il y a surtout chez l'écrivain une ironie froide et dévastatrice. C'est cette ironie, qui fait si cruellement défaut au pauvre Jean-Patrick, qui contamine la cérémonie de remise de Légion d'honneur, atteint Macron lui-même, subvertit toutes les mises en scène du pouvoir, ridiculise un président un peu contraint d'honorer l'écrivain français le plus célèbre au monde, un président dont la fatuité-même est minée par le dispositif houellebecquien. La Légion d'honneur ne vaut plus rien, Jean-Pat, et Houellebecq le sait très bien, mais en l'acceptant, Houellebecq mine bien davantage le pouvoir officiel que ceux ou celles qui la refusent. C'est lui qui domine le registre symbolique. Pas comme un nihiliste, mais comme un révélateur du néant des autres. Celui du consommateur de base, celui de Jean-Patrick, celui d'Emmanuel. Et c'est ainsi que Michel est grand. ♦



Bienvenue à Lourdes

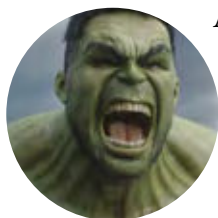


Les Grandes questions de **L'INCORRECT**

MARVEL EST-IL EN TRAIN DE POURRIR HOLLYWOOD ?

La question peut sembler futile et pourtant elle met en relief la crise que traverse l'industrie hollywoodienne. Entre la fuite des réalisateurs vers les plateformes de streaming, le *soft power* chinois et la stratégie offensive de **Disney**, un imaginaire formaté et moribond transforme l'usine à rêves américaine en vulgaire machine répétitive. Par **Marc Obrégon**

OUI. EN RAISON D'UNE OBÉSITÉ MORBIDE



Alors qu'*Avengers 3*, énième boursouffle du *Marvel Cinematic Universe* censée clore une série de 22 films vient de sortir en salles, on peut légitimement se demander dans quelle mesure Marvel a entamé l'imaginaire hollywoodien, en lui imposant ce modèle qui paraît désormais insurpassable, celui de l'*univers étendu*,

lequel promet aux producteurs une source quasi inépuisable d'histoires et de personnages. Mais là où Marvel parvenait à déployer une mythologie foisonnante sous forme de *comics books*, les films sont au contraire de plus en plus lénifiants et confèrent à l'imaginaire hollywoodien les symptômes d'une obésité morbide. ♦

OUI. LA BD S'ACCOMMODE MAL DES CONTRAINTES HOLLYWOODIENNES

Aurélien Lemant, spécialiste *ès comics books*, nous rappelle qu'« à quelques merveilleuses exceptions près, les super-héros au cinéma sentent vite le *Coca-Cola light* et la fraise *Tagada*. Cette récupération n'a pas que la couleur du fric et dissimule mal son objectif d'abêtir davantage des esprits massifiés via l'imaginaire ». En effet, il semble que le pléthorique panthéon de Marvel, pourtant si chatoyant dans sa version bande dessinée où il représente une synthèse réussie entre pop culture et un genre assumé d'animisme post-chrétien, devient un spectacle sinistre une fois javellisé par les contraintes hollywoodiennes. La bande dessinée, art de l'ellipse et de la suggestion, s'accommode finalement assez mal d'une machinerie qui impose des succédanés d'intrigues et de personnages. ♦



OUI. MARVEL EST DEvenu UNE ÉCURIE DISNEY

Depuis 2009, Marvel, après Lucas film et la Fox, fait partie des prestigieuses écuries que Disney a rachetées pour s'assurer un quasi-monopole sur la fiction à coups d'OPA agressives. Derrière le lissage éhonté du monde fictionnel de Marvel, comment



ne pas deviner la main gantée de Disney qui, depuis le califat exercé par Rob Iger, devient au même titre que les GAFAs une tentaculaire corporation agglomérant à peu près toutes les instances du divertissement sans autre souci que celui d'imposer sa vision monolithique du monde ? Résultat, des films interchangeables à l'infini. ♦

OUI. LA POLITIQUE DES AUTEURS EST ENTERRÉE

Dans les années 80 et 90 et dans le sillage du « Nouvel Hollywood » qui consacrait le réalisateur-roi, les films de super héros pouvaient encore être confiés à des cinéastes exigeants et frondeurs. Parmi les grands projets de l'époque finalement sabordés, on regrette de ne jamais avoir vu *Elektra Assassin* par Oliver Stone ou le *Justice League* par Georges Miller. Les réalisateurs d'aujourd'hui ne sont plus que des artisans médiocres débauchés au détour d'un court-métrage remarqué sur YouTube et qui travaillent sous la férule de décideurs en col blanc. ♦

OUI. LES « UNIVERS ÉTENDUS » SONT DES TROUS NOIRS

Lorsqu'il arrive à la tête des studios Marvel en 2007, le *yuppie* Kevin Feige n'a qu'une idée en tête : sortir de la lutte éternelle d'achat de franchises que se livrent les studios, racheter toutes les licences possibles et cadencier le tout en imposant un *Marvel Cinematic Universe*. Il s'agit d'une trame temporelle unique pour toute une

clique de super héros qui se rejoignent ensuite dans des films-climax tels que la trilogie *Avengers*. Résultat, c'est tout Hollywood, qui, séduit par la possibilité d'engranger des millions à partir d'un seul univers juridiquement inviolable, se lance dans les univers étendus. Le naufrage artistique de *Star Wars* ou l'échec cuisant de l'univers

cinématique des monstres Universal sont autant de dommages collatéraux à cette manie des univers-sommes ; univers au sein desquels les films ne font que se citer les uns les autres – ces festivals d'autoréférences n'excitant désormais que les plus attardés des cinéphiles. ♦



OUI. NÉANMOINS LES SUPER HÉROS SURVIVRONT

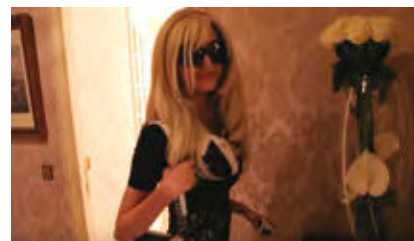
« En termes d'occupation médiatique, le super-héros est sur le point d'arriver à la saturation de son propre espace, et comme pour toute vague, à la crête succède le crash. Il ne disparaîtra pas pour autant, il se fera

plus discret et cédera la place à son successeur. L'après du surhomme », prophétise Aurélien Lemant. Hollywood saura-t-il alors chercher un nouveau genre d'héroïsme et surtout, enfin, se réinventer ? ♦



Aurélien Lemant est à la fois acteur, essayiste (*Vies et morts des Super héros*, PUF) et fan de Blue Oyster Cult. À l'instar de ses compères des éditions du Feu Sacré, c'est un exégète qui voit dans la culture post-moderne un formidable vivier où les spectres de la Tradition, malmenés par des siècles de scientisme, sont revenus à la vie. ♦

Ragots divers



BALANCE TA PUTE

La poly-talenteuse princesse Zahia, escort-girl au génie précoce, créatrice de lingerie et de pâtisseries gourmandes, se verra dérouler le tapis rouge à Cannes (pardon pour la coquille, NDLR) pour le film *Une fille facile*. Il ne s'agit point hélas de la cassette vidéo de ses débats avec le philosophe munichois Franck Ribéry ou son pendant madrilène Karim Benzema (ils ont été relaxés), mais d'une comédie solaire de Rebecca Zlotowski. On y verra également son altesse royale la Princesse Clotilde de Savoie, de Venise et du Piémont, dite aussi Clotilde Courau. ♦

NOUVEL POUR NOTRE-DAME ?



Jean Nouvel, l'architecte du Louvre Abou Dhabi, du Musée des civilisations islamiques à Doha et de l'Institut du monde arabe à Paris, se dit prêt à « aider » à la reconstruction de Notre-Dame. Nous n'en savons pas plus, qu'il lève vite le voile ! ♦

OMAR M'A SIGNER

Le Prix littéraire de la Porte Dorée, décerné par le Musée national de l'Histoire de l'immigration (ex-musée des colonies), et présidé par Maylis de Kerangal (autrice d'un émouvant livre sur le drame de Lampedusa), a couronné cette année Omar Benlaala pour un roman intitulé *Tu n'habiteras jamais Paris* (Flammation). Ce n'est pas une blague. ♦

Bernard Quiriny

Le grand art du bref

Notre collaborateur **Bernard Quiriny** revient avec un recueil d'une vingtaine de nouvelles qui ne dépayseront pas les amateurs de ses contes au charme feutré. Il évoque ici son rapport au genre court et fantastique, un espace littéraire qu'il fréquente presque seul depuis une quinzaine d'années.

Vos nouvelles se situent le plus souvent au cœur d'une Europe intemporelle, quasi inchangée depuis les années 50. Un cadre « rétro » est-il plus adapté à votre façon d'aborder le fantastique ?

C'est bien vu. Techniquement, les intrigues pourraient être transposées de nos jours, mais ça n'aurait plus le même charme. L'étrangeté du fantastique prend plus de relief si elle s'insère dans un décor un peu rassurant, codifié, un décor de vieux film, de vieux roman. Par ailleurs, j'aime les paysages vieillissés, justement, parce qu'ils nous reposent de notre époque. Mettre en scène des personnages qui twittent et qui arpentent les voies sur berges en trottinette électrique, je ne sais pas si je pourrais.

La nouvelle semble mal aimée en francophonie, comment expliquez-vous ce phénomène ?

Je suppose que c'est un contrecoup de la sacralisation du roman dans l'imaginaire français. La nouvelle, à côté, passe pour un délassément, un genre mineur indigne de considération. Par ailleurs, nous n'avons plus beaucoup de revues littéraires, ce qui rend délicat de placer des nouvelles isolées, d'où l'extinction du genre. Nous n'avons pas non plus de

tradition d'ateliers d'écriture. Je ne suis pas forcément partisan de ces ateliers, mais ils ont le mérite d'accoutumer le public à la pratique et à la lecture de la nouvelle, comme aux États-Unis.

Justement, de l'autre côté de l'Atlantique, la nouvelle ne semble pas avoir souffert de cette déconsidération. Lisez-vous des nouvellistes américains plus ou moins contemporains ?

J'en lis à l'occasion, j'aime bien l'humour grinçant de Cheever, mais la nouvelle « à la Carver » ne m'intéresse pas trop. J'ai l'impression que c'est formaté, qu'on en débite au kilomètre dans les cours de *creative writing*, sur un ton plaintif et doux... Vous me direz, du reste, que les nouvelles fantastiques sont formatées elles aussi. Mais je crois que les fantastiqueurs restent les aristocrates de la littérature, et qu'ils font toujours du cousu-main.

Vous ne cachez pas votre admiration pour Jorge Luis Borges ou Marcel Aymé. Quels sont ceux qui vous inspirent encore aujourd'hui ?

Je les cite toujours comme inspirateurs, surtout Aymé chez qui j'admire tout, les nouvelles, les romans, l'indépen-

dance d'esprit, l'anarchisme goguenard, l'attitude en politique. Ses nouvelles restent des chefs-d'œuvre indépassables. Pour le reste, j'ai, de naissance, des accointances génétiques avec la tradition surréaliste belge. Je citerais aussi les humoristes fin de siècle, fumistes et compagnie. Bon, après, ces histoires d'influence et d'inspiration, c'est toujours mystérieux. On admire des gens dont on est très éloigné, et on est proche sans le savoir de gens qu'on ne soupçonne pas, qu'on n'a jamais lus, ou pas encore. J'appelle ça l'influence rétrospective, comme il y a des plagiatés par anticipation.

À vous lire, on pense aussi à Georges-Olivier Châteaureynaud, dans le ton, les thèmes et ce monde un peu hors monde...

Je crois qu'à un moment, dans les années 1970, il a été le seul à tenir allumée la flamme du fantastique français et il a aussi, corrélativement, tenue vivante la tradition de la nouvelle. Sa place est éminente, les nouvellistes français l'ont tous un peu dans leur bagage. Après, je ne sais pas s'il y a du rapport entre lui et moi ; il penche vers un superbe fantastique teinté d'onirisme, de fable, de merveilleux, moi plutôt vers le jeu de l'esprit, la spéculation, l'excentricité. Mais si vous voyez un lien entre nous, ça me va. Il se trouve que je le croise deux fois par an. Je l'appelle « cher maître », il rigole et répond, rituellement : « Vous en êtes un autre ».

Votre style est très classique, maîtrisé, mesuré. Vous avez un jour évoqué la recherche d'un style « propre ». Pouvez-vous nous en dire plus ?

C'est peut-être une loi du genre ? Comme le fantastique raconte des trucs improbables, il est inutile d'en rajouter ; on peut se contenter d'être sobre. Par ailleurs, dans les formes brèves, les défauts sont plus visibles ; cela oblige à bien polir le style. Être « coulant », poncer les scories qui accrochent, ne pas dire en dix mots ce qui tient en cinq, c'est autrement plus dur que la boursoufflure, je crois.

Quelle est votre méthode ? Avez-vous des rituels, à l'instar de certains de vos personnages ?

J'ai une théorie d'après laquelle il existe deux sortes d'auteurs : ceux qui



« Je crois que les fantastiqueurs restent les aristocrates de la littérature. »

Bernard Quiriny

écrivent d'un coup, à la va-vite, puis qui récrivent et améliorent le bloc grossier du début ; et ceux qui corrigent pierre à pierre, au fur et à mesure, après chaque paragraphe, voire chaque phrase. Je fais partie des premiers. Henri de Régner, paraît-il, aussi. Olivier Maulin m'a dit appartenir à l'autre groupe. Jusqu'ici, ma théorie fonctionne.

Vous aimez partir d'une situation légèrement tordue et tirer sur la corde, donnant souvent lieu à des retournements très intéressants. Le simple fait de raconter une bonne histoire semble être l'intention première. Le snobisme en littérature préférera dire aujourd'hui que l'histoire est secondaire. Qu'en pensez-vous ?

C'est même moins que l'histoire : l'idée pure m'intéresse presque seule. Exemple : un type épouse toujours

la même femme, rajeunie, retrouvée chaque fois par hasard ; un type répond à des questions, mais dans le désordre ; des sédentaires pathologiques se lancent dans un concours de voyage, etc. La suite, le décor, la chute, vient en

tirant le fil, mais elle est presque secondaire. À la limite, je me contenterais bien, parfois, de l'idée pure, dans des nouvelles en cinq lignes.

Dans la nouvelle « Vivre-ensemble » qui, pour le coup, soulève des problématiques actuelles, vous évoquez deux peuples imaginaires que tout oppose, mais contraints de vivre ensemble au sein de leur capitale commune. Afin de rendre cette coexistence possible, chacun des peuples finit par vivre dans l'ombre de l'autre, poussant l'effacement et la discrétion à l'extrême, au point de ne plus se croiser...

Le titre m'est venu après coup, il donne à cette histoire une coloration satirique involontaire, mais qui m'amuse. Récupérer ce mot pénible, issu de la langue de bois inclusivo-correcte, et le placarder comme titre... Ce terme, c'est amusant, contient son propre aveu d'échec. Si les gens étaient capables de vivre ensemble, ils ne perdraient pas leur temps à théoriser leur vivre ensemble : ils vivraient ensemble. Chez les deux peuplades de mon histoire, forcées de cohabiter sur le même petit espace, tout fonctionne grâce à une qualité rare, disparue de nos jours, et incompréhensible pour la plupart de nos contemporains : la discrétion. Autant dire qu'à mon avis, tout est fichu. ♦ **Propos recueillis par Alain Leroy**

CHARME VINTAGE



VIES CONJUGALES
Bernard Quiriny
Rivages
217 p. - 18,50 €

Armé d'une langue à la fois sobre et classique, l'auteur nous raconte des histoires étonnantes dans le contexte réconfortant d'un monde désuet où clubs de gentlemen et vendeurs de cartes anciennes font non seulement partie du décor, mais évoluent comme si la modernité n'était qu'un bruit de fond. Ce recueil de nouvelles est ainsi peuplé de personnages lunaires, décalés, extravagants, obsédés par leurs œuvres fantaisistes ou leurs quêtes absurdes... Qu'ils soient artistes de l'extrême ou créatures atteintes de maux singuliers, ces héros minuscules forment une communauté de doux dingues, d'excentriques du dimanche et de malchanceux sympathiques dont la compagnie nous manque aussitôt qu'on les a quittés. Pour autant, ça et là, l'auteur ne se prive pas d'épingler quelques travers de notre époque en tordant les mécaniques jusqu'aux confins du bizarre. Une fois de plus, le charme discret de ce fantastique vintage opère avec une simplicité déconcertante. ♦ **A.L.**

Comment êtes-vous passé de la publicité au One Man Show ?

J'ai commencé la pub sur le tard et j'ai assez rapidement compris que ce n'était pas ce que je voulais faire. Vu que j'allais devenir fou ou, assez probablement, tuer quelqu'un, je me suis dit qu'il fallait que j'organise rapidement mon exfiltration. Je suis alors retourné à ce que je voulais faire à l'origine, c'est-à-dire écrire des scénarios, puis je me suis inscrit au Cours Florent avant de me lancer sur scène au moment où le stand up se développait grâce au Jamel Comedy Club.

Le « stand up » permet-il un vrai jeu ?

Dans la scène du stand up actuelle, il y a beaucoup de gens qui donnent l'impression de ne pas jouer mais qui ont vraiment créé un personnage. Si je devais résumer ça à un seul mot ce serait la sincérité. Comme les gens n'arrivent plus à savoir si l'on est un personnage sur scène ou pas, il faut vraiment donner l'impression que ce que l'on sort, on l'incarne vraiment.

Quelles sont vos influences principales ?

Quelqu'un comme Desproges, par exemple. On le cite toujours en disant qu'il ne pourrait plus dire ce qu'il disait à l'époque, ce qui est faux. Je pense qu'il pourrait le dire, justement car il le jouait d'une façon spécifique, très espiègle, comme un petit garçon qui dit une connerie.

L'importation de la technique des « stand up » à l'américaine semble avoir révolutionné l'humour en France...

Ça a décomplexé énormément de gens, et en même temps, ça leur a permis de se professionnaliser. Ceux qui arrivent aujourd'hui, ils pensent à faire ce métier depuis qu'ils sont adolescents, comme les Américains.

Cette révolution n'a-t-elle pas également décomplexé les médiocres ?

Ça ne nuit pas tant que ça, les médiocres ne restent pas.



David Azencot Humour kamikaze en terrain miné

À une époque de tiédeur et de pusillanimité comme la nôtre, les francs-tireurs sont plus nécessaires que jamais. **David Azencot** en est un, délivrant un stand up corrosif à souhait. En osant s'aventurer dans les nombreuses zones « sensibles » de l'époque, l'humoriste quarantenaire nous donne finalement plus à penser que mille intellectuels castrés. Rencontre parmi les vapeurs du dernier spectacle.

Sauf sur France Inter...

Je n'ai rien dit... Il y a différents styles d'humour, que l'on peut évidemment ne pas aimer. Mais ceux qui restent le font très bien. Le marché est devenu très concurrentiel.

La plupart des Youtubeurs stars ne savent pas jouer et sont complètement nuls. Est-ce qu'il n'y a pas finalement plus de censure sur Internet que la scène ?

Je crois que c'est une impression. En cherchant dans les tréfonds de YouTube, on trouve des choses qui, malheureusement, ne sont pas censurées que l'on n'a pas envie de voir ou d'entendre.

Censuré par les réactions des gens... N'y a-t-il pas une fausse liberté sur YouTube ?

Il y a deux tendances, car les youtubeurs qui commencent à avoir une communauté et cherchent à en avoir une vont demander ce qu'ils devraient faire la semaine suivante ou ce que les gens ont pensé de leur dernière vidéo et ils vont donc devenir tributaires de leur communauté et faire constamment la même chose. C'est une autocensure qui se fait assez rapidement. Si l'on est sur scène et un peu moins visible, on va attirer un public qu'on peut surprendre. On est libre d'improviser, de changer son texte et d'aller dans un sens inattendu.

C'est ce qui vous énerve qui vous inspire ?

Oui ! Après, il y a différents niveaux d'énerverment... Le bradage de certains fleurons de l'État m'insupporte, c'est mon côté gaulliste. J'ai fait une vidéo sur l'eurovision qui a été beaucoup relayée car je disais que le mec chantait mal afin de perdre, car sinon ce serait à nous de l'organiser la fois d'après... J'avais l'impression d'enfoncer une porte ouverte, mais c'est souvent dans ces moments-là que les gens s'énervent ! Comme lorsque j'ai écrit au sujet d'Aznavor : « *Il est formidable, mais il disparaît quand même juste avant le prélèvement à la source* ». Eh bien, cette blague anodine m'a valu d'être menacé de mort.

Quels sont les sujets dangereux ?

Je me suis fait traiter de facho, de gauchiste, d'islamophobe, d'antisémite :

tous les sujets sont dangereux ! Faites une blague sur les chaises, vous choquez IKEA.

Vous adaptez-vous au type de public qui est en face de vous ?

Ça n'influe pas sur mes textes en tant que tels, mais ça peut influencer sur les types de réflexions que je vais faire. Si je joue à Argenteuil, je ne vais pas faire des vannes sur les bourgeois... Devant un public de plateau, je vais sûrement jouer plus vite. J'essaie de contextualiser mes vannes car je ne sais pas si le public saura de quoi je parle. Même la « théorie du genre », j'ai l'impression qu'il faut l'expliquer un peu. Il faut définir des termes comme « *gender fluid* » ou « *pansexuel* ». Sur l'islam, je fais la différence entre voile, hijab, niqab et burka. Moi, la religion, je n'aime pas qu'elle soit trop visible. C'est une opinion, je n'ai pas non plus envie de braquer une femme voilée si elle est dans la salle. En revanche, j'ai envie de lui

« Je me suis fait traiter de facho, de gauchiste, d'islamophobe, d'antisémite : tous les sujets sont dangereux ! »

David Azencot

expliquer pourquoi le niqab m'emmerde et pourquoi ce n'est pas une bonne stratégie vis-à-vis des hommes. Le terme « mode pudique » m'énerve, mais je ne veux pas faire le prêchi-prêcha inverse et affirmer que personne ne devrait porter de signes distinctifs. J'essaie simplement de faire passer mon opinion : dans l'idéal, tout le monde serait à poil !

Vous évoquez dans votre spectacle la censure que vous avez subie sur Facebook dont on sait qu'il ne s'agit pas d'un espace de si grande liberté...

Il est très facile de choquer les gens sur les réseaux sociaux. Un exemple : je sortais d'un festival, il y a quelque temps, et il y avait une foule d'enfants très bruyants dans mon TGV. Étant très fatigué, j'ai écrit sur Facebook : « *Mon train est plein d'enfants, où sont les terroristes quand on a besoin d'eux ?* » La réaction a été si virulente que j'ai été obligé de préciser que c'était une blague ! C'est forcément du second degré : je suis dans le même wagon que

les gosses ! On est d'accord que les terroristes visent mal et que les enfants bougent beaucoup... Ça m'a permis de développer la blague dans le sens de la liberté d'expression et la tolérance des gens à l'humour. C'est comme la blague sur Aznavour, qui mettait en relief un vrai truc en plus, qu'il avait l'air proche de ses sous. Ça ne l'empêche pas d'être un bon chanteur ! Il faut différencier l'homme de l'œuvre. Une blague que j'ai envie de faire est la suivante : « *Si Hitler avait été bon en peinture, on irait peut-être encore voir ses aquarelles en se disant que c'est pas mal* » ! Les gens distinguent l'homme de l'œuvre quand l'œuvre est magnifique et peut-être que nous serions encore en train de regarder une peinture d'Hitler en se disant : « *Ce clair-obscur est excellent, sans déconner !* »

Votre compte a-t-il été bloqué ?

Quelques jours. Mais certains se sont fait effacer définitivement leur compte pour une blague, par quelqu'un quelque part qui décide quasiment tout seul. Facebook a installé un de ses centres d'effacement à Berlin. Pourquoi Berlin ? Parce que les Allemands ont été les premiers à attaquer Facebook en disant qu'ils en avaient marre de voir passer des vidéos complices des terroristes et des nazis et que si on ne les enlevait pas, le réseau serait interdit. Visiblement le centre de Berlin gère une partie de l'Europe et là-bas certains évaluent donc la dangerosité des blagues que je fais moi à Paris : « *Est-ce que c'est drôle Gunther ?* Je ne sais pas... On va dire que ce n'est pas drôle ! » Il est absurde que ce soient des avocats allemands qui doivent statuer sur une blague française ! En France, la XVII^e chambre est habituée à statuer avec du recul, donc ça va. Mais ça demande justement un genre de nuance inaccessible à une grosse boîte américaine souffrant d'une pudibonderie bien connue et dont les « *deleting centers* » sont basés en Allemagne ! Je ne pense pas que l'on puisse lutter contre ça. Il faut simplement s'habituer à passer d'un réseau à l'autre.

Le spectacle vivant ne serait-il pas resté, aujourd'hui, un étonnant lieu de liberté ?

Il ne faut pas être trop connu. Un niveau de popularité intermédiaire vous permet de continuer à jouer tranquil-

« On assiste à une mondialisation de la réaction à l'humour. Avant, les gens fermaient leur gueule ou se plaignaient entre eux. »
David Azencot



maintenant c'est trop tard. Les blagues dures que je faisais sur le sujet, quand j'affirmais que l'intégrisme progressait, ne sont plus vraiment faisables. Des gens qui, avant, ne parlaient jamais de religion, d'intégrisme, se mettent à exploiter le sujet. Mais c'est tard et si c'est pour conclure par : « *On est tous frères, on est tous potes...* », ça n'a aucun intérêt, puisque ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est qu'il y a effectivement des gens dangereux, dans ce pays comme dans d'autres, qui ont une idéologie mortifère qui perdure, même après qu'on a bombardé les douze crétins de l'État Islamique.

Et puis l'humour ne peut se dissoudre dans une leçon de morale !

Jim Jefferies, le comique australien qui est aux États-Unis, fait le parallèle avec Bill Cosby. Il dit qu'en rentrant chez toi après t'être fait violer par Bill Cosby, tu dois te dire « C'était quand même Bill Cosby ! » Puis il ajoute : « On va faire une pause, cette blague est un peu dure. D'ailleurs, une journaliste a dit que je me réjouissais du viol et que je trouvais ça drôle. Alors, pour faire une parenthèse, non, le viol, c'est mal. Bill Cosby est une horrible personne qui mérite de finir sa vie en prison. Mais on est d'accord que si je vous dis ça sur scène, vous me direz que je suis moins drôle qu'avant ! ». C'est assez symptomatique de voir que tous les humoristes aujourd'hui, que ce soit en France ou en Amérique, prennent toujours un moment pour expliquer qu'ils ont un problème avec leur public, que des gens les ont traités de raciste. Dave Chapelle s'est adressé à une femme

lement. Il y a toujours un moment où on sera emmerdé par quelqu'un, que ce soit des intégristes ou des demeurés qui ne comprennent pas le second degré.

L'humoriste est quelqu'un de très sensible au « nouveau sacré » de chaque époque. Les totems-tabous d'une société varient en permanence. Que percevez-vous de ce phénomène ?

Il y a une pression sociale forte autour de l'islam, quand je dis, par exemple, qu'il y a peu de différence entre les djihadistes et l'islam car quand les mecs se font exploser ils ne crient pas « *Winter is coming!* », cette blague choque et on vient me dire que ça n'a rien à voir avec l'islam. Mais cette phrase ne veut rien dire ! « *Ça n'a rien à voir* », ce n'est pas vrai ! On peut dire que ce n'est pas la bonne façon d'interpréter l'islam, bien sûr, que ces gens-là sont des fous furieux, mais on ne peut pas dire que ça n'a « rien » à voir ! C'est comme dire que des colonies religieuses israéliennes n'ont rien à voir avec la Torah

ou que la fraternité Saint Pie X n'a rien à voir avec le catholicisme ! Si, ça a à voir !

Est-ce qu'on a encore plus besoin d'humour depuis le Bataclan ?

Je pense malheureusement qu'il y avait plus besoin d'humour avant et que

AUCUN TABOU



INFLAMMABLE
David Azencot
Théâtre du
Lucerne
À partir de 24,50 €
Jusqu'au 27 juillet

De profil, un sourire narquois accroché au visage, des cheveux dressés, électriques, David Azencot lance les hostilités assis sur un fauteuil blanc. Le pubard repentini démarre fort et pilonne les totems même les plus inflammables : islam, théorie du genre, handicapés, féministes... Les migrants ? « *C'est comme les enfants, ça me touche, mais je n'ai pas envie d'en avoir chez moi* ». Évidemment, l'ombre de Gaspard Proust plane sur cette scène mais Azencot possède son identité propre, construite sur son passé de publicitaire et de scénariste (Studio Bagel), et développée par un jeu façonné au Cour Florent. Juste ce qu'il faut de distance, un rictus par-ci, un sourire par-là, l'humoriste désamorce, parfois trop pour des roués de *L'Incorrect*, mais ose néanmoins ré-embrayer aussitôt sur le tabou suivant. Une heure d'humour détonant, parfaitement huilé et sérieusement drôle. ♦ **A.W.**

de son public qui ne rigolait pas depuis le début du spectacle. Il voit qu'elle est avec un type qui est plutôt latino. Il lui demande de quelle origine elle est. Elle lui répond qu'elle est chinoise. Comme elle est enceinte, il lui lance : « En tout cas, le bébé travaillera beaucoup ! » Elle se lève et quitte le spectacle en le traitant de raciste. Et lui se défend en disant : « Moi, je suis noir, métis, et asiatique, comment peut-elle me traiter de raciste ? » Tous ces humoristes ont désormais besoin de faire ce genre de raisonnement. Dans le monde entier, on est confronté à cette problématique.

Assistons-nous à une mondialisation de l'humour ?

On assiste en tout cas à une mondialisation de la réaction à l'humour. Avant, les gens fermaient leur gueule ou se plaignaient entre eux, mais ils n'exprimaient pas leurs réactions avec une telle force. Après, Coluche ou Desproges ne passaient pas non plus tous les soirs à la télé. Il faut voir quels étaient alors les canaux de distribution de ce genre d'humour.

Thierry Le Luron faisait souvent les mêmes blagues d'un spectacle à l'autre...

Oui exactement ! Il se renouvelait beaucoup moins que d'autres aujourd'hui, qui travaillent parfois avec cinq auteurs. On doit se renouveler tous les jours ! La pression, maintenant, c'est de devoir être drôle tout le temps avec derrière soi une armée d'auteurs. Il faudrait avoir la bonne opinion et trouver immédiatement la bonne manière de la présenter. Ou alors il faut organiser une rareté, comme le fait très bien Chris Esquerre, par exemple. Même Proust, d'ailleurs, ne faisait qu'une chronique assez longue par semaine, ce qui lui laissait le temps de réfléchir à ce qu'il allait raconter. C'est évidemment une autre problématique qui fait évoluer l'humour et qui n'existait pas auparavant. ♦ **Propos recueillis par Arthur de Watrigant, Romaric Sangars et Jacques de Guillebon**



© Benjamin de Diesbach pour L'Incorrect / © BMG

The Cranberries



L'art de mourir en beauté

In the end, l'album final des **Cranberries** vient de sortir, un an et demi après la mort de leur charismatique chanteuse **Dolores O'Riordan**. L'occasion de revenir sur la carrière de ce groupe à part, infréquentable pour les uns, attachant pour les autres, manifestement incorrect.

Limerick, Irlande, 1990. The Cranberry Saw Us est composé des frères Noel et Mike Hogan à la guitare et à la basse, de Fergal Lawler à la batterie et d'un chanteur qu'on retiendra surtout comme celui qui fut très inspiré de les quitter en prenant soin de leur recommander une copine pour pallier l'abandon. C'est le coup de foudre entre Dolores et les trois garçons qui ne comprennent pas pourquoi cette fille à peine majeure n'est pas déjà dans un groupe. Il faut dire que l'adolescente de la campagne aux accents *country* sait se distinguer. Dolores O'Riordan a fait ses armes dans l'église locale et possède, en plus de cette voix si singulière, une oreille particulièrement subtile. Elle devient naturellement la compositrice principale.

Le groupe qui s'appelle désormais The Cranberries attire l'attention d'Island Records et enregistre son premier album *Everybody else is doing it, so why can't we ?* avec Stephen Street, qui a déjà travaillé pour les Smiths – influence majeure du groupe. Ce titre à rallonge passera d'abord inaperçu, malgré les singles *Dreams* et *Linger*, mais le succès viendra en décalé, à la faveur d'une tournée américaine inattendue. En 1994, l'album désormais culte *No need to argue* met en avant un son inhabituel, quasi *grunge*, celui de *Zombie*. Cet hymne évoque la guerre civile en Irlande, notamment l'attentat de Warrington, alors même qu'une trêve est en cours, valant au groupe l'accusation d'attiser les rancœurs. The Cranberries s'impose pourtant comme un des groupes incontournables pop-rock de l'époque.

Les albums et les tournées s'enchaînent. Même si la qualité demeure, le style est plus lissé, contemporain, américanisé –

l'Irish touch finit par manquer. Un essoufflement se fait sentir, des breaks s'imposent. Dire que le succès est moindre reste à relativiser. Si les ventes n'atteignent plus les records de *No need to argue*, on reste dans les parages de millions d'exemplaires vendus. Il faut dire aussi que les polémiques enflent. Les déclarations spontanées de la *frontwoman* ne manquent pas de choquer les médias d'alors et une partie d'un public éduqué aux rébellions institutionnalisées.

En vrac : ses sympathies pour l'IRA, ses penchants catho-trad et ses prises de position en faveur de la peine de mort « dans certains cas » passent mal, surtout chez *Les Inrocks*. Elle déclare par ailleurs qu'en tant que femme, elle a eu la chance de ne pas avoir été musulmane ou hindoue. Quand elle ajoute que « le sexe est très surestimé » ou ne pas supporter le féminisme quand celui-ci tourne à la haine rancunière des hommes, la coupe est pleine et l'hostilité médiatique monte d'un cran. Dolores vit mal ce désamour partiel et connaît quelques déboires. Certains auront, pour le coup, bonne place dans la presse. Ainsi, *The Cranberries* hiberne. Les membres s'accordent des projets parallèles.

En 2012, le groupe revient à ses premières amours et sur le devant de la scène avec l'album *Roses*, un titre atmosphérique inspiré par la mort du père de la chanteuse. Il contient des chansons envoûtantes comme *Waiting in Walthamstow* et renoue avec les ballades et le son qui ont donné ce cachet au groupe. S'ensuivent quelques allers-retours, avant une nouvelle tournée en 2017. Mais Dolores souffre du dos, des dates sont annulées, ce qui ne les empêche pas de préparer l'album suivant – une œuvre articulée autour de l'idée de fin. À l'époque, rien de funeste évidemment. Dolores parle de la fin d'un chapitre, douloureux en l'occurrence, d'une page qui se tourne. Les proches l'assurent : elle va mieux.

Les déclarations spontanées de la frontwoman ne manquent pas de choquer les médias d'alors et une partie d'un public éduqué aux rébellions institutionnalisées.

Le 15 janvier 2018, à Londres, en plein mix pour son projet D.A.R.K., Dolores O'Riordan est retrouvée morte dans la baignoire de sa chambre d'hôtel, à 46 ans, laissant trois enfants derrière elle. Le verdict tombera plus tard – noyade due à une surconsommation d'alcool. Le traitement qu'elle prenait pour ses troubles bipolaires récemment diagnostiqués ne serait pas en cause. À ses funérailles résonneront *l'Ave Maria* de Schubert qu'elle interpréta avec Pavarotti et l'incontournable *When you're gone*. Soutenus par la famille, les membres restants décident d'achever l'album sur lequel ils travaillaient avec l'idée de ne rien sortir qui ne soit à la hauteur de ce qu'ils auraient validé du vivant de Dolores, mais aussi de tirer leur révérence dans la foulée. *The Cranberries* était aussi l'histoire d'une amitié.

En compagnie du producteur d'origine, la magie opère, malgré l'émotion et la complexité de l'entreprise. En retrouvant les maquettes laissées par la chanteuse, Noel déclare sur leur site : « Elle était si naturellement douée que même dans un mauvais jour, elle était capable d'offrir de grandes performances vocales ». Le bien nommé *In the end* sort le 26 avril 2019, dans l'esprit de leur premier album. À l'image de cette pochette dont l'apparente légèreté contraste avec l'immense nostalgie qu'elle exprime, l'accent est ici à la fois familial et troublant. Le single *All over now* donne le ton – entre mélancolie et un étrange apaisement. Même si l'analyse rétrospective est forcément biaisée, le texte, encore une fois, interpelle : « *Do you remember? Remember the night? At a hotel in London...* » On l'aura compris, cette fois, c'est fini, et cet album restera à jamais celui des retrouvailles et de l'adieu. ♦ **Alain Leroy**



IN THE END
The Cranberries
BMG
14,99 €



#ANTIPOP

Parce que la pop culture, malgré ses joyaux, est avant tout une sous-culture de masse, il ne faudrait pas oublier de prendre du recul et de la gifler tous les mois. *L'Incorrect* tient à votre hygiène mentale, voici la rubrique **Antipop**.

BILLIE EILISH OU L'ART À L'ÉTAT GAZEUX

Connaissiez-vous la « culture MK » ? Il s'agit d'une contre-mythologie inventée par des « chercheurs de vérité » autoproclamés et qui prêchent sur YouTube à grand renfort de vidéos anxieuses : des voix trafiquées sur fond de quatuors à corde nous annoncent qu'une élite pédophile gouverne le monde et que son instrument de pouvoir n'est autre que le programme « Monarch ». Ce mystérieux programme serait l'émanation du sinistre projet MK Ultra mené par la CIA et qui vise à créer de véritables poupées de chair soumises aux perversions les plus noires. Selon ces illuminés de l'ère numérique, il suffit de lire entre les lignes du dernier morceau de PNL pour comprendre qu'y était prédit l'incendie de Notre-Dame ou de revoir *Eyes Wide Shut* à l'aune de la trigonométrie pour découvrir qu'il ne s'agit pas d'un film sur l'adultère, mais d'un brûlot contre la programmation mentale.

UNE ICÔNE MK

Or voici que la pop culture, monstre impavide dévorant les enfants qu'elle abreuve, se met à faire ouvertement référence à cette culture MK. L'exemple le plus frappant en est la jeune Billie Eilish, pur produit de l'establishment néo-hippie californien, et qui devient à 16 ans la nouvelle coqueluche de la pop mondiale. L'histoire ne nous dira probablement jamais qui a conçu son personnage calibré pour déchaîner les fantasmes complotistes et ravager le cœur des *teenagers*, mais tout est là : un regard lointain, presque bovin, qui suggère un récent lavage de cerveau, des paroles cryptiques qui font allusion au viol de l'innocence, et surtout, des clips inquié-

tants qui survolent vingt ans d'imaginaire luciférien, de Matthew Barney aux défilés Thierry Mugler.

EXCITER LA FIÈVRE CONSPIRATIONNISTE

On dit Billie Eilish atteinte du syndrome de la Tourette ? Ne serait-ce pas un moyen de justifier ses absences récurrentes, sûrement dues à la programmation Monarch ? Son meilleur ami, le rappeur XXX Tentacion, se fait descendre à 20 ans dans une *suburb* de Miami ? C'est un sacrifice humain organisé par le clan Eilish pour parvenir à la gloire. De fait, Eilish s'empare quelques mois plus tard du fait divers dans une chanson funèbre jouant sur les non-dits, et la vidéo survole aujourd'hui les cent millions de vues. Plus qu'une chanteuse, cette figure pubescente et vide produit un véritable appel d'air pour la culture Internet, captant par capillarité toutes les théories en vogue de la conspiration.

NOUVELLES CHIMÈRES

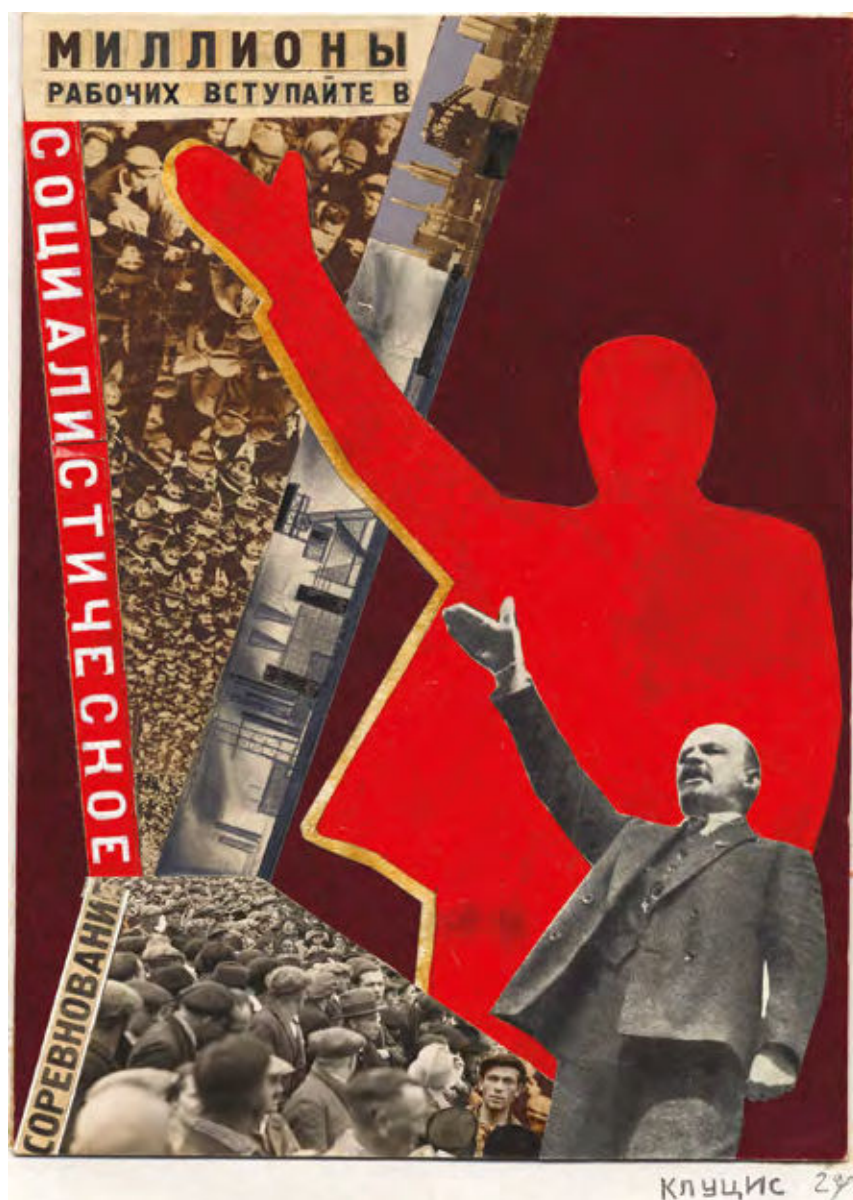
Dans les années 90, la culture pop avait encore la probité morale d'être bicéphale : d'un côté Maria Carey, de l'autre Marilyn Manson. Aujourd'hui, l'industrie musicale se plaît à concevoir des chimères comme Billie Eilish, qui réunit l'ogre et la fée dans un seul corps nubile. De son album, on retiendra quelques pépites sombres – composées par son frère – de ses prestations *live* quelques déhanchements communicatifs, mais Billie Eilish ne se situe pas là ; elle est, pour paraphraser Yves Michaux, *de l'art à l'état gazeux*. Car enfin, dans cette nouvelle pop, l'art n'est plus ni dans la musique, ni dans le spectacle, mais bien dans les reflets morbides que des marionnettes projettent sur les écrans interconnectés du monde.

♦ Marc Obrégon



Art soviétique

Le salut par la violence



Gustav Klucis, Millions de travailleurs.

Klucis, ardent stalinien sera arrêté en janvier 1938 durant les grandes purges. Un mois plus tard il est fusillé.

Dès les premières pièces de l'exposition, le visiteur est frappé par l'omniprésence du rouge. La couleur de la révolution est partout.

Maquettes de scène de théâtre, tableaux historiques, affiches de propagande, le rouge exprime la fièvre de *tabula rasa* qui saisit la Russie en 1917 et, à un siècle de distance, le message demeure limpide : il est urgent d'en finir avec le monde d'hier et d'abandonner la prudence et les finasseries de la bourgeoisie. « À bas l'art, vive la technique ! » lance même le photographe Alexandre Rodtchenko. La révolution radicalise tout, l'art doit être réinventé, s'émanciper de l'esthétisme de la classe dirigeante et se tourner résolument vers la fonctionnalité et l'utilitarisme. L'émergence de l'« homme nouveau » du communisme se prépare sur un plan matériel et le constructivisme, le courant artistique dominant d'alors, se veut un art total. Issu du futurisme italien, il comprend autant les expérimentations architecturales d'un Vladimir Tatline que les photomontages d'un Gustav Klucis.

SIMPLIFICATION ET RADICALITÉ

Le nouvel art investit l'espace domestique en vue de changer concrètement l'individu comme le montre par exemple la vaisselle constructiviste en fine porcelaine ou les assiettes de Pyotr

Plus de quatre-cents œuvres d'art soviétique sont présentées au Grand Palais pour l'exposition « **Rouge** », recouvrant tous les champs de la création. Un art total et audacieux qu'aura aboli le réalisme socialiste des années 30.

**Vladimir Tatline,
Monument à
la troisième
internationale.**

Œuvre emblématique du constructivisme, cette tour ne sera jamais bâtie.



Vytchegzhanin, un service orné d'étoiles rouges et du slogan « Disparais bourgeois ! ». En 1917, bolchéviques et artistes fusionnent dans la passion révolutionnaire en trois commandements : haine de la bourgeoisie, égalité des hommes et aspiration à un monde nouveau. C'est dans tous les domaines et avec la même violence que la modernité doit s'imposer au monde d'hier. On moque la pusillanimité du bourgeois à laquelle on oppose la radicalité d'un graphisme taillé aux ciseaux. De la pureté ! De la géométrie ! Du rouge ! À la figure du bourgeois égoïste, on oppose celle du citoyen ordinaire et on exalte l'égalité et la fraternité des masses comme sur le photomontage de Gustav Klucis (« Millions de travailleurs ! Rejoignez la compétition socialiste ! »). Une forme minimaliste est ainsi mise au service d'une simplification extrême des passions. La perspective de l'horizon est dissoute sous de grands aplats en couleur. Diagonales et contre-plongées sont systématiquement outrancières.

**ACTUALITÉ DE LA
COMMUNICATION SOVIÉTIQUE**

Cet art révolutionnaire fut au citoyen soviétique ce que l'art des vitraux fut à l'homme du Moyen Âge : un art visuel pour illettrés. En 1927, un quart des membres du Parti Communiste, cette avant-garde du prolétariat, est toujours incapable de déchiffrer les lettres. Pour exciter l'enthousiasme des tyrannisés, la tyrannie bolchévique invente donc les codes de la communication de masse : brutale et répétitive. Mais c'est ce qui la rend étrangement proche de nous : rien dans cet art russe ne nous est étranger. Les imprimés textiles aux motifs géométriques de Varvara Stepanova sont tout à fait similaires à ceux que l'on trouve

chez Zara ou H&M. L'architecture de béton de Constantin Melnikov est parfaitement comparable à celle que les magazines bobos prônent aujourd'hui.

RÉGRESSION STALINIENNE

En 1928, Staline acquiert un pouvoir total et les expérimentations prennent fin. Désormais, le créateur doit s'adresser à l'homme ordinaire et remiser des théories tenues pour « fumeuses ». Le premier étage de l'exposition est entièrement consacré à la peinture officielle répondant dès lors aux canons du style « réaliste socialiste », un grand bond en arrière qui conduit les artistes à renouer avec le style pictural du XIX^e siècle, celui de Kramskoï et de Répine. Alexandre Deineka se fait le chantre kitsch des valeurs socialistes, comme dans *La Pause Déjeuner* où un groupe de jeunes ouvriers nus émerge de l'eau en courant, illustrant ce thème d'une humanité musclée dont la ferveur prend sa source dans la figure centrale du chef. Les tableaux défiant le petit père des peuples se succèdent : Staline au chevet d'un mourant, Staline entouré d'enfants, Staline qui se repose. Anatoly Kravchenko montre celui qui exécutait de sa main des milliers d'hommes écoutant avec bonhomie Maxime Gorki lui lire un conte. Avant cette régression totalitaire, les artistes russes révolutionnaires, dans la lignée des futuristes italiens, auront su conférer à la communication moderne ses caractères dominants : la simplification extrême et une brutalité inouïe, propageant l'exemple d'une telle efficacité qu'elle gouverne aujourd'hui encore nos représentations. Et si la violence était la vérité cachée du monde moderne ?

◆ Benjamin de Diesbach

**Cet art
révolutionnaire fut au
citoyen soviétique ce
que l'art des vitraux
fut à l'homme du
Moyen Âge : un art
visuel pour illettrés.**

Patrice Franceschi



« Reforgeons notre corps et notre esprit pour le combat »

Écrivain-aventurier ayant écumé guerres et révolutions, **Patrice Franceschi** nous livre le fruit de son expérience dans un manuel de combat d'excellente facture. En écho au succès d'un Sylvain Tesson, il semblerait qu'après la fin des idéologies et devant les impasses de l'individualisme contemporain, la morale héroïque revienne en force. Rencontre avec un stoïcien du futur.

Pour qu'une telle entreprise ne sonne pas comme du chiqué, ce qui est le cas, il vous a fallu accumuler une certaine expérience...

Si on veut donner des préceptes, il faut disposer d'une réelle expérience du « gouvernement de soi », parce que c'est ce que recouvre l'éthique. J'ai donc attendu pour écrire un traité

de ce genre qui est la synthèse de deux choses : quarante ans d'engagement dans le monde, puisque j'ai passé l'essentiel de ma vie dans des sociétés autres que la mienne et que j'ai participé autant à des révolutions qu'à des guerres ; et d'une dizaine d'années de travaux de philosophie politique à la Sorbonne. Je me place dans la tradition des écrivains qui étaient aussi des

hommes d'action, de Saint Ex à Conrad en passant par Hemingway, Malraux et tous les autres. Pour moi, la littérature, c'est un auteur qui a quelque chose à dire de la condition humaine. Tout le reste est vain.

Pourquoi cette référence au Japon, puisque vos influences sont essentiellement européennes ?

J'ai gardé des arts martiaux cette idée de la maîtrise de soi dans la violence. On oublie par ailleurs que les philosophes, jusqu'à Descartes, étaient tous aussi des soldats. Si la patrie était en danger, si la morale était en danger, si ce en quoi ils croyaient était en danger, ils partaient combattre. On croit aujourd'hui à tort qu'un humaniste serait censé être un pacifiste. Or, à mes yeux, aucune valeur, aucun droit, aucune justice, ne peut durer dans le temps sans une force pour la défendre. Dans ces temps troublés où tout devient liquide et où tout repère s'efface, il est clair qu'il faut restituer cette idée d'une dignité du combat : Cicéron dit que « *Quand les circonstances l'exigent, il faut savoir entrer dans la mêlée et préférer la mort à la servitude* ». *L'Éthique du samouraï moderne* dit que la paix ne peut être instituée que par des peuples sûrs d'eux-mêmes et suffisamment humanistes pour ne pas se transformer en menaces pour les autres.

Vous évoquez fréquemment la crise de la raison qui atteint paradoxalement un monde par ailleurs si rationaliste...

Nous assistons à un retour de l'irrationnel qui laisse toute la place à l'émotion, laquelle est devenue la grande prêtresse du monde. C'est, avec elle, le retour d'une certaine folie et aussi des superstitions comme le montre le succès des théories complotistes, la thèse de la terre plate ou l'invention de la « grossophobie ». Face à cette crise morale, il faut redonner une éthique qui prend le risque de juger et de dire où est le bien et le mal, le beau et le laid, le grand et le petit, le vrai et le faux. Le relativiste qui refuse de poser ces jugements glisse invariablement vers une forme de nihilisme.

La mort est devenue l'un des grands tabous de notre

« Face à cette crise morale, il faut redonner une éthique qui prend le risque de juger et de dire où est le bien et le mal, le beau et le laid, le grand et le petit, le vrai et le faux. »

Patrice Franceschi



époque, qu'en pense le guerrier que vous êtes ?

S'est opérée une bascule très nette selon laquelle on est passé des sentiments aux bons sentiments, de la sensibilité à la sensiblerie, de la non-crainte de la mort des stoïciens à la crainte absolue d'aujourd'hui, confinant au tabou. Tout cela est naturel dans une cité en paix, puisque ce dont on n'a plus besoin disparaît. Le problème, c'est que tandis que nous en sommes en paix parce que nous habitons la partie privilégiée du monde, partout ailleurs, c'est la guerre, et le courage, toujours nécessaire, ne disparaît pas. Nous sommes devenus d'une fragilité biologique et psychologique incroyable. Reforgeons notre corps et notre esprit pour le combat.

N'y a-t-il pas à un problème en France à admettre que nous sommes en guerre en dépit des déclarations dans ce sens ?

On nous a déclaré la guerre. Qui ? L'islamisme mondial. Depuis quand ? Le premier choc pétrolier, en 1974, qui a permis aux Saoudiens d'utiliser notre argent contre nous. Les salafistes sont alors venus au secours des Frères musulmans, qu'ils trouvaient un peu mou, afin d'islamiser le monde entier par le fer et par le feu. Nous sommes donc face à un totalitarisme dont les premières victimes sont les musulmans eux-mêmes, qu'il faut combattre et vaincre avec simplicité — mais en le nommant. Le combat est d'ordre politique, civilisationnel et même vestimentaire. On nous a déclaré la guerre, mais nous devrions être assez sûrs de nous et sereins pour pouvoir vaincre l'ennemi avec facilité. Sauf que pour adopter une telle attitude, il faut être capable de s'aimer suffisamment.

Cette haine de soi ne recouvre-t-elle pas un narcissisme insidieux ?

C'est parce qu'on se déteste collectivement qu'individuellement, on s'admire. Si une société devient atomisée au point où elle le devient aujourd'hui, l'autre ne peut plus être un partenaire, mais seulement un obstacle à mon narcissisme et par conséquent la dimension politique s'efface au risque que tout le monde disparaisse.

Vous présentez votre éthique comme ouverte à tous. Le commerce semble l'exception à cette ouverture...

Je récupère plein de gens d'écoles de commerce qui m'expliquent qu'on leur a enseigné comment abandonner toute morale et chercher les failles des gens pour leur vendre des choses dont ils n'ont pas besoin. Il faut choisir, soit vous vous levez le matin en pensant au profit, soit en vous demandant ce que vous pouvez ajouter de bien au monde. C'est l'un ou l'autre.

Vous écrivez : « Être davantage victime que son voisin, telle est la grande compétition des temps modernes »...

Il fut un temps où on préférerait cacher le fait d'avoir été victime parce que c'était honteux. Aujourd'hui, alors que plus rien ne vaut rien, ça devient formidable de devenir une victime parce que la société me reconnaîtra et me donnera une compensation.

Vous semblez en opposition avec toutes les valeurs promues par l'époque, non ?

Je suis à contre-courant, oui mais il faut toujours penser les trois temps à la fois : passé, présent et avenir. Ce que je dis a valu hier, vaudra demain, ne vaut pas pour l'instant. C'est la modernité qui va à contre-courant de ce qui est universel et atemporel, c'est elle qui a tort. Le samouraï moderne est la figure de l'homme libre de demain. ♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars**

ATTEINDRE CE QUI NOUS DÉPASSE



ÉTHIQUE DU SAMOURAÏ MODERNE
Patrice Franceschi
Grasset
192 p. – 17 €

Sous-titré « Petit manuel de combat pour temps de désarroi », le livre de Patrice Franceschi rassemble 327 propos répartis en cinq livres, mis en scène comme les conseils d'un maître japonais à ses disciples voués à devenir des « samouraïs modernes ». Résumé puissant et roboratif de l'éthique d'un écrivain-homme d'action arrivé à l'âge de condenser son expérience pour la livrer, *L'Éthique du samouraï moderne* tient du traité stoïcien et de l'esprit du Saint Ex de *Citadelle*. Assumer sans ridicule une telle posture est en soi une sacrée gageüre, que relève avec brio Franceschi. Sobres, riches, justes, tranchants, ses propos représentent de véritables armes spirituelles pour tenir droit par gros temps. Les idéologies sont mortes, les masses sont aveugles, le narcissisme est vain ; vive l'éthique des hommes libres parés au combat et à servir ce qui les dépasse. ♦ **R.S.**

Laibach 1995

Un concert, des passeports et des bombes

NSK : State in time, deux Français réalisent un documentaire sur un groupe slovène organisant en 1995 la sortie de son public de Sarajevo assiégé par le biais d'un État virtuel. Parce que souvent la réalité est plus forte que la fiction.

Sarajevo, Bosnie-Herzégovine, 1995. La ville est assiégée depuis trois ans déjà, et la vie des habitants rythmée par les combats. Seuls de rares respirations leur sont accordées : un film, une pièce de théâtre... ou un concert. Justement, les membres du mythique groupe industriel Laibach, accompagné de leur collectif artistique le NSK (pour *Neue Slowenische Kunst*, soit « Nouvel Art Slovène ») se rendent à Sarajevo pour y donner deux concerts à un moment particulièrement critique : le 20 novembre, veille de la signature du traité de paix, et le jour suivant. Or, la signature de cet accord rend caducs les passeports des habitants de la ville, ceux-ci se voyant dans l'incapacité de quitter les lieux. C'est alors que les membres du NSK, fondateurs d'un État virtuel du même nom, décident d'imprimer des passeports de leur État fictif et de les distribuer afin que les civils puissent quitter la cité ravagée par la guerre. C'est cet événement unique et méconnu qui a interpellé Benjamin Jung et Théo Meurisse, les deux documentaristes français réalisateurs de *NSK : State in time*.

DEUX FRANÇAIS MÈNENT L'ENQUÊTE

« Nous avons fait des recherches sur cet événement, et nous nous sommes rendu compte qu'il y avait très peu d'informations sur le sujet, à part un entrefilet sur la page Wikipedia du *Neue Slowenische Kunst* », nous confie Théo Meurisse. Les deux jeunes journalistes décident alors de « tirer sur le fil », et ils déroulent une histoire fascinante. « Nous étions tous les deux fans de Laibach depuis longtemps, et lorsqu'un ami musicien de Benjamin lui a parlé de cette histoire, nous avons voulu enquêter là-des-



Les deux jeunes journalistes décident alors de « tirer sur le fil », et ils déroulent une histoire fascinante

sus. On a fait des recherches, mais tout s'est accéléré lorsque nous avons rencontré Ivan Novak, le leader de Laibach, avant le concert du groupe au Trabendo. Lorsqu'il a compris que nous étions intéressés, il nous a donné des contacts au NSK, et à chaque personne que nous rencontrions, nous repartions avec de plus en plus de contacts », poursuit-il. L'aventure les mènera à Barcelone, en Suisse, à Ljubljana et bien évidemment en Bosnie, où les deux jeunes gens ont pu rencontrer plusieurs témoins de cet événement historique. « Nous avons rencontré plusieurs personnes présentes à ces concerts. L'un était un soldat, qui défendait la ville, une autre avait seize ans, et est depuis devenue professeur de musique ». Des destins qui se croisent dans une « petite histoire qui rencontre la grande ».

CHAOS POST-COMMUNISTE

La Slovénie n'ayant obtenu son indépendance qu'en 1991, la situation bosniaque n'était pas étrangère

aux membres de Laibach, groupe né l'année de la mort de Tito, le dictateur qui avait réussi à unifier des peuples ennemis en gommant les différences nationales et en créant de toutes pièces une langue, le serbo-croate. L'ensemble explosa avec le bloc soviétique, occasionnant le bain de sang que l'on connaît. Il n'existait donc pas de meilleur lieu où Laibach puisse interpréter leur disque *NATO*, sorti en 94, à l'occasion d'une tournée intitulée « *Occupied Europe NATO Tour* » (tournée de l'Europe occupée par l'OTAN). Pour donner à leur documentaire davantage de relief, les deux compères mêlent interviews, images d'archives, mais aussi scènes de fiction où ils reconstituent avec brio l'ambiance de l'époque. Mission accomplie.

♦ **Joseph Achoury Klejman**

NSK : State In Time sera diffusé pour la première fois dans sa version définitive lors du NSK Rendez-vous, à Grenoble, le 18 mai. La projection sera suivie d'un débat entre les deux réalisateurs et Ivan Novak, de Laibach. Nous ne savons encore quand le DVD sera disponible.



Critiques

GÉNÉALOGIE DE LA VIOLENCE



**FÉROCES
INFIRMES**
Alexis Jenni
Gallimard
322 p. - 21 €

Dans *Féroces infirmes*, Alexis Jenni reprend la formule qui avait obtenu le Goncourt et le succès à son premier roman, en 2011, *L'Art français de la guerre*, et il a raison puisqu'il tire à nouveau de cette formule quelque chose de très fort. Une généalogie de la violence française, d'une guerre à la suivante, incarnée par des personnages poignants, ici Jean-Paul Aerbi, enfant pendant les bombardements de 1944 et appelé de la guerre d'Algérie, qui nous raconte cette épopée hypocrite et sanglante entre 1959 et 1962, parfois en alternance avec son fils, Nicolas, séparé de sa femme Diane, et qui pousse son père dans son fauteuil en 2015, dans la tour HLM que celui-ci, architecte, a élaborée après la guerre, confiant au lecteur comment cet infirme est une bombe, et comment cet héritage de la violence engendre aussi chez Nasser, le fils du voisin de palier, le démon islamiste. Le roman est un genre idéal pour explorer le tragique de l'Histoire à travers des destins particuliers, au-delà des partis-pris et des réductions et en embrassant tous les regards. Malgré l'humiliation de 40 et dans le déni du conflit algérien, de Gaulle a comblé les failles d'une nation à la manière d'un conteur magistral qui l'a réconciliée en lui faisant croire à sa grandeur persistante, mais de terribles maux ont couvé et sont à deux doigts d'exploser, maux que le romancier détaille en prophétisant, comme dans son premier livre, la guerre civile à venir. L'architecture utopique des années 60 était le signe, entre autres, de cet optimisme amnésique et avoir fait de son principal protagoniste l'un de ses bâtisseurs se retrouvant, à la fin de sa vie, cerné dans ces mêmes lieux par les Algériens qu'il avait combattus dans sa jeunesse, l'utopie se retournant en piège, est l'une des nombreuses perspectives percutantes qu'offre Jenni. Les passages où Aerbi, après l'OAS, est tenté par le fascisme, font songer à l'excellent roman de Garlini, *Les Rouges et les Noirs*, l'auteur sachant, de la même manière, décrire la fièvre sanglante de son personnage sans le juger ni l'absoudre.



Jenni nous donne un livre beau, brûlant et nécessaire, en un temps où il faut résolument savoir nous confronter au « noyau de colère en fusion ».

Le malaise de la génération qui eut vingt ans en 1960, séquence occultée de l'histoire récente, est parfaitement rendu. Une structure complexe, un projet ambitieux, une excellente économie générale, un thème risqué et urgent, Jenni nous donne un livre beau, brûlant et nécessaire, en un temps où il faut résolument savoir nous confronter au « noyau de colère en fusion ».

◆ Romaric Sangars

Recours au poème

Par **Gwen Garnier-Duguy**

« SI NOUS NE SOMMES QUE SUR LA TERRE »



L'OMBRE DE LA TERRE ♦ **Christine Fizonscher**
Dumerchez ♦ 54 p. – 15 €

Christine Fizonscher s'essaye à la poésie avec ce premier recueil, *L'Ombre de la terre*, paru chez Dumerchez. Sa prose de romancière se prête bien à l'exercice du vers et ce premier essai se révèle prometteur. L'essentiel du recueil se situe en automne, en hiver, les poèmes ayant principalement pour noms les mois de fin d'année assortis de lieux. Nous allons cependant d'août à avril, comme un discret appel au refluxissement. La langue de Fizonscher nous plonge dans l'absence et sa douleur, celle de l'être aimé que l'on peut lire comme une métaphore métaphysique. Cette langue tisse une présence mélancolique brodée d'un érotisme aride. Ici la fragmentation du temps est perceptible, empêchant au genre humain le saisissement plein du réel.

« Le mois d'août est passé.
Il est passé, ce mois
Derniers éclats sur le miroir froissé,
Les lignes noircissent entre mer et ciel,
Feux à feux
Des navires blancs poussent le crépuscule,
Tout se quitte sans cesse.
Au ciel un alphabet inconnu s'invente
Pour un unique jour
Puis la couleur s'absente
Quand au ciel la mer s'unit. »

Et dans ces larmes et dans ces plaintes, un rai d'extase parfois se risque : « *Nous, de si petits feux sur la terre / Si nous ne sommes que sur la terre* ». Mais si la terre est vécue comme une ombre, nous remarquerons que la parole d'automne et d'hiver de Christine Fizonscher nous fait respirer les parfums du lilas, des glaïeuls, du tilleul ou du magnolia. Élégance du poète voyant que l'ombre ne peut être projetée que par un printemps toujours là. ♦

FEMMES D'INFLUENCE



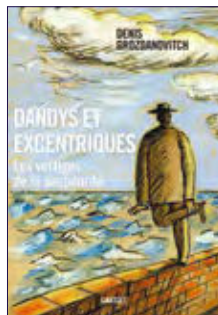
LES MAFIEUSES
Pascale Dietrich
Liana Lévi
150 p. – 15 €

Le vieux Leone est dans un coma irréversible. À son chevet, Michèle, sa femme, se remémore avec nostalgie ses années aux côtés du parrain de la mafia grenobloise. Pas loin, leurs deux filles : Alessia, digne héritière, et Dina, reconvertie dans l'humanitaire, mais contrainte de subir les affaires familiales. Apprenant que le mourant avait mis un contrat sur la tête de Michèle – entre vengeance et délire sur fond d'Alzheimer – la révélation est brutale. C'est ainsi qu'une course contre la montre s'engage au cœur des Alpes, imposant de mettre la mère en sécurité

et la main sur le tueur à gage. Entre comédie et polar de seconde zone, ce roman déglisse gentiment les faux-semblants et donne la parole à des femmes d'influence dans une lutte de pouvoir entre sexes, clans et générations où, comme souvent, la soif de profit gangrène les relations. Si l'intrigue est loin d'être passionnante, le texte vaut surtout pour son ironie et son regard décalé sur le Milieu.

♦ **Alain Leroy**

SINGULIERS ET PLURIELS



DANDYS ET EXCENTRIQUES - LES VERTIGES DE LA SINGULARITÉ
Denis Grozdanovitch
Grasset
384 p. – 22 €

« *Le divers décroît. Là est le grand danger terrestre. C'est donc contre cette déchéance qu'il faut lutter, se battre, – mourir peut-être avec beauté* », écrivait Victor Segalen. La chatoyante galerie de portraits proposée par Denis Grozdanovitch est une belle illustration des authentiques résistants à la « *termitière universelle et indifférenciée* ». Aux figures éculées du dandysme – mues par leur seul narcissisme ; Baudelaire est brillamment mouché – l'ancien joueur de tennis professionnel devenu écrivain préfère ces excentriques anonymes qu'il a pu rencontrer. On est fasciné par Erwan, « *farfadet celtique* » qui

pratique l'amour courtois, ou Élise, aristocrate fumant la pipe dans son manoir et convertie au communisme. Cette promenade érudite, délice pour les amateurs de citations, nous emmène aussi du côté d'artistes reconnus parmi lesquels Neal Cassady ou Pierre Bonnard. Les esquisses sont émaillées de réflexions profondes et dévastatrices sur le nihilisme matérialiste. Revigorant. ♦ **Grégoire Goulet**

LE LIVRE LE PLUS DÉCONCERTANT DE LA SAISON

Dramaturge allemand de 30 ans, Jakob Nolte a publié deux romans dont *Schreckliche Gewalten*, sélectionné en 2017 par le prestigieux *Deutscher Buchpreis*. Voici sa traduction, sans doute le livre le plus déconcertant de la saison. L'histoire commence dans une famille norvégienne des années 1970 : au milieu de la nuit, Madame se transforme en loup-garou et trucidé son mari. Restent les enfants, des jumeaux dont Nolte raconte les aventures à travers les âges – il y a aussi des personnages satellites, ainsi que leurs satellites, au point qu'on ne s'y retrouve pas toujours. La prodigieuse imagination de l'auteur, son humour décapant, sa manière de mêler l'in vraisemblable (lycanthropie, petits êtres intérieurs, etc.) à la comédie sociale réaliste, font de ces *Violences* un livre inclassable et enthousiasmant. Ça ne ressemble à rien, même si on pense à l'inventivité narquoise de notre Jauffret national. Revers de la médaille, l'originalité à tout prix tourne parfois à la provocation gratuite, ou à l'esprit de système. Les micro-chapitres Wikipedia (des développements sur n'importe quel sujet relatif au récit, l'étoile polaire, l'étymologie du mot guérilla, etc.) sont amusants au début, puis exaspérants. Les acrobaties formelles, dialogues sans



LES VIOLENCES

Jakob Nolte

(Traduit de l'allemand par Alexandre Plateau)

Seuil, 342 p. – 22 €

désignation des interlocuteurs, parenthèses de vingt-cinq pages au milieu d'une phrase, etc., sont époustouflants, mais surtout tape-à-l'œil. Quant à savoir où l'auteur nous mène, ou de quoi parle son livre, mystère. L'éditeur avoue sa perplexité : « Fable anarcho-animalière, satire politique, thriller nihiliste, délire surréaliste ? » – et de parler d'OLNI, « objet littéraire non identifié », ce qui est vrai. Le lecteur est souvent tenté d'abandonner, échaudé par l'impression d'être embarqué sur un navire sans cap, dont le capitaine se paye sa tête. Mais il reste à bord, curieux d'en savoir plus, enchanté d'être surpris à chaque page, et marchant dans plus d'un effet ménagé par l'auteur. Exemple : une longue, longue scène de sexe à trois, un couple et son amie. Détails, répétitions, complaisance. On croit tenir une raison d'en vouloir à l'auteur, mais il nous fait alors tomber de notre chaise dans un chapitre où l'un des partouzeurs, ayant recouvert ses esprits, « prend un couteau dans un tiroir et poignarde les deux autres un nombre incalculable

de fois ». Basculement soudain du convenu vers l'atroce, du réalisme vers la fabulation noire. Le roman en compte d'autres, qui le relancent sans cesse et le rendent fascinant.

♦ **Jérôme Malbert**

L'ENVERS DE LOS ANGELES

Le créateur de l'inspecteur Harry Bosch revient en français avec une nouvelle héroïne : Renée Ballard, détective rétrogradée au *quart de nuit* pour avoir dénoncé un supérieur trop entreprenant. Frustrée de ne pas boucler ses enquêtes nocturnes (confiées au matin à ses collègues du LAPD) elle va manœuvrer dans l'ombre, à la lisière de la légalité, jouant contre le sommeil, notamment pour coincer celui qu'elle pense être le mal incarné, mais aussi traquer l'auteur d'une fusillade dont les effets se font sentir jusque dans ses rangs. Avec sa maîtrise singulière du terrain et des enjeux juridiques, Connelly signe un roman dense, d'une efficacité redoutable, où même les situations les plus tordues sonnent juste. C'est aussi l'expérience d'une immersion au cœur d'une ville-monde, servie par une peinture précise, avec ses administrations monstres, son *Entertainment* industriel, ses bas-fonds déprimants, mais aussi ses lieux insolites comme *The Last Bookstore* – décor de choix pour une filature particulièrement tendue. D'un réalisme captivant !

♦ **A.L.**



EN ATTENDANT LE JOUR

Michael Connelly

Calmann-Lévy

417 p. – 21,90 €

QUAND LE RÉEL SE FAIT ÉTOURDISSANT

HAMMERSHØI, LE MAÎTRE DE LA PEINTURE DANOISE

Paris, musée Jacquemart André, jusqu'au 22 juillet

Hammershøi était un Danois luthérien qui peignait des nus cliniques et des pièces vides. On ne dira jamais assez ce que les dépressifs doivent au protestantisme – mais c'est une autre question. Les pièces vides d'Hammershøi sont des intérieurs d'appartements (ceux qu'il habita) assez cossus, dépouillés, où les surfaces cirées brillent sans obstacle. Parfois, une femme de dos est absorbée dans une tâche inidentifiable ou contemple un mur qu'elle aperçoit par la fenêtre qui donne sur la cour intérieure. Dans ses élans les plus narratifs, le peintre la fait se pencher par la fenêtre et elle regarde le pavé de la cour. On est saisi par l'atmosphère d'attente qui se dégage de ces scènes, surtout celle où le personnage principal est l'embrasure d'une porte ou un canapé XIX^e aux discrets ornements de bronze. Hammershøi réussit à rendre compte de la densité des choses. Il n'est pas étrange, il est heideggerien. La réalité pèse de tout son poids. On ne peut regarder ses toiles sans res-

sentir et comprendre que le réel existe et être aussitôt jeté dans la métaphysique : pourquoi quelque chose plutôt que rien ? On n'a plus besoin d'une allégorie de l'inconstance où une femme en jupe jaune exhibe ses seins tout en regardant un homard (Abraham Janssens, 1617, au Grand Palais). Le réel est une pièce élégante où un canapé en forme de lyre aplatie laisse courir sur lui les rayons du soleil qui projettent la forme de la fenêtre sur un mur gris bleu. Le homard serait en trop. Le réel peut être aussi une enfilade de pièces qui mènent à la cuisine. Le réel est ce qu'on voit, et c'est une chose étourdissante, surtout aujourd'hui. Hammershøi s'est consacré à nous le montrer : il faut aller le regarder. ♦ **Richard de Seze**



L'EXPÉRIENCE CINÉMATOGRAPHIQUE

Dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, qui ouvre la *Comédie Humaine*, un homme regarde la façade de la boutique qui donne son titre à l'ouvrage, tentant d'y décrypter ses fissures et autres lézardes avant que le récit ne s'oriente sur le contemplateur. C'est en invitant Balzac en ouverture de son nouvel essai, *Énigmes, cinéma*, qu'Olivier Maillart amorce sa brillante analyse de l'expérience du cinéma, comme mystère d'images à décrypter, mystère par quoi le spectateur se rend actif : « *En capturant le monde à l'aide de ses caméras, le cinéma, comme notre regard, s'arrête à la surface des êtres et des choses [...] Et, comme nous, il souffre de cette situation* ». Alors Maillart nous offre une série de clefs en convoquant Hitchcock, De Palma ou Anderson mais aussi Pasolini, Marivaux et Bazin, afin que nous puissions mieux comprendre ce qui se passe derrière cet œil inapparent qui révèle ou qui trompe, et qui génère des univers entiers. Un petit livre d'une grande utilité. ♦ **Arthur de Watrigant**



ÉNIGMES, CINÉMA
Olivier Maillart
Marest
120 p. – 9 €

PORTRAITS CRACHÉS

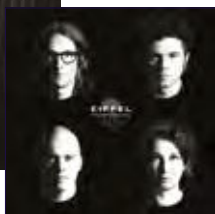
Thomas McGuane fait partie du club des grands romanciers américains associés à *nature writing*, notamment grâce à son roman *33 degrés à l'ombre* (1973). Son premier recueil de nouvelles fut édité en 1986, suivi par deux autres, assez récemment, confirmant son talent pour la forme courte et les fins abruptes ouvertes aux vertiges. Regroupant une quarantaine de textes déjà publiés, enrichis de neuf inédits, cette présente compilation révèle les thèmes chers à l'auteur, dans un contexte de villes paumées, de ranchs perdus et d'étendues primitives où chiens, loups, canards et même kangourous cristallisent les fêlures intimes de personnages en marge ou en bout de course. On y trouve une violence crue, parfois, un humour assez noir, et une certaine impuissance de la bonté, désarmée devant l'absurdité et le chaos. Et si la beauté persiste, presque effrontément, c'est dans l'intervalle d'une image prise à la volée, la tendresse d'un geste incompréhensible ou dans le cri d'une bête. Des portraits marquants, une atmosphère sauvage, un recueil essentiel.



QUAND LE CIEL SE DÉCHIRE
Thomas McGuane
Christian Bourgois
672 p. – 25 €

♦ **Alain Leroy**

PAS MAL!



STUPOR MACHINE
Eiffel
Pias - 14,99 €

Sept ans après *Foule monstre*, Eiffel sort son sixième album dans ce registre rock alternatif à la française si emblématique, souvent *engagé*, mais qui ne chante pas toujours en espagnol. Des influences multiples donc, et comme d'habitude très marquées – Cantat, les Pixies, Supergrass...

Un album à riffs *nineties* et à la prod' pointue évoquant les grandes peurs de l'époque, nous dit-on, façon dystopie, et qui ravira les fans, puisqu'il faut l'avouer, c'est bien joué, bien foutu, et, surtout, pas trop d'arnaque. Malgré quelques morceaux trop prétentieux pour être honnêtes, c'est du bon travail. Côté paroles, il faut être amateur de textes surréalistes, très axés jeux de mots argot-franglais et de blagues mi-cul mi-raisin – pourquoi pas. Mais pour évoquer surtout les réussites, les rentre-dedans *Big data* et *Cascade* ouvrent efficacement l'album, tandis que les charmants *Chasse spleen* suivi de *Miragine* (et ses *phacochères de la fachosphère*) tirent l'ensemble vers le haut. On aimera aussi *Hôtel borgne* et son ambiance inquiète. Pas mal! ♦ **Alain Leroy**

DIALOGUE AU-DELÀ DE LA MORT

T'ANG HAYWEN, T'ANG L'OBSCUR ♦ Marc Alyn ♦ Voix d'Encre ♦ 126 p. – 32 €



T'ang l'obscur est le fruit d'une amitié, celle liant l'écrivain Marc Alyn au peintre T'ang Haywen, fruit mûri au soleil d'une fidélité à toute épreuve, même après la mort. Le peintre chinois, arrivé en France en 1948 est en effet décédé en 1991. La capacité d'écoute absolue de son ami resté sur terre est un véritable prodige, qui entend sa voix lui parvenir par-delà ses œuvres. Cela donne aujourd'hui un livre traversé par le rythme ternaire : le chant du poète, la voix du peintre et ses encres scandant leur dialogue à l'unisson.

Seul un poète accompli peut se permettre un tel chant, preuve que l'alchimie autorise la capacité d'élévation d'un être. « *Telle était la règle : laisser infuser l'éphémère pour n'en retenir que la prophétie inscrite dans le marc d'éternité* », quelle métaphore d'amour pour parler des encres de T'ang Haywen. « *Ma tâche : retoucher le cadastre du monde / élimé par tant de regards*. » Les éditions Voix d'Encre portent alors bien leur nom. Car il s'agit ici d'amour échangé d'encre à encre. ♦ **Gwen Garnier-Duguay**

Station Opéra

Par **Paolo Kowalski**



LE DERNIER SOUFFLE D'UNE CARMEN

Divisant toujours le public entre huées et ovations, la Carmen sombre et grossière de Calixto Bieito agonise comme un taureau dans l'arène. La vulgarité de cette production d'il y a vingt ans semblera presque naïve aux spectateurs de l'Opéra Bastille, après la boucherie pornographique de la récente Lady Macbeth. Difficile ici d'être choqué, tant les vieilles provocations de Bieito sont usées. Son souffle nihiliste brise le fil du drame à coups de sauvageries brutales d'une fréquence presque obsessionnelle. En revanche, sa vision de l'œuvre, plus que discutable sur le plan esthétique, est portée de bout en bout avec cohérence dans un souci d'interprétation aussi personnel que minutieux. Au point de nous faire regretter le temps où même les metteurs en scène les plus sulfureux tâchaient encore de concilier leurs fantasmes avec l'esprit du livret. Aucune réserve sur la distribution. La somptueuse Anita Rachvelishvili dompte sa voix opulente avec une telle sensibilité qu'on lui pardonne la vulgarité de ses poses. Dès son entrée règne la féminité féroce de sa Carmen, dévoreuse d'hommes plus par fatalisme que par sensualité. Pour lui, Jean-François Borras incarne à merveille un Don José plus immature que passionné, nous faisant vite oublier, par la chaleur de son timbre et la douceur de son phrasé, la défection de la star Roberto Alagna, souffrant le soir de la première. Une réussite musicale avec de grands regrets scéniques. Vivement que le prochain patron de l'Opéra de Paris vienne vite achever le taureau et commander une nouvelle production de ce chef-d'œuvre. ♦

CARMEN

Georges Bizet

Opéra Bastille – operadeparis.fr
Calixto Bieito, mise en scène
Lorenzo Viotti, direction musicale
Du 11 avril au 23 mai
De 15 € à 210 €

NAUFRAGE EN 46

CŒURS ENNEMIS (1h 48) ♦ De James Kent ♦ Avec Alexander Skarsgård, Keira Knightley, Jason Clarke ♦ En salle le 1^{er} mai



Hambourg, 1946. Au sortir de la guerre, Rachel rejoint son mari Lewis, officier anglais en charge de la reconstruction de la ville dévastée. Emménageant dans leur nouvelle demeure, elle découvre qu'ils devront cohabiter avec les anciens propriétaires, un architecte allemand et sa fille. Alors que cette promiscuité forcée avec l'ennemi révolte Rachel, la haine larvée et la méfiance laissent bientôt place chez la jeune femme à un sentiment plus troublant encore. Voici un film qu'on aurait aimé adorer. On aurait aimé saluer une fresque furieusement passionnelle et déchirante où le bouillonnement intérieur fébrilement inhibé attend son heure, mais non. Ici, tout est accouché au forceps, l'écriture se révèle grossière et bancal, la caméra balourde ne sait pas quoi fixer et Keira Knightley d'ordinaire juste, surjoue affreusement... Une grande déception. ♦ **Arthur de Watrigant**

EFFICACE

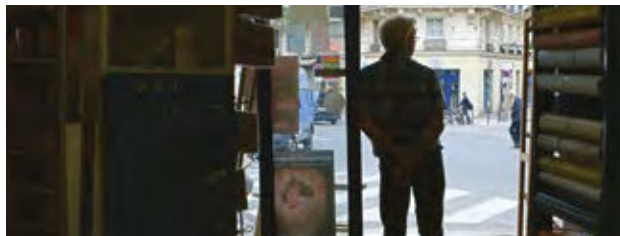
UNE PART D'OMBRE (1h 30) ♦ De Samuel Tilman ♦ Avec Fabrizio Rongione, Natacha Régnier, Baptiste Lalieu ♦ En salle le 22 mai



David est un père de famille comblé : une femme dont il est toujours épris, deux enfants adorables et une bande de potes soudée. Au retour de ses dernières vacances, David est interrogé par la police dans le cadre d'une enquête sur un meurtre. Il est rapidement établi qu'il n'est pas irréprochable. Ni images sanguinolentes, ni interpellations musclées, si *Une Part d'Ombre* se présente avec un CV de polar, il emprunte ensuite un chemin encore peu exploré : la présomption d'innocence et les réactions de l'entourage. Une femme, des enfants et des potes, de quoi faciliter l'identification des spectateurs et les intégrer activement à cette histoire bien menée. La mise en scène est précise, sans esbroufe mais efficace, au service d'acteurs justes portés par une narration bien écrite. C'est sans surprise, mais c'est solide. ♦ **A.W.**

ÉMOUVANTE NOSTALGIE

68, MON PÈRE ET LES CLOUS (1h 24) ♦ De Samuel Bigiaoui Documentaire ♦ En salle le 1^{er} mai



Ouverte il y a trente ans en plein Quartier latin, la quincaillerie Bricomonge va fermer. À l'heure de l'inventaire, Samuel Bigiaoui accompagne son père dans ses derniers moments, tentant de comprendre comme ce militant maoïste et intellectuel diplômé a pu devenir vendeur de clous. Touchant parce que personnel – il s'agit de l'histoire de son père – le réalisateur parvient à une dimension universelle en filmant la disparition de ce petit commerce de proximité. Une profonde mélancolie traverse ce film sans qu'il devienne jamais ennuyeux. On y goûte la nostalgie d'un monde qui disparaît, d'un certain localisme où le vivre ensemble n'avait pas besoin de slogan pour être une réalité, mais aussi la nostalgie d'une génération qui, en voulant tout déconstruire en raison du fantasme mortifère d'un monde idéal, a sapé tout ce qui leur assurait un véritable avenir. ♦ **A.W.**

ENCORE BEAUCOUP DE CHEMIN À FAIRE

LA VOIX DU PARDON (1h 50) ♦ De Andrew Erwin, Jon Erwin Avec J. Michael Finley, Dennis Quaid, Madeline Carroll ♦ En salle le 22 mai



Au Texas, Bart Millard, 10 ans, abandonné par sa mère, doit subir au quotidien la violence d'un père alcoolique. Des années plus tard, au lycée, sa passion pour la musique lui donne l'occasion de s'évader avec son groupe. Pour s'accomplir en tant qu'artiste, il va néanmoins devoir affronter son passé. Mais trouvera-t-il assez de foi pour pardonner à son père ? Telle est l'histoire vraie du chanteur Bart Millard, auteur du double disque de platine *I Can Only Imagine*. Cette nouvelle production de l'industrie des « *faith-based movies* » américains (un genre à part, aux États-Unis, de films ciblant les communautés chrétiennes – i.e. évangélistes) débarque en France auréolée de son surprenant succès outre-Atlantique. Si *La Voix du Pardon* revêt tous les défauts, à chaque fois plus agaçants, de ce genre de productions, il faut lui reconnaître quelques moments saisissants, portés par les performances de J. Michael Finley et Dennis Quaid. Certes trop rares, ils laissent cependant entrevoir l'espoir de voir un jour débarquer dans nos salles un cinéma chrétien débarrassé de ces *gimmicks* confessionnels aussi lourdingues qu'inefficaces. ♦ **A.W.**



Monsieur Cinéma
Par Arthur de Watrigant

Lourdes

Touché par la grâce



En installant leurs caméras à Lourdes, les réalisateurs **Thierry Demaizière** et **Alban Teurlai** sont allés à la rencontre des pèlerins, hospitaliers, malades, gitans, militaires ou prostituées. Ils ont écouté le murmure de leurs prières et capté leurs vies abîmées par l'épreuve, filmant Lourdes comme un grand théâtre anthropologique. Bouleversant.

Si notre langue sublime parfois ce que l'œil décèle, il nous faut pourtant lui éviter de se vautrer dans la facilité et de gaspiller les superlatifs. Nous avons sans doute beaucoup trop souvent écrit que quelque chose était « bouleversant », et on le regrette lorsque *Lourdes* se termine sur le regard de Jean, atteint de la maladie de Charcot, un regard qui révèle tout ce que les croyants espèrent, tout ce que les athées ignorent encore, un regard qui finit de faire de *Lourdes* un film « bouleversant » au sens le plus strict du terme. Ce film est une claque qui réveille les cœurs et les âmes au point de nous mettre un peu dans la situation de Moïse enlevant ses pompes

devant le Buisson Ardent ou de saint Paul tombant de cheval. Montrant des mains blessées qui glissent sur la roche humide, d'autres qui se joignent pour espérer ou d'autres, encore, occupées à soigner des corps meurtris, *Lourdes* témoigne, *Lourdes* dévoile, et élève notre regard comme s'il s'agissait d'une flèche de cathédrale s'élançant vers le ciel.

CAMÉRA CHRISTIQUE

Lourdes s'ouvre sur le rocher de la grotte. La caméra capture ces mains qui y glissent et sont belles car usées, malformées, tremblantes, fragiles. C'est dans cet écrin que des millions de pèlerins s'abandonnent, se mettent à nu, physiquement lorsqu'ils plongent dans

les piscines, ou psychiquement, quand ils murmurent aux pieds de la Vierge. L'œil de la caméra porte un regard chrétien qui n'esquive pas les corps blessés mais dont l'amour est pudeur et la distance, vérité. Prostituées, accidentés et malformés, ils sont là, humbles et reconnaissants. Reconnaisant de pouvoir partager quelques jours de plus avec un fils de deux ans qu'on sait condamné; reconnaissant d'être porté malgré un corps qui vous emmure; enfin reconnaissant de n'avoir jamais été abandonné, comme le ressent ce travesti du Bois du Boulogne. « *Elle m'a regardé comme une personne regarde une autre personne* », déclara Sainte Bernadette, et c'est précisément ce à quoi s'attellent les deux réalisateurs. Aussi la caméra se montre-t-elle d'une grande délicatesse pour recueillir les confessions en exploitant la technique pour mieux rendre perceptible l'impalpable. Les grands mystères ne peuvent être dits que par l'art authentique, celui de *Lourdes*, l'art qui ne détourne pas, qui ne ment pas, mais qui sublime tout en révélant une vérité profonde, et ce jusqu'à travers la souffrance et la mort.

ÉLÉGANCE ET CŒURS PURS

Dans ce théâtre unique, creuset de l'humanité souffrante, Thierry Demaizière et Alban Teurlai touchent au sacré, et la liturgie semble d'ailleurs indissociable de la présentation des personnages, qu'elle y soit articulée ou directement liée, et elle rythme l'entièreté du film. Si celui-ci trébuche parfois, comme Jésus à la troisième station, il se relève toujours avec la même élégance divine, s'interrompant seulement par instants pour des plans au tempo insolite. Dans une société aux appâts superficiels qui cache honteusement ses infirmes, *Lourdes* dévoile leurs âmes d'une beauté éblouissante. « *Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu* », proclamait le Christ. Ceux qui verront *Lourdes* verront le reflet de Dieu dans le miroir des cœurs purs. ♦



Traité de la vie élégante

Par Frédéric Rouvillois

Code de la queue

« **S**ix mois après l'orage, nous fûmes dans une situation telle que le mariage était la seule solution... » Placés dans la queue du supermarché à trois rangs de la grosse dame qui arrivait à proximité des caisses, un sac de truites à la main, E. et Zo' ne perdaient pas une miette des confidences qu'elle chuchotait d'une voix de stentor à son plus proche voisin, apparemment soucieuse de faire connaître *urbi et orbi* les frasques et les fastes de sa jeunesse enfuie. Mais tandis que Zo' se contentait de sourire, l'adolescente située entre eux et le destinataire de ces aveux indiscrets fit entendre un gloussement susceptible de dégénérer en fou-rire. La dame aux truites, piquée au vif, se retourna vers la rieuse :

– Non mais ça va pas ! J'vous y prendrai, moi, à écouter les gens dans leur dos et à se moquer d'eux ! Espèce de mal élevée, va !

Certaine d'écraser son adversaire sous le triple argument de son bon droit, de son âge et de son imposante personne, elle vira au carmin lorsque la pécore lui renvoya ses amabilités :

– C'est vous, la mal-élevée, vous trouvez ça bien, vous, de bramer en public vos histoires de fesses d'il y a un demi-siècle ? Occupez-vous plutôt de vos... courses, et laissez les autres patienter tranquillement !

Dans la queue qui s'étirait sur une dizaine de mètres, des clients lançaient des regards inquiets, sachant par expérience qu'une altercation risque fort de prolonger l'attente – à moins qu'elle ne soit suffisamment violente pour sortir les protagonistes de la queue, et faire gagner ainsi deux ou trois places aux autres. Mais les plus nombreux déclaraient qu'il était temps de se calmer et qu'on avait autre chose à faire, ce qui ramena les duellistes à la raison.

« J'ai absolument horreur de faire la queue, avoua Zo' avec une moue ravissante, et si vous n'étiez pas là, je me serais éclipsée depuis longtemps, vous savez !

– Ma chère Zo', je vous confesse qu'il m'arrive de renoncer à un objet, voire à un caddie plein, lorsque je m'aperçois qu'il faudra sacrifier du temps à ce rituel des âges modernes. Le

plus drôle, c'est que les queues n'existent que dans les grandes villes, qui sont aussi les endroits où l'on est le plus impatient. Ceci dit, si je les déteste autant que vous, je reconnais qu'elles constituent un outil de pacification de premier ordre. Rien de plus propice à la violence qu'une foule qui attend de manière désordonnée, chacun essayant de passer devant l'autre, de jouer des coudes, des poings, des coups de pied dans les tibias, etc. La queue a au moins l'avantage de canaliser un peu la bête qui sommeille en nous.

– Certes, précisa Zo', mais à condition que ceux qui « font queue », comme on disait autrefois, acceptent non seulement d'attendre les uns à la suite des autres, mais aussi de respecter certaines règles de base...

– Le *Codex caudarum*, dirait mon ami latiniste devenu banquier à Genève...

– Article premier : on évitera de parler trop fort de choses intimes si l'on ne veut pas être écouté. Article deux : on ne prendra pas la place de quelqu'un d'autre, et article deux bis : on ne fera pas entrer quelqu'un devant soi dans la queue, sauf à en sortir soi-même.

– Article 3 : on ne pestera pas à haute voix contre ceux qui, nous précédant dans la queue, refusent de nous laisser passer devant eux alors que l'on est fatigué ou qu'on n'a pris qu'un pack de bière, alors que la mère de famille juste

devant pousse un chariot rempli à ras bord...

– Article 4 : on ne fera pas attendre toute la queue parce que l'on a oublié de peser à la balance ses cinq fruits et légumes !

Arrivée à la caisse, la grosse dame entreprenait manifestement de se venger de ses avanies en déployant une lenteur extrême, et en entamant avec la caissière une conversation qui s'annonçait longue et passionnante.

– Article 5, fit E. deux tons plus haut, on ne fait pas exprès d'embêter les autres !

– Et article 6, conclut Zo' en rosissant, on ne se plaint pas d'attendre lorsqu'on est en compagnie d'une jolie femme... ♦

La queue a au moins l'avantage de canaliser un peu la bête qui sommeille en nous.

ABONNEZ-VOUS !



1 AN

11 NUMÉROS

+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET

65 €

2 ANS : 115 €



1 AN

11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET

45 €

2 ANS : 80 €

POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR :
LINCORRECT.ORG

Bulletin à remplir et à envoyer à L'Incorrect – Service Abonnement – 28, rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09 accompagné de votre chèque à l'ordre de L'Incorrect

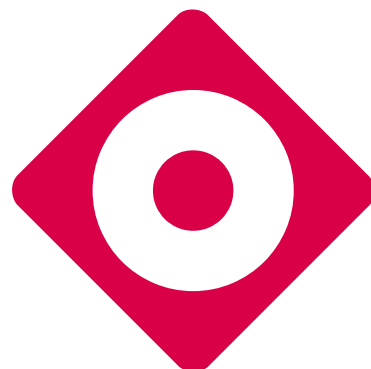
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Téléphone _____

Courriel _____ @ _____



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09

RÈGLE DE VIE DU COURS CLOVIS

COLLÈGE-PILOTE ESPÉRANCE RURALITÉS



ARTICLE 3 : L'ÉLÈVE DU COURS CLOVIS EST TOUJOURS PRÊT À RENDRE SERVICE, IL ENGAGE SA RESPONSABILITÉ DANS TOUT CE QU'IL FAIT.

**Aidez-nous à rendre l'Espérance
aux enfants de la France périphérique !
Faites-nous un don !**



Fondation
**Espérance
Ruralités**



09 81 98 23 03



contact@esperanceruralites.org



www.esperanceruralites.org